



HENRY DE MONTHERLANT

LES
OLYMPIQUES
COLLECTION POURPRE

HENRY DE MONTHERLANT

LES OLYMPIQUES

GALLIMARD

Préface

C'était au printemps de 1915, j'avais dix-neuf ans. Je ne connaissais de l'exercice physique (laissons de côté la cavalcade et la tauromachie : elles sont un autre univers) que les vagues quarts d'heure de ballon, dans la cour du collège. J'avais été bien entendu, au collège, dispensé de l'heure hebdomadaire de gymnastique, l'intelligentsia collégienne d'alors étant presque automatiquement dispensée de deux choses, rapprochées non sans audace : la gymnastique et l'instruction religieuse. Un essai de préparation militaire était mort-né après trois séances, à la suite d'une prise avec le sergent. Mais, durant ces trois séances, j'avais couru et exécuté quelques mouvements, torse nu, dans la salle en plein air du café-concert de l'Alcazar, aux Champs-Élysées, où se tenaient nos réunions. Cela m'avait suffi pour prendre conscience d'un être nouveau en moi, qui n'avait plus à se battre contre un taurillon ou un canasson, mais contre lui-même.

Depuis mon renvoi du collège, j'étais non seulement sans amis, mais sans camarades – les seuls êtres humains que je fréquentasse étant les modèles italiens de la rue de la Grande-Chaumière, car je dessinais, – et manquant à tel point d'ouverture sur l'extérieur que, ayant résolu d'entrer dans un club sportif, je ne trouvais rien d'autre que d'aller déranger le directeur de l'Auto, en personne, pour lui demander lequel choisir. On était en mai, par une journée déjà chaude. Avais-je un parapluie, ne fût-ce qu'en l'honneur de Barrès ? En tout cas, je portais un manteau de demi-saison. « Alors, vous portez un manteau par cette température-là ? » goguenarda Desgrange. Je sortis un peu vexé. Je ne sais si je me débarrassai tout de suite du manteau. Mais sans tarder je me débarrassai d'un certain nombre de préjugés. Chaque fois qu'on fait quelque chose de bien, cela commence toujours par une liquidation. Nietzsche et

Gavroche, pour qualifier un homme d'une certaine sorte d'intelligence, emploient le même mot : affranchi.

Comme j'aurais pu le prévoir, Desgrange m'avait indiqué certain C.E.P. – Comité d'Éducation Physique – fondé en août 1914 par Pierre de Coubertin, et passé peu après à l'Auto. Pendant près d'un an, à dix sous de cotisation par mois, sur la pelouse du Parc des Princes, je tâtai doucement de toutes les « spécialités », sous la direction du frère de Georges Carpentier, notre moniteur. La composition du C.E.P. était nettement populaire ; je découvrais le peuple (toreros et modèles italiens, c'était autre chose). Comment cette double révélation, de la vie athlétique, et de la camaraderie avec des garçons du peuple, venant à ce moment de ma jeunesse, fut pour moi importante, je pense le raconter un jour dans le détail (puisque tout phénomène, si on veut y comprendre quelque chose, doit être mis sous le microscope). Mais déjà on peut le faire pressentir ici.

La puberté, dit-on, est l'âge ingrat. Or, l'âge vraiment ingrat commence bien au delà de la puberté, à dix-sept, à dix-huit ans plutôt. Un garçon de quinze ans est un enfant. On ne peut se choquer de ses insanités (actes et paroles). D'ailleurs il ne s'occupe ni d'idées, ni de morale, ni de politique, ni de femmes, et cela seul garantirait que sa bêtise est anodine. Un être humain qu'il est impossible de traiter d'imbécile, quel repos ! À partir de dix-huit ans, ce même garçon est la proie de prétentions, de jugements, de « pensée », d'« amour », le tout sur un fond d'ignorance exactement égal à celui de sa quinzième année. On commence de le prendre au sérieux, au moment qu'il ne mérite plus de l'être. Dans aucun de ses âges, l'homme ne contient autant de bêtise qu'entre dix-huit et vingt ans.

(J'ajoute que ce qui précède se rapporte à la bourgeoisie. Il n'y a pas d'âge ingrat chez les travailleurs. Je le disais déjà dans la Relève du Matin, et la remarque, bonne en 1920, est plus juste encore en 1938.)

La cause principale de la bêtise du jeune bourgeois, c'est le monde de fantômes intérieurs où il vit. Dans la bourgeoisie, le garçon de dix-huit ans est plus éloigné des réalités que le gamin de quatorze. En France – non aux colonies, où il arrive que des imberbes de seize

ans jouent un rôle de chef, – et en temps de paix, par quels moyens un « secondaire » de dix-huit à vingt ans peut-il combattre ses fantômes, en se posant comme homme, et en se connaissant tel qu'il est (l'une et l'autre de ces démarches impliquent l'action) ? Il en a deux : la maîtresse et le sport. La maîtresse, surtout la première maîtresse d'un jeune homme, signifie d'ordinaire un abaissement de l'intelligence et du caractère. Un garçon, pour sa promotion à l'homme, n'aurait pourtant que la maîtresse, s'il n'y avait pas le sport : solution qui immunise un peu contre l'autre, et quelquefois même permet de s'en passer.

Le jeune animal idéaliste, disons mieux, le sublime imbécile que j'étais à dix-neuf ans se fit donner sur le plateau du Parc des Princes une bonne leçon de réalisme, avant de recevoir celle du front, une année plus tard. Voici ce que je peux et voici ce que je ne peux pas. Voici x. qui m'est inférieur et voici y. qui m'est supérieur. Tout cela sans contestation possible. Voici ce que je dois atteindre : ceci et non autre chose, et non au delà. Voici un univers extrêmement net, et coupant, et pur, et intelligible, sous un ciel grandiosement vide, où je m'efforce jusqu'au bout de ce que je peux, et où, m'efforçant ainsi, cependant je ne prends pas tout à fait au sérieux ce vers quoi je m'efforce. Tel fut le monde auquel j'accédai en mai 1915, sortant de cet autre monde, confus et frénétique, claustré et démesuré – le monde de mon âme, – où je me débattais à ce moment. Le mal de mon âge ingrat (du vrai), je ne dis pas qu'il en fut complètement estourbi : j'en ai traîné des séquelles jusqu'à la trentaine environ. Mais quand même il en avait reçu un bon coup.

Première acquisition par le sport : tenir compte de la réalité. Lesquelles encore ?

Sur le bien fait par le sport à la vigueur et à la santé, tout a été dit. Sur ce qu'il exige du caractère, tout a été dit. Sur ce qu'il exige de l'intelligence, on n'a pas tout dit^[1], mais ce n'est pas là-dessus que je m'étendrai. Je parlerai de la camaraderie et de la poésie, quand elles sont marquées du sceau du stade.



S'il y avait un « tyran », qui crucifiât les mots, comme certains mériteraient de l'être, le mot amour devrait avoir la place de choix, le sommet du Calvaire. Celui qui a entendu une fois de ces jeunes gens au teint de limande, à l'œil bistré, à la main gluante, à la voix douceuse, susurrer : « Nous, nous avons cru à l'amour ! », celui-là, pour sa vie entière, ne peut plus entendre prononcer ce mot amour, et ne supporte qu'à peine ses homonymes moins prétentieux : sa pudeur se crispe. Dans une époque dont la grande hypocrisie est, plus encore que celle des mœurs, celle de l'altruisme, tous ces mots sont galvaudés. Communion est emphatique. Fraternité est bien gros. Amitié, au sens barrésien, a été usé par les barrésiens. Les mots de cette famille qu'on retrouvera le plus souvent dans mes livres sont sympathie, camaraderie et gentillesse. Ce sont des mots qui restent un peu en deçà de ce qu'ils signifient, ce qui est toujours excellent pour un mot.

J'ai connu un jeune père qui, faute de pouvoir guerroyer dans la même compagnie que son fils, fit du sport pendant quelque temps sinon dans la même équipe que lui, du moins dans le même club, afin que le lien naturel entre père et fils fût consolidé par un autre lien, qu'il appelait son « lien de sûreté ».

Rapprochement des générations par le sport. Peut-il y avoir un rapprochement des classes ?

Je ne tiens à rien davantage, dans ces Olympiques, qu'à une passe d'armes avec tel confrère se gaussant du rapprochement des classes par le sport, ou à l'évocation de ces journaux d'opinions opposées qui font bon ménage sur les sièges voisins des spectateurs de la boxe. On a dit que le sport était aristocratique, alors que des méthodes comme la méthode Hébert, ou la gymnastique suédoise, étaient démocratiques. Aristocratique, le sport l'est sans doute, puisqu'il est la sélection des meilleurs physiquement (et ayant en outre de l'intelligence et du caractère). Et en même temps démocratique, parce que les conditions sociales y sont tenues pour rien. Mais pourquoi ne dirons-nous pas démocratique tout court, puisque le propre des démocraties est cette précellence des valeurs sans égard aux conditions ?

Chez les Grecs, c'était Zeus Philios, le dieu de l'amitié, qui présidait à l'athlétique. Et l'autre divinité des gymnases et de la

jeunesse était Hermès, de qui la baguette changeait en or ce qu'elle touchait : cette baguette devait être la sympathie.

Il y a un terrain sur lequel on se trouve naturellement avec des êtres de qui nous sépare tout ce qui fait les séparations en ce monde : différences dans l'instruction, l'éducation, les soucis, les ambitions, la sphère de mouvance, l'argent. Nul besoin de « se mettre à la portée », de « minimiser les distances », rien de ces laborieux efforts qui introduisent un artifice, une gêne, une réserve, et finalement une caducité, dans tant d'essais de pénétration des classes. Et une déplaisance, car il est presque aussi déplaisant de « se pencher » sur l'ouvrier, que de s'avouer franchement, comme je ne sais plus qui dans les Mémoires de Retz, « si las de tout ce qui a nom peuple ». Rien de ces efforts, car tout est aplani par ceci : une passion commune. C'est cette passion commune qui fait que l'intellectuel et le manoeuvre, l'homme de trente ans et l'enfant de quatorze peuvent pendant des heures vivre ensemble, causer ensemble, sans jamais ce « que se dire ? » qui est le mot (du moins le mot le plus doux) de l'incompatibilité sociale. Je ne veux pas mener cela trop loin. Il y a des haines qu'on réendosse au vestiaire, en quittant le maillot pour le veston ou le chandail, à la fin d'un après-midi plein où tout donnait à croire que la paix sociale était absolue dans la France de 1938. Mais d'autres hommes ne se sentent pas portés de ce côté-là : ils réservent leur violence pour leurs ennemis personnels. À leurs yeux, « le sport » et « du sport » sont inconciliables, et ne cesseraient de l'être que dans une extrême nécessité, qui leur déchirerait le cœur. Et il y a place aussi pour ces hommes-là. À chacun sa spécialité. Les arrières et le goal, dans une équipe de foot, n'ont pas besoin de l'esprit d'attaque qui est indispensable aux avants.

Les liens d'un bourgeois avec le prolétariat sont ce qu'ils peuvent. Et si l'on me dit : « Votre camaraderie de sport entre bourgeois et prolétaire, qu'en restera-t-il, du jour où le stade ne les réunira plus ? » je répondrai : que reste-t-il de nos amitiés de collègue ? de nos amitiés du front ? et que reste-t-il de nos amours ? Là n'est pas la question. Le lien personnel se détache, parce que rien n'est plus conforme à la nature que le détachement. Mais il reste une certaine connaissance d'un ordre qui nous était étranger, et de l'amitié pour

cet ordre. Il y avait beau temps que cet officier colonial n'aimait plus sa première maîtresse arabe, mais elle lui avait, parce qu'il l'aimait, découvert et fait comprendre le monde musulman (pour lequel il n'éprouvait jusqu'alors qu'animosité et mépris), à tel point qu'il refusait maintenant de se battre contre les Arabes. Et il y a des bourgeois anciens combattants qui ont rapporté de la camaraderie d'armes un profond désir de voir la question sociale avec une compréhension dont ils ne ressentaient pas la nécessité auparavant. Des hommes ayant ce tempérament, ou prédisposés à l'avoir, la coopération sportive les fera réagir dans le même sens. Il est presque essentiel, pour certains, qu'ils puissent placer derrière une abstraction, derrière un problème, du concret, et du concret humain : l'usine, et ce qu'elle représente, prendront pour eux une réalité et un intérêt inopinés, s'ils peuvent mettre derrière son long mur dur les visages d'êtres pour lesquels, sur les pelouses des stades, ils ont eu une vivante sympathie.

J'ai quelquefois entendu dire : « Nous évoquons la Grèce à propos de nos sports. Mais c'est simple rêverie d'esthètes, puisque, hélas, ils se déroulent d'ordinaire parmi d'horribles cheminées de fabriques, etc... » Eh bien, tout au contraire, cette couronne murale au-dessus d'un jeune front, en place de la couronne de feuillages, ces verrières, ces tours de gazomètres, ces cheminées déployant leurs fumées comme les oriflammes noires de l'anarchie, quand elles dominent un terrain de jeu, c'est un décor qui nous parle et nous touche peut-être plus sensiblement que les fleurs et les beaux arbres des clubs favorisés. On connaît ce dialogue entre la chapelle et la rivière placé par Barrès à la fin de son grand livre (que je tiens pour le plus beau roman français du siècle), la Colline inspirée. J'imagine assez bien le dialogue qui pourrait s'établir entre l'usine et le « plateau » de sport qui de nos jours lui est souvent contigu. L'usine dirait au stade qu'elle le justifie, bien qu'il n'ait pas besoin d'être justifié ; qu'à cause d'elle le mot sévère écrit jadis sur le sport – « une dérisoire agitation d'humanité oisive » – peut moins que jamais être prononcé, puisqu'un des rôles du sport est de guérir en quelque sorte le travailleur de son travail. Et le stade et la plaine, « couverte d'un vaste tutoiement », diraient que, dans une certaine mesure, ils mènent ceux qui se sont connus par eux à une meilleure

compréhension de l'usine. Bien entendu, présentées sous une telle forme, ces idées risqueraient de paraître de la littérature. Ce qu'elles ne sont pas cependant.



Camaraderie et poésie...

« Et maintenant, plus rien que de la musique ! » s'écrie Socrate avant de mourir. On voudrait que le vieux singe ait été réellement excédé de lui-même, et d'avoir ratiociné pendant cinquante ans, passant son prurit aux pauvres petits gars d'Athènes, sans parler de l'horrible Platon. Pour moi, après moult lectures et entretiens sur la philosophie du sport, sur la morale du sport, sur la technique du sport, sur les rapports du sport avec ceci et cela, après avoir moi-même conduit dans les eaux pures des jeux les matières souvent douteuses que charrie la pensée, combien de fois ai-je soupiré à mon tour : « Et maintenant, plus rien que de la musique ! » Comme le peintre moderne – mais non, disons plus justement au même titre que tout homme moderne, – le sportif souffre d'un excès de théories. « Ça se complique de plus en plus, et on n'en a pas plus de plaisir », me disait l'un d'eux. Lyautey fait venir l'Agenda d'État-Major, le récent Service en Campagne, etc... Gallieni, alors son chef, renveloppe et renvoie le tout illico, que Lyautey ne puisse pas s'en bourrer le crâne. Et je songe encore à la parole de Rodin : « En art, les choses les plus difficiles s'expliquent avec des mots de concierge. L'antique reste incompris, parce que nous n'avons pas l'esprit assez simple. »

La musique du sport ! Je me dis souvent que, si tout ce que moi et d'autres nous avons vu de bienfaits dans le sport était illusion pure, – s'il était vrai, comme certains le prétendent, qu'il lui arrive de détraquer le corps, qu'il n'éduque nullement le caractère, et ne rapproche nullement les classes, – il y aurait encore quelque chose qui est acquis, que rien ne peut lui enlever : les heures de poésie qu'il nous fit vivre, dans la grâce – la beauté parfois – des visages et des corps de jeunesse, dans la nature et dans la sympathie. (Quant aux performances et aux records, je les abandonne à qui veut. On verra d'ailleurs qu'il en est à peine question dans ce livre.) La poésie, là est peut-être le résidu du sport. Lorsque Ernst-Robert Curtius écrivait

que, avec les Olympiques, j'avais « ouvert grandes les fenêtres de la chambre ou venait de mourir Proust » (je ne vois et ne veux voir là nul blâme à l'égard de Proust, que j'admire), lorsque Souday les appelait « des Bucoliques du xx^e siècle », peut-être ces deux critiques donnaient-ils la note juste. Le sport n'aurait-il été, pour des générations de jeunes gens, que du grand air et des bucoliques, et de mon livre une fois fermé ne resterait-il qu'un double parfum de fraîcheur terrestre et humaine, il suffirait, tout serait très bien ainsi.

S'il y avait en France une révolution digne de ce nom, je veux dire une révolution dans les façons de sentir, de penser, de juger et d'agir – révolution dont à ce jour n'ont apparu que des signes infimes, lesquels même, quelquefois, n'apparaissent déjà plus du tout, – un de ses traits devrait être que l'homme cherchât et trouvât la poésie dans sa vie, et non dans les formes depuis longtemps périmées où l'abrutissement officiel s'obstine à la lui offrir. Il serait infiniment plus important pour le petit Français de prendre conscience de ce qu'il y a de poésie dans l'ensemble d'un après-midi où il a joué au ballon, que de s'évertuer à découvrir, sous les ânonnements et les bavotements de l'autosuggestion collective et du grégarisme héréditaire, la poésie qui se trouve, ou qui ne se trouve pas, dans tel vers de Racine. Cette libération ne semble pas impossible. Déjà Pégase rend les vers qui le faisaient dépérir^[2]. Dans notre peuple, si dénué de sens esthétique, peut-être le peu qu'il en a s'est-il réfugié sur les terrains de sport. Quiconque a vu l'expression épanouie avec laquelle des hommes grossiers, et qui manifestement n'ont jamais eu ailleurs la sensation de la beauté, s'écrient devant une passe de football, une feinte de boxe, ou un corps d'athlète « Joli ! » – « Ah ! c'est beau, ça », comprendra ce que je veux dire. Puissent les Olympiques fortifier cette tendance-là.



Tibère fut méprisé en certaine circonstance par le Sénat, pour avoir refusé les honneurs divins. Tout homme a son démon humble. Il serait sage pourtant que chacun de nous se familiarisât avec l'idée de sa part divine, s'il est vrai que le divin est une animation répandue dans toute la nature. À plus forte raison, une grande

personnalité, qui se manifeste par l'art, et qui s'examine, se veut, et se conduit avec une attention soutenue, doit, quels que soient les coups de caveçon que lui donne son démon humble, se considérer *sub specie æternitatis*, non seulement dans son art, mais dans sa vie privée, dans sa vie de chaque jour, dans ses turpitudes (ou soi-disant turpitudes) comme dans ses hauteurs. Ce point de vue est une nécessité autant pour son œuvre que pour sa vie.

Se considérant ainsi, un « solaire » éprouve en soi ce même pouvoir de gouvernement et d'équilibre qui est nécessaire au Soleil pour mener sans erreur sa carrière sur la voie déterminée, à travers le cycle de ses alternances et parmi ces attractions contraires qu'ont symbolisées les anciens en prêtant au Soleil un char traîné par de nombreux chevaux, dont deux ou quatre tirent toujours dans des sens diamétralement opposés. Le solaire se sent tel, aussi, par la chaleur et l'exaltation qu'il communique aux êtres qui accueillent son influence. Enfin par les rayons de lucidité – les Grecs appelaient le Soleil *panderkès*, « qui voit tout » – qu'il ne cesse de jeter sur ces trois univers : l'univers terrestre, l'univers du soi, dans l'instant présent, et l'univers du soi, dans son passé et dans son avenir. À mesure que nous avançons, chaque année que nous avons à vivre, durant la décade qui vient, et bien au delà encore, se présente à nous avec une ampleur, une netteté, et une magnificence d'intentions qui n'étaient pas le visage du futur, quand nous étions plus jeunes : chacune avec la « valeur » (dans le sens où les peintres emploient ce mot) qu'elle doit nous ajouter, jusqu'aux actes et aux œuvres par lesquelles nous voudrions conclure, quand le temps en sera venu, s'il nous est donné quelque pouvoir sur ce temps^[3]. Et les occupations de notre passé, elles aussi, sont mises, par ce rayon plus haut et plus fort, dans une lumière qui nous les montre enfin à leur place, et telles qu'elles jurent véritablement. Sous ce regard méridien, tant d'heures que je consacrai à la vie athlétique m'apparaissent bonnes et dans l'ordre. Elles me sont chères, comme m'est cher le livre ou je les ai exprimées. Je pense qu'il en sera ainsi pour quiconque en aura eu de semblables à l'orient de sa course, qu'il ne les tiendra jamais pour des heures perdues, et qu'il n'est aucune sorte de jeunesse vers laquelle un homme mûr, ou sur son déclin, puisse se retourner avec autant d'approbation heureuse, que

celle qu'il passa dans les stades, sous le sourire de ces trois divinités : celle de la « gymnastique », celle de la poésie, et celle de l'amitié. Il arrivera qu'il voie ces années sous des aspects différents, que tantôt un trait, tantôt un autre, l'en frappe davantage ; mais il n'arrivera jamais, me semble-t-il, qu'elles deviennent pour lui sans signification. Une jeunesse athlétique contient assez de richesse, et de richesse diverse, pour nourrir en quelque chose chaque moment de notre développement intérieur et chaque étape de notre destinée.

Montagnes des Alpes, février 1938.

Première olympique

Le paradis à l'ombre des épées

*La chose la plus digne qu'on s'occupe d'elle,
c'est la forme humaine.*

Goethe.

*Plus le corps est faible, plus il commande ;
plus il est fort, plus il obéit.
Quand les corps diminuent, les caractères tombent,
le peuple perd sa force physique et morale.
Alors on entend le pas du Barbare qui s'approche
et qui regarde si l'heure est venue
d'enlever du monde ce vieillard de peuple.*

Rousseau.

X., Y., Z. – Le sport, euh... le sport, peuh...
LE DEMI AILE. – Oui, mais c'est tellement amusant !

LA GLOIRE DU STADE

« Dis donc, veux-tu qu'on aille voir jeudi sur les quais si on trouverait une traduction de Sénèque ? » Je cherche, parmi les personnes de ma connaissance, lesquelles je puis imaginer plausiblement dans l'acte de me convier à pareille fête. Je cherche, je cherche, et je trouve la parole de Socrate : « Si la philosophie a quelques disciples, ce sont des jeunes garçons qui viennent seulement de passer de l'enfance à l'adolescence. » Allons, rien n'est changé. Car celui qui m'interpelle a quinze ans.

HERMATHÉNÉ, LE STADE AU BORD DE L'EAU

Nous sommes venus sur le dos du Fleuve, sur le grand dos divin et bestial, comme Dante et Virgile sur le dos de Geryon. Cette Seine a, paraît-il, diverses utilités. Pour nous c'est un gracieux chemin qui mène d'un stade à l'autre stade.

Celui où nous nous embarquâmes s'allonge au bord de l'eau courante, qu'on entend bruire quand c'est le caprice du vent. C'est un petit stade tout intime, avec sa piste de deux cent cinquante mètres aux doux virages, relevés comme les bords de la paume offerte. Connus dès le xv^e siècle pour leurs bonnes sources, ces jardins accueillirent les plus brillants éphémères sous les rois Louis XIV et Louis XV. La Duchesse de Bourgogne passa sous ce chêne où nous nous appuyons après avoir lancé le poids. Rousseau écrivit *le Devin du Village* sur ces mêmes terrasses suspendues d'où l'on peut voir, dans la nuit descendante, une seule jambe nue prolonger le jour. Tandis que Mussard jouait du violoncelle et que l'abbé Prévost laissait refroidir son thé.

L'histoire résonne dans ce monastère des corps et la pensée y étend son ombrage. Le stade, en effet, a son acropole, au sommet d'une courte pente abrupte où se déploient ses parterres à l'anglaise et leurs balustres rongés de chèvrefeuille. On y monte par une piste agreste, des marches moussues qui soudain cessent. Avec son péristyle, ses colonnades, sa frise du Parthénon, dans leurs niches ses

grandes antiques, là s'élève la didascalée, la sainte maison où la jeunesse apprend. Cette palestine dominée, couronnée par une école ! Mais il manque parmi nos statues le plus saisissant symbole de ce beau mariage : celle où les Grecs fondirent en une seule les formes de deux personnes divines, et qu'ils appelèrent de leurs deux noms joints : *Hermathéné*.

Hermès, dieu des gymnases. Athéné, déesse de l'intelligence.
Indissolubles.

DENTS DE CHIEN.

À mon côté marche Jacques Peyrony, quinze ans, capitaine d'une équipe « junior » de football dans un grand club de Paris. Tandis que nous montons par l'allée centrale du parc, toute de bassins, de corbeilles et de statues, ce bon capitaine multiplie à mon intention les passes. On veut dire qu'il m'envoie sans cesse des cailloux sur les souliers. Et je songe que, s'il m'arrive de porter un parapluie, je ne peux me retenir de le piquer avec force dans les troncs d'arbres, en le maintenant sous le bras serré : nostalgie des coups de pique donnés aux boucliers de bois, dans les *corrales* espagnols, les matins de course...

Peyrony joue *extrême droit*. Le geste répété de ramener le ballon au centre, avec le pied droit fléchi vers la gauche, a fini par lui dévier légèrement le pied. Durant les sept mois de la saison de football, Peyrony a le pied droit qui rentre. Durant les cinq mois de la saison d'athlétisme, le pied fautif revient dans le bon chemin. Si je vois une photo de Peyrony, j'examine l'inclinaison de son pied droit et je lui dis, sans trop d'erreur, à quelle époque de l'année la photo fut prise.

Voici la côte de Picardie, noire d'essence avec des reflets bleus comme il y en a sur le corps des bourdons. Plus loin, une libellule fait son vol entre deux fils du télégraphe.

— On dirait un coureur entre ses lignes, remarque l'obsédé.

S'il voit un pré : « Cela ferait un bath terrain » ; s'il voit un tas de sable : « Du bath sable pour un sautoir. » Ainsi moi, la première année de paix, me promenant dans la campagne, si je voyais une route : « Elle est bien défilée » ; si je voyais des couverts : « On pourrait mettre là de l'artillerie. »

Un jour, le pétrissant avec ses mains de pianiste, le masseur lui a déclaré à brûle-pourpoint : « Je sais que vous n'avez pas plus de

quinze ans. » – « Vous avez regardé ma fiche ? » – « Non, je le vois à vos muscles. » Eh ! si c'était à ses dents qu'on se fiait, comme pour les chevaux, c'est quatre ans plutôt qu'on lui donnerait : sans tartre par derrière et de la sorte transparentes, pareilles à celles d'un jeune chien. D'où le surnom Dents de Chien.

Tout du clebs ! Quand je marche, il court autour de moi « en foulées », faisant trente mètres où j'en fais dix ; il poursuit des tramways, avec une tactique insondable ; là-bas, une barrière ? le voici parti pour la franchir ; un ballon ? il sera malheureux, oui bien, malheureux tant qu'il ne l'aura pas rejoint et attaqué ; il ne peut pas voir une personne qui marche vite sans essayer de la dépasser ; il ne peut pas jeter quelque chose sans faire de ce geste un « dégagement » ; il ne peut pas rouler une boulette de mie de pain sans la jeter en l'air et l'envoyer avec le pied ; il ne peut pas voir une prairie sans se lancer dessus au galop, transfiguré par une passion vorace. Puis il me cherche avec des yeux rayonnants, comme pour m'inviter à approuver son plaisir. Et, vrai, je n'ai pas le cœur de le mettre en laisse.

Sensation de pouvoir sans cesse faire davantage. J'aime dans le sport un bonheur qui n'est pas un relâchement, mais une activité et une tension. J'aime dans le sport ce trop-plein de forces qui déborde : tant d'êtres n'en ont pas même assez. Dans le jeu et hors du jeu, Dents de Chien est « canin » pour cette joie animale de prodiguer son corps (sauf en une seule circonstance : quand le ballon est sorti du terrain. Alors monsieur est soudain pris d'une immense cosse ; c'est aux spectateurs à courir après le ballon, de préférence les femmes et les vieillards. – Eh ! déraille-toi un peu, petit maquereau !). Dents de Chien prodigue donc son corps... j'allais écrire « sans mesure » et je l'aurais trahi, car il est au contraire plein de mesure, d'une sagesse émouvante, et s'il se permet une telle dépense, c'est, je le sais bien, qu'elle laisse intacts ses pouvoirs. Mais il est Dents de Chien, aussi, à cause d'une analogie plus profonde. Platon compare un jeune homme à un chien de bonne race. Du chien de bonne race Peyrony a le caractère facile, la loyauté, le contentement pour peu de chose, un alliage de rudesse et de prévenance, de turbulence enfantine et d'une gravité à faire rougir les hommes. Un Provençal dit de son chien : « Il est bien brave. » *Brave*, cela signifie à la fois sobre et sûr, courageux et plein de gentillesse (tiens ! *courageux* et *gentil*, ce sont les deux épithètes

homériques pour Patrocle : nous voici tout juste dans la comparaison de Platon !). De Peyrony je dirai volontiers qu'il est « brave », ce qu'on traduira : il a une bonne nature.

Une bonne nature ! Oui, c'est cela, naturellement droit. Avec ses 2 de physique-et-chimie et ses 0 d'instruction religieuse, ce garçon, d'instinct il sent ce qui convient, ce qui a l'approbation d'une raison supérieure, et il y va, sans plus de mérite que n'en a l'aiguille aimantée quand elle va vers le pôle. Ses dédains sont d'excellente qualité pour les gens qui font la fête, pour les grandes huppées empanachées, vrais cadavres ambulants, pour la foule qui attend la sortie des artistes, à la petite porte des théâtres, etc... Je me fiera à lui pour résoudre une difficulté morale et pour me choisir une cravate chez le marchand. Mais d'entre tous ses traits il faut dégager, en vue de l'aimer, celui-ci : dans le Square Galliéra, Peyrony tirant de sa poche, avec son mouchoir, un vieux billet de métro, et le gardant soigneusement à la main pour ne le jeter qu'une fois les grilles franchies. Si un de ces jours on apprenait que Dents de Chien a menti, ou volé, ou commis une infraction grave, il faudrait se souvenir de cet instant où il ne jeta pas un billet de métro, plus encore par respect de l'ordre que par respect pour un jardin, et qu'à cause de ce grand petit geste il y ait quelque chose de pardonné.

Dans ce caractère si disposé pour la comprendre, le sport a précisé l'idée de limite. Écoutons Dents de Chien parler à son entraîneur : – « Monsieur, je voudrais vous demander... Est-ce que je peux courir la Coupe des Jeunes ? » – « Oui, mais à condition de ne pas chercher la place, seulement pour vous amuser. » Il vient me trouver : « X... me permet de courir la Coupe des Jeunes. Mais je ne chercherai pas la place. C'est seulement pour m'amuser. » Un autre jour : « Monsieur, vous m'avez vu courir ; ai-je bien fait d'abandonner ? » – « Vous avez mille fois bien fait. Le train était excessif pour vous. » Un autre jour, à moi : « Je n'irai plus au stade le jeudi. Deux fois par semaine, cela suffit. Il ne faut pas me fatiguer. » Il sait pendant combien de minutes il doit être massé, et que, si on les dépasse, le massage lui sera mauvais plutôt que bon. Il sait combien de mètres il doit parcourir à l'entraînement, et que, s'il les dépasse, l'entraînement lui sera mauvais plutôt que bon. En toutes choses il connaît le point en deçà duquel il doit rester. Dans ces groupes où j'entends sans cesse des : « C'est assez ! » et des : « N'en faites pas trop ! » on ignore qu'on redonne vie au vieux principe qui gouverna le monde antique,

à cet idéal de qualité, opposé à l'idéal de quantité, et qu'Hésiode exprima ainsi : « La moitié est plus que le tout. » On l'ignore et c'est tant mieux : pas à craindre ainsi l'artifice. Mais moi, possédé par ces choses, quand je vois la modération de ce gamin, une profonde émotion de l'esprit m'arrête et m'incline, tremblant pour l'heure inéluctable où ce concert précieux aura cessé. Ruine que me symbolise une image familière aux habitués de la piste : Peyrony courant, d'une belle allure réglée dont il est maître, et puis soudain qui « se désunit » par la fatigue, laisse l'anarchie l'envahir, s'efforce au petit bonheur sans effet, et d'homme enfin se change en bête hagarde.

Qu'ajouter pour bien le peindre, ce Dents de Chien ? Ah ! qu'étant averti il est pur. Étrangement. Trois sixièmes d'indifférence, deux sixièmes d'austérité sportive et un sixième de « moralité ».

Ah ! encore, qu'il n'a pas de foi religieuse.

L'honnêteté, comme tout en lui, est vierge. On songe au filon d'or qui apparaît à l'improviste, parmi les pierres et les broussailles ; au diapason qui, lorsqu'on le frappe, donne un son d'une justesse fondamentale.

Quand je suis auprès de Peyrony, j'ai sans cesse en mémoire l'aimable portrait qu'il y a dix-huit siècles Lucien traçait du jeune garçon d'Athènes, portrait qu'eût signé Lacordaire : innocent et frugal, les yeux modestement baissés, partagé entre la palestre et ses livres. Tel sans doute était celui, au temps d'Auguste, de qui les mœurs vertueuses avaient charmé un dauphin ; et voici la bête qui lui fait traverser chaque jour sur son dos la baie de Naples, depuis Baïes jusqu'à Pouzzoles, où l'enfant va livrer une âme docile aux sages leçons des vieillards.

Je devrais en rester là, mais j'ai du goût pour la franchise. Peyrony a un défaut, – un défaut que le sport, je le crains, a développé : Peyrony est assez égoïste. Et, mon Dieu, ce n'est pas si déplaisant. Mais il faut à l'égoïsme toute une éducation, qui manque au sien. Il répugne à se gêner ; le monde va si ses affaires vont ; je le crois incapable d'entrer dans la souffrance, voire dans le souci d'autrui. C'est un compagnon pour la bonne fortune et l'aventure. Or, je sais bien que c'est de son âge. Je sais bien qu'à treize ans, étranger au sport, il me disait déjà : « Je suis peut-être un peu égoïste... » Cependant, les soins que tant de gens sérieux donnent et lui enseignent à donner à son corps, tant d'actes, de pensées,

d'attentions convergeant vers sa personne n'ont-ils pas aggravé cette tendance à n'accorder à ceux qui l'aiment le plus qu'une petite part de l'intérêt qu'il s'accorde à soi-même ?

IL S'EN VOUDRAIT !

Le ballon s'est perché dans un arbre. Une petite jeune fille regardait les joueurs, – des gamins. Ils la mettent en boîte gentiment, presque sans y penser. Une jeune fille, c'est fait pour qu'on se moque d'elle.

– Mademoiselle, vous ne voulez pas grimper nous chercher la balle ?

Ou bien le ballon, simplement, est sorti du terrain.

– Mademoiselle, vous ne voudriez pas nous renvoyer la balle ? Vous nous rendriez un grand service. Allez, une belle passe !

Remarquez que le ballon est à cinq mètres des joueurs... Mais que ce soit la femme qui se dérange ! Et je vois un monde d'ironie dans ce : « Vous nous rendriez un grand service. »

– Peyrony, le stade est fermé. Tu erres comme une âme en peine et certainement vas faire des bêtises. Romps avec tes principes et allons aux championnats d'athlétisme féminin.

– Moi, aller voir des femmes ? Ah ! je m'en voudrais ! La cucuterie !

– Mademoiselle Prost a couru le 60 mètres en 7 secondes 4/5. Je serais heureux de te voir en faire autant.

– Il faudrait savoir comment elles ont chronométré cela. À l'horloge de l'église, probable. Et si tu les voyais jouer au basket ! Elles se griffent, se flanquent des coups de genou dans le ventre...

– Tu es tout à fait injuste. Allons, viens.

– Non ! non ! j'aime mieux m'assommer toute la journée.

– Enfin, quand tu te marieras...

– Tranquille ! Je ne me marierai jamais. Une femme m'empêcherait de faire du sport. Regarde tous les athlètes qui se marient, leur forme baisse, c'est fini pour eux. Et puis, une femme, c'est bichonne-moi par-ci, bichonne-moi par-là. Ça t'asphyxie avec ses essences. Ça ment comme ça respire. Ça chiale tout le temps pour rien.

– Tu ne peux jamais dire si quelqu'un pleure pour rien. Une chiquenaude fait à un bébé le même mal que te fait à toi une grosse gifle.

— Oh ! bien sûr, un bébé !

Je saisis sa pensée : « Un bébé est un bébé. Mais précisément, ce que je vous reproche, c'est de vouloir faire passer les femmes pour autre chose que des bébés. S'il était entendu que ce sont des bébés, on leur pardonnerait tout. »

Au début, de semblables dialogues m'enchantaient. Fini, me disais-je, le temps du nigaud rougissant avec des cousines, faisant des vers, ramassant des mouchoirs. Fini le temps, plus horrible encore, du jeune mâle vidé de sa substance par une goule. Fini le temps où la non-valeur triomphait de la valeur moquée. Je me réjouissais, sans cesser de croire, toutefois, que l'idéal est une maîtrise de soi si solide qu'elle puisse se permettre en toute sécurité le plaisir. Peyrony grandissant et demeurant dans ses imprécations, je me suis inquiété que le génie d'Ève lui échappe à ce point. Pour une fois, mon camarade est sans mesure. Je suppose qu'un sens raisonnable de la féminité briserait en lui quelques raideurs données par le sport, et assouplirait un peu sa morale.

À six ans, Peyrony se promène à la campagne avec sa mère (qui me rapporte cette histoire). Une forme humaine débouche au haut de la route. Il s'écrie :

— Regarde, un bonhomme !

— Tu appelles ça un bonhomme ? Tu vois bien que c'est une femme, voyons... Alors, tu ne sais pas ce que c'est qu'une femme ?

— Si, une femme, c'est ce que l'homme doit épouser.

Définition *métellienne*. Je m'explique. Un soir d'août prochain, je dirai à Peyrony, qui bâcle des devoirs de vacances : « En place d'une de tes versions, traduis donc ceci. » C'est une harangue faite par le censeur Metellus, au temps des Gracques : « Citoyens, si l'on pouvait vivre sans femmes, nous nous passerions tous de cet embarras ; mais, puisque la nature a voulu qu'il fût aussi impossible de s'en passer qu'il est désagréable de vivre avec elles, sachons sacrifier les agréments d'une vie si courte aux intérêts de la république qui doit durer toujours. »

Quand il aura traduit : — « Je saisis la combine. C'est à cause des enfants. Eh bien, moi, si j'ai des garçons, je leur apprendrai l'assocé^[4] quand ils seront petits mômes, pour qu'ils ne prennent pas de mauvais plis. Par exemple, quand tu veux bloquer la boule... »

Allons, allons, tout cela s'arrangera. Il se mariera pour apprendre l'assoce à ses fils.

Mais je plains sa femme, s'il n'a que des filles.

... Et enfin voici le plus étrange. Sur épreuves je corrige cette page que vous venez de lire, et soudain le texte du vieux censeur, qui me paraissait surtout un morceau d'humour, ouvre en moi le chemin de l'émotion. L'homme a quelque chose des étoiles : on ne sait jamais ce qu'il faut de siècles avant que sa lueur nous parvienne. Cette parole inutilisée depuis plus de deux mille ans, elle m'atteint avec la force intacte qui déclenche l'action. Le temps se résout. Le mort prend le vif. Le passé met une main chaude sur ma main. J'entends la constance de la patrie mener son cours au-dessous de nos volontés particulières comme une mélodie incorruptible.

LE DÉSORDRE.

Un garçon est fait pour ses camarades et pour ses maîtres, non pour sa famille. J'ai toujours un soupçon si un enfant se plaît trop avec sa famille : « de la graine de médiocre », me dis-je. Mais enfin, qu'on le veuille ou non, il a un chez-lui, il a un « nid ». *Quid* du « nid » de notre Dents de Chien ? Jetons un coup d'œil dans cet intérieur, analogue à tant d'autres en notre après-guerre. Et nous comprendrons mieux ce que trouve Jacques Peyrony sur le terrain de sport.

Entre son père, chez qui de « grosses affaires » ont séché jusqu'à la dernière goutte d'humanité, sa mère, qui est un pauvre singe inconscient, et sa sœur aînée, qui est une buse, Dents de Chien représente la raison. Oui, je le jure, il n'est pas un homme intelligent et un peu sensible qui, ayant vécu deux jours sous ce toit, ne reconnaisse que tout ce qui s'y trouve de sagesse est dans ce garçon de quinze ans, – que d'ailleurs traversent par à-coups les crises de son âge, courtes possessions de malveillance, d'imbécillité ou de folie pure, réparées avec une délicatesse gauche le lendemain.

Cette maison, c'est la maison à l'envers. M. Peyrony ferme les yeux, les nerfs usés par « Commission-Exportation », et qui tomberait de forçage s'il lui fallait encore lutter avec les siens. Ne l'accusez pas de mal connaître son fils ; cela ne rapporte pas, d'être père, et M. Peyrony, mort dans la vie, ne peut plus faire autre chose que gagner de l'argent. Il en gagne, et pas tant que cela, avec un muet courage ; sa femme le volatilise et gémit. Contre la cherté de la vie,

objet unique de sa conversation et de sa « pensée », tout ce que tente Madame Peyrony, c'est d'oublier dans les tramways de payer sa place ; et elle s'en vante le soir en pleine table, devant son fils qu'elle traiterait de voleur s'il friponnait dix sous qu'elle a laissés traîner. Mais chaque nuit ou presque, dans une pièce de l'appartement, on a omis d'éteindre l'électricité, et il y a trois fois trop à manger, parce qu'« on ne lésinait pas là-dessus chez ma mère » ; elle explique : « Il faut ce qu'il faut », comme sa fille, si elle prend un amant, se justifiera : « On est comme on est. » Cette femme qui n'a jamais fini un repas sans avoir une fois au moins haussé les épaules à un propos de son mari ou de son fils, a tellement peur de sa bonne qu'elle se lève de table et va chercher le plat, si on tarde à l'apporter, par terreur de s'entendre sonner. Ou, mieux, elle envoie Jacques. Et si Jacques essuie sa fourchette, qui n'était pas tout à fait propre, elle lui crie : « Veux-tu ne pas faire ça ! Marie pourrait entrer et j'en aurais une *sortie* ! » Car on aurait l'air de faire un reproche à Marie.

Il me semble que je vois dans cet intérieur, comme sur le front, au fond des feuillées, une sorte de pâte fourmillante et qui est un magma de vers. Le Désordre. L'ignorance, la frivolité, l'impulsion, le lieu commun, mais surtout – ce qui étonne le plus dans un milieu social réputé pour cette vertu – l'absence complète du moindre bon sens mènent le bal. Rien n'est comme cela devrait être, de même qu'une affirmation faite entre ces murs ne correspond jamais à la réalité depuis ce qu'on affirme touchant la politique jusqu'au chiffre qu'on prétend avoir vu sur le compteur à gaz, tout est faux. Et l'on se réjouit et c'est d'être invitée à un thé ; on a l'œil hagard et c'est parce que le pain est mou ; on s'affole et c'est pour une difficulté qu'une minute de réflexion dénouerait ; on discute et l'on est du même avis que l'adversaire ; on défend et c'est quelque chose qu'on permettra le soir même ; on ratiocine avec aigreur des heures durant et c'est à propos de *si* qui ne s'accompliront jamais. On est susceptible sans dignité, tatillonne sans précision, cassante sans autorité, rigide sans droiture, malfaisante sans méchanceté. La cage des hamadryas, au Jardin d'Acclimatation, est un lieu plus sain, est un lieu plus fraternel qu'un tel foyer, et je dormirais avec plus d'abandon dans l'ancre du fourmilier tamanoir que sous le toit de cette famille de braves gens. Car ce sont de braves gens, et l'on ne voit pas quel commandement du décalogue permettrait de les atteindre, pour leur interdire une éternité de bonheur dans ce paradis où Marc Aurèle

n'est pas. Mais c'est l'ordre de la nature qu'ils offensent et c'est la nature qui se vengera. Cette cellule sociale où tout est à rebours est un défi aux lois de la vie. Il semble impossible que d'un tel porte-à-faux la chute ne naisse pas. On prévoit le jour où, par le seul jeu des causes et des conséquences, le père sera ruiné, la mère hâtera de dix ans sa mort, la fille se fera faire un gosse. Jacques Peyrony sera-t-il protégé ? Les névroses du « nid » se transmettent presque toujours à l'enfant. Celui-ci, le sport le protège. Mais tiendra-t-il ? Ah ! c'est émouvant de le voir ainsi résister, comme de voir quelqu'un demeurer valide dans une maison de tuberculeux.

Je m'excuse de cette digression, trop longue, trop courte, mais enfin non inutile. On ne se marie, m'assure une mienne cousine, que pour trouver une atmosphère opposée à celle où l'on vécut. Elle-même, ayant vu quinze ans sur la table paternelle certaine revue rose saumon, refusa d'avoir seulement une entrevue avec un monsieur des plus alléchants, parce qu'elle avait su qu'il y était abonné lui aussi. Là-dessus nous comprenons mieux avec quel élan des milliers de petits Peyrony, leur sac sous le bras (vite, vite, de crainte qu'on ne les rappelle), fuient vers la piste ou la prairie de foot où ils trouveront l'exact contrepied de ce qu'il y a chez eux : tout ce souci du réel à défaut de quoi, sans plus de phrases, un homme sur le terrain est battu. La nécessité de vivre au milieu d'imbéciles n'est épargnée quasiment à personne. La plupart se sentent là comme des poissons dans l'eau. Les délicats font de la *tristesse*, cette grimace de la douleur, et finalement se laissent dévorer. (Souffrir de la médiocrité des gens n'est pas épargné aux médiocres eux-mêmes.) Les meilleurs usent de ce milieu comme d'un tremplin. Rien ne vaut une bonne tablée d'incapables autour du repas familial pour vous donner l'envie de faire œuvre d'homme. Les dictateurs naissent dans les maisons où l'on n'ose pas donner un ordre à la bonne. Élevés loin de leurs pères, qui étaient au combat, ces enfants de la guerre se libèrent sur les champs de sport des chaînes de l'anarchie dont les ont chargés les mains des femmes. Hélas ! M. Peyrony, une fois tiré de ses bureaux, est une femme. Et quand Jacques, tremblant de jeune force, voit son père courber le dos devant un rien (mettons Madame) et qu'il a pour lui une bouffée de haine, je ne trouve pas en moi de quoi le blâmer.

Madame Peyrony se rend-elle compte, obscurément, que le sport est une puissance ennemie ? Sans la volonté formelle de M. Peyrony, elle ne permettrait pas à son fils d'en faire. Aussi ignorante du corps

humain que vous l'êtes de la topographie des Îles Hawaï, ne pensez pas qu'une objection sensée la retienne. Au début elle ne vit pas plus loin que ses : « Tu vas sûrement t'enrhumer. » Résultat : si Jacques avait mal à la gorge, il n'osait pas l'avouer, et se soignait en cachette, c'est-à-dire Dieu sait comment, à moins qu'il ne se soignât pas du tout, préférant son mal aux : « Je l'avais bien dit ! » et aux scènes. (Ce qui n'empêchait pas Madame Peyrony de se moquer de lui, s'il réclamait de la glycérine pour ses mains gercées : « Les mains gercées, un sportif !... » Comme si des gerçures, par l'agacement qu'elles causent, n'influaient pas sur tout le moral, et ne demandaient pas à être soignées !) Maintenant c'est autre chose. Sur le marais malsain qu'est cette femme, d'ailleurs honnête, erre sans cesse un fantôme : le « péché ». Lequel ? Mais est-ce que cela se demande ! Vous savez bien que pour nos gens il n'y en a qu'un : la « Chair », – avec quelle majuscule ! Que son fils ait les bras et les jambes nus en public, parmi d'autres garçons déshabillés, cela donne à Madame Peyrony du malaise. Rien ne retirera de l'esprit de Madame Peyrony, chrétienne honoraire, la pensée qu'un bras nu est innocent, puisqu'elle va au bal, mais qu'il y a dans une jambe nue quelque chose de coupable ; elle pense « quelque chose de *sale* », avec son vocabulaire de petite fille. Une telle inquiétude, qui n'effleurait pas une personne normale, est l'indice qu'il y a dans cette âme, en apparence si claire, un petit recoin où l'on dorlote l'immonde. Ajoutons la sincère répulsion physique qu'ont tant de femmes pour le corps de l'homme nu. – Et de la sorte c'est, sans une parole directe, sans une franche tentative de s'expliquer, une protestation sourde et soutenue par quoi elle cherche à implanter en son fils le sentiment qu'il fait quelque chose de douteux. Sournoisement, elle empoisonne en lui la bonne conscience. Je n'oublierai pas ce jour où Peyrony vint me voir, son insouciance éteinte, et me disant : « Mais enfin, tous ceux qui font du sport... et tous les articles qu'on écrit... et tous les éducateurs qui le soutiennent... et x., et y... », sentant soudain le besoin de tout et de tous pour le rassurer contre l'idée incroyable qu'il venait enfin de comprendre et qui le bouleversait : que ses camarades, ses moniteurs, lui-même, étaient peut-être vaguement soupçonnés. Instant dramatique. Car la petite guerre larvée que Madame Peyrony livre à son fils sur le plan matériel (un maillot un peu troué, si facilement reprisable, et qu'elle a jeté ; une culotte que, par hasard, le

matin du match, on n'a pas lavée ; d'indispensables réunions de famille tombant les jours de meeting, et jusqu'à des convocations du club qu'elle jette au feu sans les lui remettre), cela n'apparaissait plus que brimades anodines, et au plus le signe d'une organique puérité d'esprit, auprès de la mauvaise action par laquelle le bien était sur le point de passer pour être le mal, et le bonheur et le bon ordre d'une vie d'être détruits.

Dents de Chien ne se plaint pas. Seulement... vous savez peut-être qu'on dit d'un athlète, quand un concurrent plus fort l'empêche d'atteindre aux premières places : « Un tel est barré par un tel » ? Dents de Chien dit : « Qu'est-ce que tu veux, je suis barré par Maman. »

LE MIEL DANS LA GUEULE DU LION.

Peyrony se dirige vers le vestiaire, et, en l'attendant, je fais une virée jusqu'à certain poste de garde qui fut témoin d'une chose assez grande.

C'était au cours d'une permission, en janvier 1918. Ce petit matin frigo de dimanche, j'avais eu le goût d'aller faire sous bois un peu de cross, plus peut-être pour amuser le Loupiot – mon chien – que pour m'amuser moi-même : il m'entraîne, le bon vieux, me précédant de deux mètres, ni un de plus ni un de moins, comme s'il était exactement dressé à cela ; mordant aussi les chevilles aux coureurs qui me dépassent, ce qui n'est guère beau pour un chien sportif. Nous courions donc, un camarade et moi, et, après quatre kilomètres, nous nous trouvions revenus à trois cents mètres du stade environ. Inapte aux longues distances, non entraîné, fatigué par la guerre, j'étais fourbu. J'aurais abandonné depuis longtemps si mon concurrent n'avait été un lieutenant américain. Mille raisons nobles, absurdes, de celles que je sens vraiment avec force... enfin l'honneur de mon pays était engagé. D'ailleurs, le croira qui voudra, cet Américain n'était pas l'homme le plus vite du monde. *Sprinter* sans doute, il était en aussi piètre condition que moi. Tous deux souffrant ferme, et soutenus par le seul amour-propre.

Et en effet, à un moment, peut-être ayant buté, mais sans plus une goutte de force pour se rétablir, le camarade s'abandonna tout de son long en avant. Je courus encore la distance de cinq ou six pas, puis, sans avoir buté, seulement parce que la volonté de lutter ne me soutenait plus, moi aussi je laissai ma tête m'entraîner, la poursuivis

sur un court espace, puis fus projeté avec violence contre la terre racornie de froid.

Le garçon était indemne ; j'avais le gras d'une paume mis à vif. Nous nous acheminâmes vers un poste de garde à proximité, où l'on trouve ce qu'il faut pour un pansement sommaire.

Quand nous y entrâmes nous vîmes ceci. Une jeune coureuse d'un club voisin, et que je connaissais bien de vue, était assise sur une chaise, pâle à croire qu'elle allait défaillir. Autour de son genou gauche elle avait un bandage rouge, rouge comme d'une étoffe rouge ; je le reconnus plus tard c'était le bandeau blanc dont elle avait coutume de serrer ses cheveux. S'entraînant elle aussi au cross, et franchissant une palissade, sur la crête elle avait perdu l'équilibre et s'était abattue parmi des tessons de bouteille.

Ah ! quel coup au cœur ! Son sang ! Mon sang ! Et soudain toute la guerre dans ce poste, oui, dans ce *poste de secours* ! Je demeurais interdit, silencieux, mais parcouru de bas en haut, comme par une flamme, par une transe qui me secouait.

Ce n'était pas que je craignisse pour elle. Tout son corps donnait la sensation d'une chair habitée, sans cesse créante, absorbant et recomposant les meurtrissures dans le mouvement irrésistible de sa vie. J'ai vu des cadavres de qui les plaies contenaient des restes de coquelicots, projetés là par l'obus avec l'éclat et avec la terre : il semble qu'il y ait de même, au fond de chaque blessure dans un corps jeune, une fleur. Non, je ne craignais pas pour elle, mais pour moi plutôt, comme si j'avais surpris son secret.

Celui-là ne connaît pas un être qui ne connaît pas la couleur de son sang. Le sang de la nuit nuptiale est un symbole. L'amitié et l'amour ne sont achevés que dans cette épiphanie, comme si quelque chose de l'âme flamboyante apparaissait par la corporelle ouverture. De si bas, de si loin me venait la religion du sang, qu'il s'en fallut de peu que je ne me portasse d'un élan vers cette étrangère et cette indifférente, et que plaie à plaie, sang dans le sang, aveugles, nous ne mêlions, sans savoir pour quel pacte, nos fraîches fontaines ! (La fraîche fontaine, jeune, joyeuse, la chose qui donne envie de chanter.) Je n'avais jamais distingué Mademoiselle v., et elle ne me plaisait pas. Mais dans cet instant il se fit entre elle et moi un lien que rien n'a dénoué. C'était sans doute le désir avoir envie de ce corps parce qu'il saigne. C'était aussi qu'elle était la guerrière, cette fille, elle blessée et moi blessé, nous retrouvant autour d'un paquet

de pansements, – la camarade, la sœur profonde des soldats. C'était aussi que cet ordre du jeu, où je rentrais, soudain avait sa fleur avec cette fleur vermeille, soudain avait son sceau avec ce sceau vermeil, soudain devenait noble et saint par cette substance de nous-mêmes que nous laissions couler sur son autel, inutilement. Dans cette baraque, devant ce garde cacochyme, se renouvelait le plus antique des mystères : le sang qui épure, initie et rend sacré.

Et ce fut davantage encore quand le garde tira sur le bandage, quand la pulpe du genou apparut, luisante comme la section de la cerise, et que le sang remua, vivant, semblable à une bête, sur la jambe qui se mettait à trembler. Tout s'animait, la vie battait plus fort, à cause de ce petit peu de sang. Une mouche déjà tournoyait par-dessus, chassée, chassée, toujours là. Le Loupiot, que je devais tenir au collier, narines frémissantes, me frappant de sa queue, me suppliait de le laisser boire à cette plaie, tel son frère, sur le bas-relief mithriaque, se jette vorace sur celle du taureau. Et moi donc, si j'étais bouleversé, ne l'étais-je pas de me contraindre ? Mademoiselle v. regardait sa blessure, avec un air grave. Elle était blanche, sa bouche était entrouverte, aucun de ses traits ne bougeait ; mais des gouttes de sueur sortaient du sommet de son front, à l'orée des cheveux, roulaient, descendaient, s'arrêtaient sur les sourcils, où elles finissaient sans se mêler, et il en sortait d'autres, et elles roulaient, continûment. Mademoiselle v. ne disait pas un mot. Ni mon camarade ni moi nous ne disions un mot. Mais je la rebaptisais dans mon cœur et son nom était *Courage*. Et je lui étais dévoué.

De ce jour, je crois, j'ai compris quel obstacle m'avait empêché de dépasser le plaisir ou la menue sympathie auprès des femmes que j'avais connues jusqu'alors, d'entrer enfin à leur côté dans ces grandes régions où l'on va tête haute avec l'appui de sa raison. Diotime dit qu'il est impossible à notre nature d'aimer dans la laideur ; je voyais bien qu'il était impossible à la mienne d'aimer dans la faiblesse. Voilà pourquoi, il y a peu de temps encore, j'avais écarté une jeune personne que j'aimais bien, du jour qu'elle était devenue amoureuse de moi parce que de ce jour elle cessait d'être libre. Pauvre être, souffrir à cause de moi ! J'aurais honte pour vous, – et pour moi.

Sur le seuil de ce poste de garde, telle fut la scène que je contemplai sans un geste, sans une parole, sans un tressaillement de pitié, mais une douceur que j'approuvais descendait dans ma

poitrine, plus loin que ce pleur versé pour moi, hier, à la lueur du matin. C'est ainsi qu'une fois de plus il m'est arrivé comme à Samson hébreu : ayant ouvert la gueule d'un lion, j'y ai trouvé un rayon de miel.

LA LEÇON D'UN RAPPORT DE FOOTBALL.

Je songe à ces choses en revenant vers le stade. Admirer pour pouvoir aimer (amitié ou amour). Avec toutes les différences qui conviennent, Peyrony, comme Mademoiselle v., me prouve cette nécessité où je suis. Mais le stade est encore désert ; dans l'attente qu'il se soit vivifié, puis-je illustrer ce thème par une seconde histoire ?

Peyrony n'a pas découvert le sport dès l'âge de raison, comme ces petits Poucets, lâchés à grand'peine par papa-maman, avec deux billets de métro, et à qui le moniteur donne un caramel s'ils ont bien sauté. Mais déjà, à douze ans, cet accord avec la nature, cette confiance un peu folle en elle : l'été, on le découvrait la nuit dormant nu, dans le courant d'air de deux fenêtres ouvertes. Et il paraît qu'en ce temps-là, amené un jour au stade par des copains, et le goût lui étant venu de courir avec eux sur la piste de gazon, spontanément il se déchaussa, et, seul d'entre eux, courut sur ses chaussettes, comme pour que son contact avec la terre fût plus intime, et peut-être qu'elle lui transmît sa force. Et tel, s'il l'avait vu alors sans le connaître, sûrement, pour ce seul trait, ne l'eût pas oublié.

Il y a dix mois, Peyrony s'inscrivait à notre club et devenait équipier dans la troisième équipe « junior » de football : il a quatorze ans, il endosse le maillot, comme le jeune Romain la robe virile. Élève d'une de ces maisons d'éducation où il y a bien des professeurs de gymnastique, mais où l'idée ne vient à personne que le football puisse être enseigné lui aussi, et où l'ignorance et l'empirisme en cette matière sont un dépôt sacré qu'on se transmet de génération en génération, mon camarade jouait mal et sans goût. Or, je ne puis, hélas, souffrir les manques de valeur. Possible que ce soit ridicule, possible que ce soit odieux, mais ma sympathie fut atteinte. S'il me venait quelque mouvement cordial, à l'instant un démon vache me représentait Dents de Chien faisant tête-à-cul et saluant à l'arrivée du ballon, ou bien se le laissant souffler d'entre les pieds, – et quelque chose en moi s'arrêtait, bloqué par une irrésistible gêne.

Un jour, peut-être à la suite d'une de ces combinaisons bizarres comme il s'en fait dans les associations de jeunes garçons, peut-être seulement par quelque hasard (en tout cas, pas par piston : on ne connaît pas de capitaine d'équipe qui le soit par piston), il se trouva capitaine. Lorsqu'il me l'apprit, je gage que je fus blessant. Lui, capitaine ? De l'équipe du roi Pétaud, sans doute. Je m'imaginai devant le plus immoral des spectacles, incapable de dompter mon dégoût. « Mais commande donc, petit malheureux ! »

Depuis lors, il ne m'en parla plus. Je pensais qu'on l'avait destitué, quand un moniteur me dit : « C'est curieux... Vous savez, il fait un excellent capitaine, votre ami Peyrony. Allez donc le voir jouer. »

J'allai. Après cinq minutes, j'étais ébloui par une étonnante révélation. Comme il arriva souvent à la guerre, s'était-il piqué au vif en se voyant devenu point de mire ? Était-il de nature un chef, et qui ne jouait mal jadis que parce qu'il tenait un rôle de soldat ? Ce gamin par qui j'avais passé des instants tout à fait pénibles, à le voir si gauche et si mou dans le combat, ce gamin, le spectateur le plus profane eût senti qu'il avait l'étoffe d'un maître. Il prévoyait, il concevait... Mais ce qui m'émut, me toucha loin, ce fut son autorité. Si doux, si calme, si plein de réserve, comme il était obéi ! Et tandis que par exercice, après la partie, il faisait recommencer cinq, six fois une *descente* à ses garçons, dont plusieurs étaient sensiblement plus âgés que lui, j'étais tenté de leur crier : « Mais pourquoi donc lui obéissez-vous ? Si vous saviez comme il est soumis dans la ville, et de vie plutôt étriquée, disant toujours oui aux autres ! Qu'y a-t-il pour qu'ici ce soit vous qui lui disiez oui ? » J'entends encore sa voix : « Non ! C'est pas ça ! – Recommencez ! – Arrêtez-vous ! » – et puis un ordre magnifique : « Je passerai, et vous passerez après moi », – sa voix dure, âpre, tellement nouvelle et inconnue que, les yeux fermés, je l'eusse écoutée longtemps et longtemps sans penser qu'il était là...

Certain soir, il me demande de dactylographier un rapport qu'il fait pour le club (ou plutôt pour lui-même), sur la dernière partie. Il s'assied et se met à dicter vivement, sans une hésitation, sans se reprendre une seule fois.

« ... À ce moment, le demi centre (de son équipe) passe le ballon à l'extrême droit qui se sauve sur sa ligne de touche, et sur un centre du capitaine le ballon est repris par l'avant centre qui le rentre au but, de 18 mètres. Il est trois heures et quart. »

... La balle arrive au centre. L'extrême gauche, qui n'est pas à sa place, essaie de dribbler. Le capitaine arrête cette attaque, sachant que cet équipier n'a pas de direction et n'est bon que pour la passe. L'avant centre perce, essaie de marquer. Le gardien de but plonge et doit mettre en corner, vu la charge de l'extrême droit. Le corner, botté par l'extrême droit, est repris de la tête par l'avant centre qui le convertit en but. Il est trois heures et demie. »

Il y en a ainsi une page et trois quarts de dactylographie à petit interligne. Mais n'omettons pas la fin :

« ... Le demi droit w ne suivit pas la balle. L'inter gauche x. et l'extrême gauche y. furent trop personnels. L'extrême droit z., arrivé quand la partie était commencée, avait été remplacé par A. Le capitaine ne l'admit pas sur le terrain. »

Cela est signé de la griffe du lion. Ce qu'il ne vous faut pas oublier maintenant, c'est que le *lion* est, à quinze ans, de ces enfants de qui l'on dit chez eux : « Lui ? lui faire mettre à la poste une lettre recommandée ? Il en est bien incapable » ; et qu'en revenant du match, tout couvert de sa victoire, il s'assoit sur un banc, s'il se trouve un peu en avance, afin de rentrer le plus tard possible à la maison, où sa mère et sa grande sœur, en train de refaire leur beauté, lui diront qu'il est un idiot, comme elles en sont convaincues et comme elles ont fini par l'en convaincre. Cet effacé, ce silencieux, qui n'est lui-même que loin des siens, parce que ce sont les siens qui le diminuent, c'est lui qui fait vaincre son club, qui enregistre dans sa mémoire les moindres détails du jeu auquel il participe, – tâche beaucoup plus malaisée que de le décrire étant spectateur ; c'est lui qui commande ses compagnons et qui les juge, qui renvoie du terrain celui qui arrive en retard. Comme c'est exaltant qu'il ne se nomme pas, mais dise de soi : le capitaine ! « Le capitaine ! » J'ai entendu Pétain faisant à Douaumont le récit de la bataille. Lui non plus il ne se nommait pas. Il disait : « Le Général commandant ces forces. » Et nous inclinions la tête, sachant bien que c'était lui. Et lui aussi il parlait d'attaque et de percée. Et lui aussi il donnait les heures, comme dans son rapport mon camarade. « Il était trois heures et quart. »

Mais le stade se peuple. Sur le vaste gazon, rayé par le rouleau, vert comme une chose de l'humanité primitive, déjà courent les grands corps athlétiques. En contrebas, miracles de lumière, des

petits garçons anglais jouent au cricket. Peyrony sort, dans un *canter* s'empare de la prairie, comme l'affamé s'empare de la soupe ; il court avec son sweater que le vent déploie et qui lui fait des ailes. Capitaine de la Junior III, donne-moi la main, mon égal ! Je puis t'aimer enfin, puisque je t'admire. De tes feuilles maculées de carbone, que si gravement tu relis et corriges pour y ajouter une faute d'orthographe, un appel transportant s'élève. Aimons-le, suivons-le, que je vous en enivre comme j'en suis enivré. Ce rapport de football, c'est une des formes innombrables, que chaque siècle modifie à sa guise, de l'introduction à la vie héroïque.

Et voilà qui vient à son heure. Tous ces corps, en effet, ne l'oublions pas, sont de l'entre-deux-guerres. Pauvres corps, cinq sur dix désignés ! Bah ! après tout, pourquoi les plaindre, puisque, l'un d'eux, je ne me plains pas ? Il est bien, il est salubre de sentir que demain l'on peut tuer ou être tué. Une corne d'abondance est dans les mains de la vie menacée. Regarder, aimer, posséder, toujours comme si c'était la dernière fois. « Plus tard ! » murmure l'espérance, cette volonté des faibles. Mais il n'y a pas de « plus tard » et c'est pourquoi les choses se font. Il y a un instant. Qu'il soit à moi.

LE CORPS À L'IMAGE DE L'ÂME.

La piste et la plaine médiane sont l'une et l'autre de la même herbe, et le stade s'annonce par le parfum de cette herbe comme par celui de son iode la mer. Sur cette vaste draperie de verdure, ici l'emplacement où l'on jette le poids, cendre bleutée ; ici l'allée où l'on s'élance pour le saut en longueur, sable sanguin comme celui des arènes de Madrid ; ici l'aire qui vous reçoit après le saut en hauteur, sable ocré comme celui des arènes de Séville. Et mon pied nu, je le sais, distinguerait à leur contact ces matières. La plaine à ses extrémités porte des arbres ; tous ont à leur base de légers tertres, semblables à ces sépultures de silènes qu'on voyait autrefois dans la campagne de Pergame. C'est derrière ces arbres que les coureurs abandonnent, pour que des tribunes on ne les voie pas dans le moment de leur humiliation. Loin à l'entour, distraite, puissante, hautaine, par profondeurs successives, la forêt peuplée de règnes découpe sur son arrière-plan couleur d'encre tous les verts de la nature ainsi les corps qu'elle domine donnent en gamme toutes les nuances de la chair. Auprès du tumulus funéraire où s'élève la statue dédiée aux athlètes morts dans le combat, une immense charmille

s'enfonce et se perd, une sorte de bois sacré semé d'un gazon plus sensible respire dans une pénombre perpétuelle. La paix sommeille à demi, souriante, étendue sur ces lieux. À peine dans l'espace quelques voix jeunes, une cloche qui tinte pour publier la fin d'une course, la détonation d'un revolver qui donne le départ, et parfois, selon le vent, quand la trêve et le soir fissurent l'âme, un angélus qui se disperse... C'est le grand silence du sport.

Et voici Peyrony. Le voici tel qu'il était en ce jour, 6 juin de 1920, tel qu'il n'était pas un mois plus tôt, tel qu'il n'était plus un mois plus tard, tel qu'il ne sera jamais plus.

Il a l'âge des poulains aux longues jambes. Mais c'est sa nature aussi d'être de la race des coureurs, de la race des franchisseurs d'obstacles. Lorsqu'il prend la position du départ pour une course de vitesse, sa parenté avec le sloughi impressionne ; sous les reins très soulevés le ventre se creuse ; la taille n'est plus qu'une attache ; l'air circule haut là-dessous comme sous une grande arche pleine de souffles lancée par un architecte audacieux. Avec sa tête petite, vraiment une partie du corps – les cheveux courts et la nuque si dégagée, – avec ses jambes trop longues, trop riches en valeurs relativement aux autres membres, il eût plu à notre Jean Goujon, à notre Germain Pilon. Et Socrate du premier aspect l'eût classé, qui devinait à son parti la spécialité de chaque athlète, comme on peut recueillir de Xénophon en son *Banquet*.

(Mais il est indispensable de ne pas lui dire qu'il est bien fichu.)

Mains sales et corps propre : le contraire des gens du monde. Quand l'eau de la douche coule sur lui, sa surface réfléchissante, retenant de place en place la lumière et par suite créant autant d'ombres, rehausse la musculature très fine : ainsi le vernis d'un tableau en fait ressortir les détails. Je songe à d'autres illusions : aux statues de plâtre que leur blancheur, en s'irradiant, fait paraître plus larges qu'elles ne sont, aux statues de bronze dont les contours nets font paraître les formes plus longues. À présent le corps est sec et les saillants semblent s'en être résorbés, une unité moelleuse les fond les uns dans les autres, comme se fondent les unes dans les autres les houles légères sur un fleuve paisible. Dans cette chair bien nourrie, lavée de fruits (que Peyrony mange chaque matin, une heure avant son petit déjeuner, après qu'ils ont fraîchi la nuit entière sur le bord de sa fenêtre ouverte), tout est nuances, tout est indéterminé. Comme l'antique, il paraît sommaire, et il est plein. On s'explique la

sobriété, voire la gracilité musculaire de la statuaire athlétique grecque à la belle époque : c'est que l'idéal grec était le corps de jeunesse. « La moitié est plus que le tout. »

— Sapristi, rit Bertrand, qui le regarde, tu avais pourtant des deltoïdes la semaine dernière ! Où sont-ils passés ?

Alors le corps m'apparaît comme une image de cette âme.

Tout est en lui, mais tout n'y paraît pas. Également dans cette âme. Il y a une certaine intelligence qui en elle est virtuelle, comme il y a en lui certain muscle qui existe et n'est pas encore vu.

Avec sa taille trop haut placée, ses épaules un peu fuyantes, ses bras trop grêles pour les cuisses, pour les mollets, il est discordant, si l'on veut, ce corps. Les jambes en ont mûri avant le torse, comme une même prune est ici crue, là « tout juste », et là il y a une partie d'elle qui est parfaite, en équilibre pour quelques heures entre le moins et le trop, au point subtil de la maturité. Et dans son âme il n'en est pas autrement.

Jamais ce corps, jamais cette âme ne seront plus difficiles à connaître qu'en cette heure incertaine, où rien d'eux n'est prononcé. Une seule et même attention me tient en éveil sur l'un et sur l'autre.

UNE SEULE ET MÊME ATTENTION.

Ce corps est ondulé comme un fleuve. Comme un fleuve aussi il est instable. Quand on regarde sa poitrine, de profil, au « jour frisant », on a la certitude que son modelé n'est plus ce qu'il était il y a six semaines, n'est plus ce qu'il était il y a un mois. Perpétuelle variation, plus sensible encore chez la jeune fille. « Il l'avait vue de mois en mois s'épanouir, avec un tel mouvement intérieur que parfois, posant la main sur ce dos, il avait cru sentir sa main un peu soulevée, comme s'il l'avait posée sur une voile gonflée par le vent. »

Platon le dit : « Il meurt sans cesse, et dans les cheveux et dans la chair, et dans les os et dans le sang. » Les Grecs ont mis la jeunesse sous le signe d'Hermès, parce qu'Hermès était le dieu de tout ce qui passe. Πάντα ρεῖ. J'ai lu dans l'Anthologie : « Une saison fait un bouc d'un chevreau. »

Comme il est jeune ! Comme je suis âcre, déjà, à côté de lui ! Est-ce que je ne vais pas le contaminer ?

Il pourrira, lui aussi. Quelle honte ! Des postes d'observation j'interrogeais l'étendue, me demandant à quel endroit le prochain obus allait tomber ainsi je cherche sur son corps le point par où il

sera attaqué et détruit. Le cœur ? Le cerveau ? l'estomac ? les intestins ?

Je mourrai avant lui. La nature a voulu que nous nous attachions davantage à ceux qui nous suivent, pour que nous puissions croire que nous n'aurons pas à les pleurer.

Donc, ce garçon est dans un âge où nous avons pouvoir sur lui. Sur le corps, sur l'âme. Ce pouvoir, sais-je toujours l'exercer ?

Il existe une sorte de courage moral qu'il n'a pas. J'ai essayé de le susciter à l'aide de son amitié, puis de son amour-propre, puis de son intérêt. Je n'y suis pas parvenu.

Lorsqu'il se baisse, l'épine dorsale apparaît plus qu'il ne convient. En théorie rien de plus simple que de développer les dorsaux. Chez lui on n'y est pas parvenu.

« Dans bien des cas, il est une anxiété, un besoin éperdu de l'âme qu'elle a une fois et qu'elle n'a plus ensuite ; il est un cri qu'elle jette une fois et qu'ensuite elle ne jette plus^[5]. » J'ai entendu jadis ce cri de jeunes âmes dans les ténèbres, et il m'est arrivé de le pousser moi aussi. Aujourd'hui de jeunes corps poussent le même appel. Cet enfant irréfléchi est sensible à ce qu'on fait pour qu'aucune des vertus de son corps ne demeure inerte. Il en est reconnaissant, presque à l'excès. Il se prête à tous les exercices, souvent fastidieux, avec une patience, une docilité qui étonnent. L'étrange tableau, quand sonnent onze heures du soir ! Le père ronfle, l'abruti. La mère est au théâtre. La grande sœur lit *la Garçonne* (achetée à la papeterie Jeanne d'Arc) et surit dans des draps froissés. Pour qu'un peu de présence humaine subsiste dans cette maison et la sauve, un collégien de quinze ans, petite lumière, veille sur sa version latine. Et le voici, « dico » refermé, qui se déshabille et longuement se masse les jambes au talc ; puis ouvre la fenêtre, pour ne pas dormir dans un air que le parfum du talc a falsifié.

Bon corps de France, ménagé depuis des siècles par la France, et dont chacune des cellules n'œuvrera qu'à son profit, français dans toute ta superficie comme un coin de terre avec ses prés, avec ses bois, avec ses routes, rien de ce qu'on fait pour toi ne s'arrête à toi. Qui te masse est comme qui sème un champ.

Et tous ainsi, toute la force fraîche, toute la sélection française, quand elle reflue dans les soirs de dimanche sur Paris.

L'historien Flavius Josèphe dit des Romains que « la paix était pour eux une méditation ». *Meditari*, s'exercer : c'était une méditation de la guerre. Les jeux sont une méditation de quoi, dans nos stades ?

Le tyran Polycrate fit brûler les gymnases, où chaque amitié qui naissait faisait un couple de libérateurs. Quels libérateurs se préparent, dans nos stades ?

Ô garçons, il y a un brin du myrte civique tressé dans vos couronnes d'olivier. Mais vous n'êtes pas couronnés d'olivier. Vous êtes couronnés de la couronne de fer.

La main connaît la main dans la prise du témoin. L'épaule connaît l'épaule dans le talonnage du ballon. Le regard connaît le regard dans la course d'équipe. Le cœur connaît la présence muette et sûre. Toutes ces choses ne se font pas en vain.

Le chef se dresse entre les dix qui sont à lui. Il dit : « Je ne demande pas qu'on m'aime. Je demande qu'on me soit dévoué. » Ils disent : « Tu es notre capitaine. » Ces choses ne sont pas dites en vain.

Stades que parcourent de jeunes et purs courages, donnez-moi votre silence, jusqu'à l'heure. Que je taise votre mot de ralliement, paradis à l'ombre des épées.

TRANSFIGURATION ET CONTEMPLATION.

À peine a-t-il touché la piste d'herbe, c'est une allégresse héroïque qu'infuse à son corps la douce matière. L'air et le sol, dieux rivaux, se le disputent, et il oscille entre l'un et l'autre. Ainsi mon art, entre terre et ciel.

Mais sa foulée, bondissante et posée, est pleine du désir de l'air. Danse-t-il sur une musique que je n'entends pas ?

Noblesse paisible, et la liberté de ces jambes ! J'assiste à l'apparition du style comme si je voyais une divinité prendre possession de cette vie inconsciente. J'avais presque oublié, dans la vie vulgaire, que, d'une seconde à l'autre, il pouvait cela. Comment ai-je pu lui parler avec impatience ?

Le style ! don mystérieux ! peut-être au corps ce qu'à l'âme est la grâce. Mais, pour Dieu ! c'est ici qu'il faut se garder de la fausse poésie, et, si l'on s'échauffe, s'échauffer sur de la précision. En cet instant, quel est l'élément de son style ? Sa foulée. Quels sont les caractères de sa foulée ? D'une part elle est souple ; d'autre part elle

est franche et longue. Ce qui constitue son style, c'est donc l'aisance et la vigueur. (Je suis content d'avoir ainsi maîtrisé, dégagé ma sensation.) Et disons maintenant que, sans style, il n'y a pas dans le sport de joie pleine et parfaite. La « performance » satisfait l'esprit ; le style fait du bien dans tout l'être, dans son tissu, dans ses canaux, dans ses racines. Le style coulé de Peyrony coule en moi comme un lait tiède. Le style est la caresse du sport.

Les Grecs qui, à travers bien du fatras, ont fini par dire le dernier mot en toutes choses, n'ont gravé sur le piédestal d'aucune de leurs statues d'athlètes les performances du bel humain glorifié. N'en doutons pas, ces connaisseurs en biens de la vie se sont préoccupés surtout du style, et s'ils représentaient sans légende justificative leurs victorieux, c'est qu'ils jugeaient que des corps florissants exprimaient suffisamment par eux-mêmes qu'ils n'avaient pu démériter dans le concours. Les artistes qui ont souligné leurs images palestriques du mot *καλός* nous font une ouverture encore plus grande dans cette pensée : que ce qui est vraiment beau est toujours fort.

Peyrony court, à longues foulées reposées, sur les frontières de la force et de la grâce. La simplicité de son déplacement évoque ces fleurs qui se promènent par les airs.

Comme sa course proclame qu'il n'a pas la mauvaise conscience ! Car le corps confesse l'âme et, dans le vestiaire où de jeunes équipiers se déshabillent, ne nommez pas trop vite délicatesse la gêne de l'un d'eux : sa pudeur me le révèle impudique.

À chaque foulée, avec une régularité de machine, apparaît puis disparaît le biceps fémoral de sa cuisse. Ses bras glissent comme des bielles. Le buste pivote à droite, à gauche, amusant, sur les reins immobiles. Et c'est la course, le plus antique des jeux ! Quelle hérédité à cette minute !

L'Ancien dit qu'on « ne peut pas connaître la nature du corps sans connaître en même temps la nature universelle ». À présent il me semble que, de connaître la nature d'un muscle unique – ce biceps fémoral, – je connais la nature universelle. Tandis que Dents de Chien se meut en lui-même et par l'espace, accomplissant sa révolution ellipsoïdale, il m'apparaît emporté dans le même rythme que les planètes. Comme elles, il est tout musique.

Mais, des images nombreuses qu'il m'offre, je voudrais m'imprimer celle qui exista une fraction de seconde, une fois qu'accélération l'allure il est passé devant nous. Les jambes allongées,

dans l'instant de suspension et d'extension qui suit la détente de la jambe arrière ; et tel, le torse bien assis sur cette vitesse, sans ralentir tournant vers moi la face et dressant un bras au-dessus de sa tête, droit comme s'il haussait une torche, avec je ne sais quelle explosion dans la sérénité.

Comme s'il haussait une torche. Comme s'il faisait un signal pour un peuple qui attend.

LE DIONYSOS À LA LOUPE.

« Les jambes allongées, dans l'instant de suspension et d'extension qui suit la détente de la jambe arrière. » – « On croirait lire un manuel de gymnastique », ricane mon lecteur. Mon lecteur est poète. *L'Eurythmie ! Le Nombre !* Parlez-lui de cela, voilà du beau style. C'est pour lui une question de décence de ne pas dire « le brachial antérieur » mais « le muscle du bras », ou, mieux encore, « le bras », comme s'il y avait quelque chose de ridicule ou de honteux dans le brachial antérieur, ou dans le fait d'appeler par son nom précis cette personnalité précise de la grande cité corporelle. La vérité est que mon poète a horreur de la création. Tous mots vagues lui sont bons pour la voiler.

J'aime la réalité ; elle n'a pas pour moi d'infiniment petits ; rien en elle ne me semble indigne. Dans la course, « l'instant de suspension et d'extension qui suit la détente de la jambe arrière » est un instant particulier, différent par sa valeur de l'instant où le corps se détend, différent par sa valeur de l'instant où le corps se reçoit. Tel le brachial antérieur est le brachial antérieur et rien d'autre, tel cet instant ne peut être réduit qu'à lui-même. Et je ne puis le désigner que de la façon dont je le désigne, si je veux le faire aimer de la façon dont je l'aime.

La joie que donne le sport est une ivresse qui naît de l'ordre. Celle que vous ressentez à la lecture de ce poème qu'est une belle fiche physiologique. On rêve, pour dire cette joie, d'un style dont le pouvoir d'ivresse sortirait de sa précision, comme d'un mouvement de machine la buée. Exaltation ? Oui, mais sur de la minutie. Dionysos ? Certes ! Mais, comme Léon x dans le tableau de Raphaël, Dionysos avec une loupe à la main.

HYPOTHÈSE D'UNE ÂME CORPORELLE,
PARTIE ET IMAGE DE L'ÂME DU MONDE. (*Fantaisie.*)

Ceux qui me blâment d'accorder tant d'importance et d'honneur à tel instant d'un mouvement, à telle partie du corps, c'est qu'ils se font du monde une idée qui n'est pas mienne. Entrons là dedans plus à fond.

Quand nous sommes devant un de ces corps que nous pouvons aimer noblement, pour leur beauté comme pour leur mérite dans le jeu, quand nous sommes tout proches de lui (afin que ses esprits nous pénètrent avec plus de force), tant d'excellences d'abord nous mettent dans le même désarroi où nous serions si nous voulions savoir simultanément tout ce qu'il est possible concernant chacune des pièces d'un musée. Nous étouffons. C'en est trop. Et nous décidons de nous confiner à un secteur limité de ce corps, par exemple à la partie centrale de la jambe, jarret et genou. Or, cet étroit secteur, abstrait du reste, nous nous apercevons qu'il a sa personnalité propre et son efficace toute ravissante.

Oui, un genou seul, et, s'il est beau, nous le nommons personne ! Ainsi ai-je écrit d'un corps de jeune fille qu'on eût imaginé pour chacun de ses muscles un petit dieu, comme il y en avait pour les moindres objets dans Rome antique. Nous le reconnaissons avec stupeur : un genou isolé nous cause le même transport qu'un corps entier, un genou isolé nous fait sentir notre impuissance jusqu'à la gêne, nous rend tourmentés par l'impossible. Et cette cellule détachée de son organisme, nous lui donnons une unité idéale en nous libérant par elle dans l'infini.

Mais peut-on tirer d'une chose ce qui n'y est nullement ? La notion de l'infini peut-elle être donnée par le fini, s'il ne contient pas un principe d'infini ? C'est alors que nous sommes amenés à supposer dans cette parcelle de corps une parcelle d'une âme distincte, âme du corps répandue dans tout le corps à la manière dont les anciens croyaient que l'âme du monde était répandue dans les plus humbles choses vivantes et inertes. Et de même que c'est par une croyance implicite à l'âme du monde que j'ai montré la main d'une femme « douce comme le museau du cheval » et la peau de sa tête « chaude comme le ventre des grenouilles », de même j'aurais écrit que « toute la spiritualité semblait descendue de son visage dans sa poitrine » et que « ses genoux semblaient intelligents » sous l'empire d'une croyance encore confuse en l'âme du corps.

PRÉSOMPTIONS EN FAVEUR DE CETTE HYPOTHÈSE.

Ayant conçu par jeu cette hypothèse, je m'occupai de l'appuyer. Tous les êtres qui par l'inspiration perçoivent des choses cachées aux docteurs – les enfants qui viennent de quitter le divin et sont encore pleins de lui ; les artistes qui conversent avec un monde indicible ; les amants qui, à l'égard de leur bien-aimée, ont des communications dignes des Anges, – je songeai à me servir d'eux, comme fait le chasseur des chiens bien-flairants, pour dépister ici le gibier de la vérité. Je vis alors que les enfants dans leur premier âge traitent chaque partie de leur corps en indépendante, contemplant leur pied ou leur main à la façon d'un objet étranger, et que plus tard ils traitent ces parties en égales par la dignité, ainsi qu'il appert des petits bonshommes exhibant, comme glorieuses décorations, tels organes que nous nommons secrets. Toutes choses par lesquelles ils semblent témoigner d'une âme propre à leur corps, de même qu'ils semblent témoigner de l'âme du monde lorsque aux approches de l'adolescence ils aiment sans tenir compte du sexe, comme si tous les êtres indifféremment leur paraissaient habités de Dieu.

Et je vis ensuite que les figures humaines sculptées par les artistes, même mutilées, luttent en beauté avec des figures entières, comme le montrent ces fragments d'antiques où un menu morceau de torse ou de membre nous oblige à nous éprendre de lui. Et, interrogeant enfin les amants, je vis que nombre d'entre eux inclinent à mordre l'objet aimé dans leurs transports par quoi ils ne cherchent pas à atteindre l'âme spirituelle, puisque nous en voyons agir ainsi qui n'aiment pas l'âme de leur maîtresse, ou savent bien qu'elle n'en a nullement, mais tentent sans doute de posséder l'âme corporelle répandue sur le corps en la connaissant par le goût.

Je crus alors qu'était appuyée l'hypothèse d'une âme corporelle, et j'en conclus que nous ne devons mépriser aucune des parties de notre corps, mais les considérer toutes comme équivalentes. Et le premier acte qui fit passer cette conception dans ma vie fut celui de cesser de différencier, au bain, les serviettes à l'usage du visage et les serviettes à l'usage du corps. Ainsi le boxeur, pendant les repos, se gargarise avec l'eau qu'il a crachée.

Mais quelle est la nature de cette âme ? Serait-elle indépendante de l'âme spirituelle ? Serait-elle au contraire l'âme spirituelle elle-même qui, dans son travail pour modeler de l'intérieur le corps, pénétrerait celui-ci et ferait une émanation à sa surface ? Cette opinion serait corroborée par Aristote, lorsqu'il dit qu'« un beau pied

est l'*indice* d'une belle âme », et par la croyance universelle que le corps révèle l'âme en quelque façon.

Toutes choses qui ont été rêvées en manière de figure et fantaisie, impunément.

LA PISTE COMME UN ABÎME.

Pourquoi la piste, aujourd'hui, a-t-elle pour moi l'attraction d'un abîme ?

Si elle était de cendre, je prendrais un peu de sa cendre et la laisserais couler entre mes doigts. À la dérobée, comme si je faisais quelque chose de suspect.

Quand nous assistons à un assaut de boxe, le démon de la bagarre tourmente Peyrony. Ses mains se massent, ses jambes se croisent et se décroisent, il mime les coups avec sa tête : toute une petite comédie qui bientôt va faire sourire nos voisins. À présent, sur le bord de cette piste, une même impatience musculaire d'abord m'agace, et peu à peu m'opprime. Si je courais ? Mes muscles tressaillent : ils en ont faim.

Le désir vraiment fort contient en soi ce qui le justifie. « Je désire » : pas besoin d'explications. Comme devant un objet dans une vitrine, comme devant les armes tauricides, comme devant un cheval, comme devant de l'eau, comme devant un être, le monde se vide pour moi à l'entour. Obstacles, dangers, lois divines et humaines, tout sombre. Il n'existe plus que moi et ce que je désire, dans un face à face bourdonnant.

J'ai couru pour la dernière fois il y a deux ans. Un papillon poursuivi par le filet. La mort me cherchait, courait derrière moi, me visait trop à droite, trop à gauche : hautes rougeurs des éclatements entre les gerbes de terre ocre, comme le pistil au milieu de la corolle. J'étais blessé et je courais encore, décuplé par l'horreur de mourir.

Depuis deux ans je n'ai pas couru. Si : cinq ou six fois, derrière l'autobus. Ô plainte des jambes qui ont couru contre la mort et qui courent pour attraper l'autobus ! Mais, dans ces courses ridicules, je ne sais quelle illusion me faisait sentir mon corps intact. Amusement de rester un petit temps à quelques mètres derrière la voiture, quand les gens sur la plate-forme font des vœux pour qu'on ne parvienne pas, et qu'on sait qu'en deux foulées, à l'instant choisi, on parviendra, et qu'on allonge ces deux foulées et qu'on parvient ! Amusement et

symbole. Même, tout à l'heure, à travers la flanelle du pantalon blanc, je sentais les dénivellations de mes cuisses, et leurs grandes masses drues me surprenaient. Qu'avais-je donc fait depuis deux ans pour ce corps blessé et abandonné, qui se perfectionnait malgré moi ? C'est une montre que vous avez oublié de remonter, et vous vous apercevez qu'elle marche encore. Bonne montre, si courageuse et fidèle !

La piste, comme un « chemin qui marche », m'apporte Luis Avila, brun et dur, serré par sa culotte voyante, pareil à un havane dans sa bague. Disons tout : Avila est idiot. Mais il est beau. Et un vers que j'ai écrit me revient en mémoire :

Le corps couvrait cette âme et la rendait sacrée.

On nous parle toujours de l'âme, mais combien de fois n'est-ce pas son corps, son corps seul, qui sauve une créature humaine d'être du néant ou de l'ignominie ? Il y a tant de gloire dans le corps, que le visage de l'homme n'est jamais si sublime que lorsque son âme l'a quitté. Le fameux sourire des cadavres, on dirait que c'est le corps qui triomphe, avec un peu d'ironie : « Voyez comme je suis beau quand il n'y a plus que moi. »

— Avila, passe-moi tes pointes.

— Tu cours ?

Je ne réponds pas, mais je ris gauchement, pour masquer le trouble qui déjà m'envahit.

— Il court ! Il court !

Il s'étonne. Il ne sait pas que j'ai eu mon temps et mes victoires. Il ne sait pas pourquoi je ne cours plus. Il ne sait même pas que j'aie jamais couru.

Il ôte ses souliers à pointes de fer, belles, forgées à la main, et me les tend. Ses pieds sont larges, le gros orteil en prolonge presque la ligne intérieure, bien détaché du second doigt, comme il convient. Le vulgaire les jugerait grossiers. Et ils sont beaux, parce que pleinement adaptés à leur fonction : vraiment des bases.

J'enlève ma veste.

Je remonte mes manches. L'air sur mes bras, le petit air... Comment ai-je pu vivre avec des manches ?

Je vois les battements de mon cœur qui font tressauter l'étoffe de ma chemise.

Je m'agenouille et je me courbe pour lacer mes « pointes ». Je sens mon cœur taper contre l'os de mon genou.

Je connais l'immense absurdité de mon émotion, alors que, ma destinée se jouant au coin de la rue, je ne me dérangerais pas pour aller voir ça.

PISTE.

J'ai eu comme un éblouissement. Il m'a semblé que tout à coup j'étais de plus grande taille, que tout à coup j'étais devenu le foyer d'un mystère, le tabernacle de quelque chose. J'ai senti mes jambes comme des monuments invincibles. La souplesse et la solidité de mon action m'ont paru empreintes d'une grande majesté. Je suis soutenu par un vaste souffle intérieur. Ma respiration se règle sur ma foulée ; ma tête, mes bras battent ma cadence. Ô mon Dieu, moi depuis deux ans spectateur, ô mon Dieu, me voici spectacle !

Je tire avec ma tête. Style saccadé, laborieux. Des flatteurs appelleraient cela : style volontaire.

Selon les saccades de la tête, le vent souffle sur deux tons contre mon visage. Menue chanson du vent contre mon visage.

La course n'est pas dans les jambes. Elle naît des reins, comme l'amour.

Peyrony, que peu à peu je rejoins, se retourne et rit en me voyant. Son rire n'est pas méchant, mais il me blesse. Feu dans les profondeurs.

Mon compagnon ne se retournera plus. Il s'est allumé à mon feu et il brûle. Le flambeau, cette fois, est passé d'arrière en avant.

Mon compagnon n'est plus un « sale gosse » avec lequel il est insoutenable de penser qu'on puisse rivaliser en quoi que ce soit. Le voici l'homme, l'égal, enfin l'adversaire. Il a quinze ans, j'en ai vingt-quatre, et plus rien ne m'occupe que le désir et la volonté de prouver que je suis plus fort que lui.

Viel, de Joinville, nous dépasse, épaules larges et reins serrés, selon la structure des statues égyptiennes ; beau.

Dents de Chien a accéléré l'allure, de façon si subtile que j'ai tardé à percevoir le changement. Comme il est calme ! Lorsqu'il dit : « Quand je cours, je ne m'en fais jamais », qui devinerait ce qu'il y a d'achevé sous ce petit argot rebattu ? Ce qu'il y a : une hâte savante, disons mieux : l'ordre dans le mouvement. Il avance plus vite,

toujours plus vite, et sa vitesse contient une immobilité qui me fascine.

Soudain la ténébreuse tête ! Comme c'est déconcertant, que tout ce qui s'agite dans ce lieu si sûr n'ait qu'un seul but : me contrarier ! Et quels sont-ils, ses desseins ? De même qu'en une minute donnée je suis impuissant à distinguer ce qu'il conçoit dans l'ordre des choses essentielles, de même en cette minute-ci je suis impuissant à distinguer laquelle des tactiques de ce sport il est en train de choisir pour me battre. Mais j'ai l'impression (sûrement excessive) qu'il est devenu très intelligent. Tout ce qu'il y a d'intelligent dans la course ! La Minerve des Étrusques portait des ailes aux pieds.

Nous contournons Maurice Rousseaux, qui, sur la ligne de départ, fait ses trous, comme ferait son chien.

Nous dépassons les frères Louvet, courant dans la même foulée. Leurs maillots portent brodée la Louve romaine, où s'abreuvent les autres jumeaux, leurs ancêtres. *Avete, Quirites.*

J'entends un cri derrière moi. Chute ? foulure ? Mon réflexe est de me retourner. Mais quoi ! quel est mon but en ce moment, n'est-ce pas de gagner ma course ? et un rien d'inattention peut me perdre. Je me raidis et ne me retourne pas, avec un soupir sur ce que je dépasse.

Un pigeon qui se rabat vers le sol me frôle le visage, comme un esprit.

Chaque fois que je lève les yeux, j'ai la sensation de lâcher une rampe. Il me faut courir les yeux fixés à terre, deux mètres devant moi.

Tantôt nous courons sur du soleil et tantôt sur de l'ombre, qui est celle des bosquets, capricieuse, dentelée selon leurs profils. Tantôt mon ombre m'accompagne et tantôt elle n'est pas là.

Comme je cours les bras abaissés, quelqu'un, contre la barrière, quand je passe, crie : « Chiqué ! »

Nous dépassons Sauvai-Giron, la poitrine en avant comme un rostre. Il est grand, pur et tranquille.

Nous dépassons Master Norman Drouineau. Chacune de ses mains faisait le travail d'une petite roue. La gauche ouverte, lâche ; la droite fermée comme si elle préservait quelque chose « Sois bien sage. Ne le lâche pas. »

Crochet à droite de Peyrony, qui s'inspire des joueurs de rugby. Pourquoi ce crochet ? Crainte en me précédant de me servir d'entraîneur ? Ou pour me démasquer, me donner ma part de vent ?

Ou pour me faire un trou, m'inciter à partir ? J'ai étudié vingt fois la manière de sa course, quand il luttait contre ses camarades. À présent que c'est contre moi, j'ai tout oublié. Je cours dans la nuit.

Mais qu'ai-je fait, jamais, autre part que dans la nuit ?

Les yeux fermés, je saurais l'endroit où je dois commencer mon effort – à deux cents mètres du poteau – par l'odeur d'un rosier qui se dresse là au bord de la piste.

Comme j'aurai usé de mes sens !

Eux ne trompent pas.

JE ME DONNE UNE GRANDE GLOIRE.

*Qui ai-je pour compagnon de gymnastique ?
Un seul me suffit, Earinus, mon jeune esclave.
Mais j'en cherche un qui soit d'un âge plus tendre.
Déjà je puis à peine l'atteindre à la course.
Dans quelques jours je ne le pourrai plus.*

Sénèque, *Lettres à Lucilius*

Il y a eu un paroxysme éclatant. Mon cerveau avait donné à mes jambes l'ordre d'attaque. Par quel sens merveilleusement spécial l'ennemi l'a-t-il intercepté ? Ô rosier, fus-tu son complice ? Une fraction de seconde avant que mes jambes n'attaquassent, les siennes avaient attaqué. J'ai lutté pour le rejoindre et je n'ai pas pu le rejoindre. J'ai neuf ans de plus que lui et je n'ai pas pu. Extraordinaires instants, quand je puisais et employais tout le contenu de ma maturité, et que je ne pouvais pas plus rejoindre ce gamin que s'il y avait eu entre nous deux une masse d'air comprimé qui nous écartât. Un désespoir criait, brûlait dans ma vitesse en s'y avivant, fuyait derrière comme la flamme de la torche violemment emportée de tout ce qu'il y avait en moi qu'on avait cassé et qui ne se remettrait plus, qui s'était engourdi et ne se réveillerait plus, qui avait fleuri et ne fleurirait plus. Et avec cela une surprise, un dépit enfantins : « Il en a des grandes jambes ! Pas étonnant, pardi... » et même un brin de mauvaise foi : « Il m'a gêné. Ça ne compte pas. » Je me précipitais vers le destin aux deux visages dont les deux visages me condamnaient : ridicule si j'étais battu par un enfant, ridicule si je le battais avec tant de peine. Ainsi nous avons abordé le large virage,

comme on aborde une pente (ah ! le pathétique des virages !). Le vide entre nous s'est accru, le monstrueux espace pareil à tous les espaces sur la terre, qu'il suffirait de combler et qu'on ne comblera pas. Et ce vide était l'image du gouffre qui soudain se creusait entre celui qui pouvait plus et celui qui pouvait moins, et mon cœur blessé alourdissait ma course, et je courais après le fugitif comme on court après le bonheur. Mais quand nous débouchâmes dans la ligne d'arrivée, au lieu où les deux pistes se jettent insensiblement l'une dans l'autre, comme deux nobles rivières, sœurs égales en puissance, j'ai eu la communication exquise que Peyrony entrainait en détresse. Aux heurts de sa tête, à son maintien désordonné, j'ai vu qu'il se survivait. Quarante mètres avant l'arrivée il était rejoint. Jouant moi aussi des bras, jouant du buste, jouant de la tête, jetée en arrière comme celle des bacchantes, j'ai enfin prouvé avec éclat que j'avais plus de force qu'un écolier de troisième.

Il revient. J'aime les visages de ceux qui reviennent après la course.

Soufflants, nous nous retrouvons face à face. L'immense, la troublante agitation des pauvres corps ! Sous le maillot, les contractions de son ventre et les bondissements de son cœur mêlent un peu les fins de leurs ondes, comme se mêlent les ondes de deux pierres lancées dans l'eau. Puis cela s'apaise. Nous voici immobiles, pleins d'émotion encore, dans cet instant, saisi par la sculpture grecque, où le repos est un mouvement qui s'achève.

— Hein ! dit-il, tu as bien cru que tu ne passerais pas !

Je touche mes reins. J'ose ce geste de simulateur. Car ce n'est pas vrai : je ne sais comment il se fait, mais je n'ai pas senti mes reins blessés.

— N'oublie pas que j'ai huit éclats d'obus dans les reins...

— Et toi que j'avais couru déjà un tour, quand tu étais là à te les rouler.

Il ôte ses pointes, pour rafraîchir ses pieds nus. Nous nous étendons dans le fossé qui devient rivière les jours de steeple (bon, ça, s'il arrivait un obus !). La haie nous protège. Nous sommes dans une petite barque, sur une mer de verdure ; le fond en est un tapis d'un rose ardent, fait de fleurs de marronnier.

Pitoyable dialogue. Je commence : « Pour la première fois que je fais de la piste depuis quatre ans... » Je me défends, plaide les circonstances atténuantes. Tandis que je parle, une brise fait bouger

ensemble les herbes et ses cheveux. Quand j'ai fini, d'abord il ne répond rien, puis :

— Ce que tu gigotais, à l'arrivée !

Et ma chair, mon cœur, mes nerfs, ma tête, tout ce que j'ai de meurtri lui crie tout bas, sans que je le regarde : « Mais tais-toi donc, mais tais-toi donc, sale petite brute ! »

Il se relève, il repart en courant, pieds nus, ses pointes à la main. Et l'herbe est rabattue où était son corps.

En courant ! Je demeure couché. Je serais incapable de le suivre. Ma victoire bat des ailes et ne s'envole pas, comme un papillon transpercé.

Du contrebas montent les voix des enfants anglais.

PASSAGE DE LA MORT.

Couché, soudain l'angoisse monte de mon corps. Angoisse jusqu'à n'oser plus regarder de côté.

C'est une angoisse comme celle de l'homme qui ne sait pas si dans une foule il va retrouver son amie adorée, comme celle de l'homme qui croit qu'il va tomber malade. Mais non, cela contient encore trop d'esprit. C'est une angoisse peu différente de celles du cheval qui flaire le taureau, du chameau qui pressent le simoun, de certains grands chiens de race quand le ciel se plombe avant l'orage. Elle monte du corps comme la buée des étangs. Il semble que l'âme n'y participe pas.

Je courbe le dos sous la vague. J'appuie le pouce et l'index dans les commissures de mes yeux. Mes lèvres sont ouvertes, mais je serre les dents. Puérile façon de me faire croire qu'il n'y a que demi-faiblesse.

Platon dit que le corps « ne cesse pas un seul instant de périr ». Si je dénudais ma jambe, ne verrais-je pas une veine gonflée, un vaisseau rompu, quelque chose de mou et de froid, qui sent le vieux ?

J'ai mal près de la saignée du bras ; ai-je donc couru avec mes bras ? J'ai mal aux nerfs qui encerclent les yeux ; ai-je donc couru avec mes yeux ? Mes cuisses et mes fesses sont douloureuses. Si je me tournais sur le côté, je recevrais un élancement, dans mes reins enrayés. Je ne bouge plus. Je suis ligoté sur cette herbe.

Je ne suis pas maître de cette moins-value qui est en moi. J'assiste à moi. Je suis ce que je méprise et ce dont j'ai peur.

À cette heure Peyrony gambade, et moi je ne le pourrais pas. Sa sueur est séchée et il est sain. Sur moi la sueur saine de l'effort s'est

séchée, mais dans le repos, comme une houle naît sur la houle apaisée, une seconde sueur est avenue, qui n'est pas saine.

Je suis seul habillé, dans tout ce stade. Exclu par là, désigné.

Que pense-t-il ? Oserai-je encore lui donner un conseil ? Rien ne peut faire qu'il n'ait pour moi, à présent, un certain dédain. Et, ce dédain, rien ne peut faire que je ne l'approuve.

Allons, qu'est-ce que tu attends, voici le moment rêvé pour te détacher de moi.

Ce corps, comme il est lourd ! Tout ce qui s'est encrassé, rouillé. Lugubre comme un parc abandonné, que les ronces étouffent.

Lugubre, mais pour moi seul. Il n'y a pas dix personnes sur mille qui comprendraient, respecteraient ma tristesse. Ma peau a pâli ? Soit ! rien de plus aristocratique. Et si dans trois ans j'ai pris du ventre, de qui cela arrêtera-t-il l'estime ? Au contraire, je ferai riche : un jeune Fasi de vingt ans s'attache un coussin sur le ventre, sous ses habits, pour se donner l'air d'un notable. Ne suis-je pas victime d'une illusion de l'esprit, qui crée une fausse échelle des valeurs, et pour tout dire d'une manie ? Tous les plus grands, tous ceux que j'admire, déshabillez-les : tous sont hideux. Alors ? Eh bien, je n'y peux rien, je ne peux rien contre ce sentiment indomptable qu'il y a quelque chose d'amoindrissant dans la déchéance la plus légère du corps.

En moi l'idée germe. Il faut me mettre au labeur de me dépouiller à nouveau, de lutter sans cesse contre tout ce qui revient sans cesse, comme un homme étanche une barque trouée, et s'il s'arrête un instant c'en est fait. Car la fine fleur d'un entraînement, le chef-d'œuvre de mois et souvent d'années, peut disparaître en trois semaines si l'entraînement cesse. Ni l'artiste, ni l'éducateur ne sont à ce point des sculpteurs de fumée.

Encore une lutte contre quelque chose ! N'en avais-je pas déjà assez ?

Il fait cela, le Dents de Chien ! Comme jamais, je me représente ce qu'il y a de courageux et d'austère dans la résistance de ce gosse qui déjà combat pied à pied contre lui-même. Sans doute est-il un peu fou, lui aussi.

La prairie est couverte de marguerites, de boutons d'or. Mais la piste tondue n'a pas de fleurs. Cela est plein de sens.

... « la gymnastique *pénible* », dit Platon.

Et Pindare, l'Olympique, lâche ce cri : « Ô gymnastique *stérile* ! »

Elle ne retarde pas la mort, si elle est stérile. Pour balancer le temps que je lui donnerai, que me donnera-t-elle, si elle est stérile ?

Ah ! que n'ai-je amené le Loupiot, aujourd'hui ! D'abord il aboierait, méchant de peur, en me voyant étendu par terre. Et puis il me reconnaîtrait, poserait ses pattes sur ma poitrine, me soufflerait dans les cheveux. Et mon mal fondrait près de son plaisir, à lui qui peut ce que les hommes ne peuvent pas.

Claque le revolver des départs, et je tressaute. Une petite fumée bleue atteint la voûte des arbres, cohérente comme une personne. Ici encore, dans ce règne de la paix !

Je sais bien qu'on ne court pas de steeple cet après-midi. Pourtant, j'ai la sensation que les coureurs vont sauter la haie qui me préserve, retomber dans le fossé où je suis étendu, avec leurs pointes de fer enfoncées dans mon visage et dans mon corps. Et me voici tout sanglant, piétiné par ce que j'aime.

J'entends leurs pas qui battent le gazon, se rapprochent. Je m'aplatis sur le ventre, au fond du fossé, les yeux fermés, toute la chair rétrécie comme dans l'attente de l'obus.

La trombe passe.

Le dernier passe, loin derrière.

Je me soulève sur les bras. Je mesure distinctement la faiblesse de mes bras. Je revois le camarade dans l'agonie, qui n'avait plus la force de lever la main à son visage, et sa main restait longtemps en l'air, vacillante, retombait sans avoir pu atteindre le visage.

Le fossé est ajusté à mon corps, comme la fosse.

Ma mort est assise devant moi, dans le soleil, et me regarde avec des yeux caves. Saleté ! tu n'es pas belle.

Ni moi. Je devine comme je dois être laid quand je souffre.

Amour de ceux qui m'aiment, protégez-moi.

Mon amour pour ceux que j'aime, sel de ma terre, protégez-moi.

Torse de marbre, tête de bronze, bois sculpté, protégez-moi.

Jeunesse des êtres, dont je me couvre, faites-moi rempart, protégez-moi.

Mes livres écrits, mes livres à écrire, protégez-moi.

Insouciance des autres, aveuglement de la vie, protégez-moi.

Volupté, certitude ineffable, qui promet et tient, protégez-moi.

Monde antique, protégez-moi.

Néant de tous et de tout, dernier recours, protégez-moi.

Que le coq chante dans la maison forestière et dénoue la transe avec son chant, comme à l'aube, dans le pays bombardé.

J'ouvre les yeux. Entre deux feuillages je vois sourire la grâce du ciel, et dans le ciel les cimes des peupliers. Comme ils sont hauts ! Où je suis, il n'y a pas un souffle ; pourtant ces cimes se balancent avec douceur, paraissent faire un appel. Est-ce qu'on meurt aussi, dans ces cimes ? Je voudrais être là-haut, comme si là-haut on ne pouvait être autre chose qu'heureux.

Et après ? Qu'est-ce que je dis ! Je me fous du bonheur. Je ne le repousse pas, naturellement, mais je n'en ai pas besoin. Ni besoin d'être aimé, etc. J'ai besoin de la grandeur.

J'ai marié la lumière avec l'ombre, et chacune d'elles exaspérait l'autre, comme sur les corps de Michel-Ange.

Parfois, aussitôt le réveil, dans l'hiatus qui sépare la lucidité de l'inconscience, il y a quelques secondes où j'ai un étranger dans ma poitrine, qui voit le tombeau, se sent sa prise et se rétracte avec terreur. L'instant suivant je suis moi, j'enjambe mon tombeau et je passe. Voilà du moins ce que je pouvais me dire jadis. À présent pourquoi ces houles d'angoisse qui me submergent ? Aujourd'hui pourquoi cette apparition de la mort, dans le jardin de la jeunesse aux belles ailes ? Est-ce un héritage de la guerre ? Quand tant d'hommes l'ont assimilée, réduite, suis-je d'une nature si lente et si pauvre que, moi, elle me tienne encore ? N'ai-je pas dépouillé l'âme que j'eus pendant des mois, expédié d'ambulance en ambulance, implorant des majors distraits : « Dites-moi la vérité. Ai-je quelque chose à la colonne vertébrale ? » Et n'ai-je aujourd'hui cette défaillance que pour m'être retrouvé tout du long sur la terre, face au ciel, dans la même posture qu'il y a deux ans, étendu en travers de la route, sous la touffeur de l'incendie ?

Je te salue, peur de la mort, qui me donnes mérite de t'écarter.

Peyrony revient. Si je lui disais : « Je vais me remettre aux jeux pour lutter contre la mort », il rigolerait. Ah ! ne le mettons pas à l'épreuve. Je sais trop la fatigue de ces actes de foi répétés, et qu'il n'y a que moi qui ne m'aie jamais manqué. Mais qu'il garde encore une fois le silence, celui qui, sous le poignard de Brutus, n'aurait même pas dit : « Toi aussi ! »

De très loin, je vois son visage fleuri par un bon sourire. Il lève le bras pour me saluer : salut qu'on dit « de l'athlète », en réalité salut à la romaine. Et avec ce bras levé il arrête la mort, comme Josué le soleil.

Il crie :

— Alors ? Tu es guéri ?

— Je suis guéri.

— Viens jeter le poids. Je te lance un défi. Celui qui gagnera aura une pêche.

La pêche est dans ma bouche, froide, liquide, emportante. Je me lève d'un saut, plein d'envie.

— Entendu ! Je te rends un mètre cinquante. Et tu vas voir ça !

Quand nous passons devant les rosiers, je détache deux pétales d'une rose et les appuie contre mes paupières, comme on se verse trois gouttes de verveine au fond de la main.

J'ai les yeux fermés sur ma volonté, comme sur du bonheur.

À L'HEURE OÙ LA CIME DES ARBRES EST ÉCLAIRÉE.

La journée avait été la plus douce des mères. Le soir revenait de très loin, de très loin, comme un voilier. Des ombres étirées, infinies, émouvantes, se déplaçaient, se coupaient, chacune d'elles avec un homme, petite excroissance, à l'une de ses pointes. Soudain nous ne voyions plus du contrebas jaillir le ballon, brun et brillant comme la génitoire du taureau. Et les corbeaux croisaient leurs cris, au loin, sous la lourdeur des arbres. Et le vin, remplissant les gobelets, fraîchissait dans les eaux pures.

Étendus tous les quatre, seuls au centre de la grande pelouse, nous étions pris dans le crépuscule.

Peyrony vint vers nous, roulant sur lui-même par le gazon, avec des ébats de triton terrestre, une façon de pousser son visage comme une proue dans l'herbe, de gagner du terrain en étirant les bras et les jambes, une fringale telle qu'il en perd la respiration et s'ébroue. Ainsi sur le pré se roule le chien aux dents blanches, et s'allonge, et se frotte, et y insinue un museau reptilien, et souffle et éternue d'excitation. Il y avait là cette fougue et cette volupté dans la fatigue qui, entre deux exercices, écrasent Peyrony sur le sol, yeux fermés, vidé, mort (il s'effondrait ainsi l'hiver dernier, pendant les parties de football, quand l'action s'éloignait de lui). Son visage, à chaque fois

qu'il se retrouvait face au ciel, paraissait en mirer le sourire, rayonnant de la vie heureuse et inutile qui fut celle des premiers âges du monde, mais avec quelque chose de si puissant dans la béatitude que j'ai cru sentir cette odeur drue qu'on sent de près aux racines et aux algues. C'était humain, animal, végétal et divin. Satyres, centaures, tous ceux qu'on appelle monstres, l'esprit travaille aujourd'hui pour répondre au besoin qu'ils contentaient, tellement ils étaient conformes au génie de la création.

Et j'imaginai le bien que se faisait Peyrony tandis que, roulant de la sorte, il recueillait le mouillé de l'herbe sur toutes les surfaces découvertes de sa peau. Puis il pressa contre cette herbe son coude, rougi par une éraflure faite en tombant, et dans le petit puits la chair dut se calmer. Ainsi l'autre fils de la Grande Mère se guérissait en la touchant. J'ai vu des cerfs, des renards, des lièvres écarter à la chute du jour les branches et les feuilles mortes du lit où ils allaient dormir, pour être en contact avec la terre nue.

De même que nous retrouvions au matin, sur telle piste de cendre, les « marques » creuses où les coureurs avaient pris leur élan pour le départ, l'aube du lendemain retrouva-t-elle dans le sol l'empreinte du coude, avec au fond trois gouttes de rosée ?

Mais, quand Peyrony releva le buste, un modeste habitant de l'herbe faisait du chemin sur son épaule nue. Dans la chambre ou dans la ville, je le vois qui, d'une chiquenaude, le projette. Ici, il le regarda faire, comme on laisse un enfant jouer.

Les corbeaux croisaient leurs cris, là-bas, dans l'épaisseur des arbres. Un souffle apportait l'odeur de la pelouse, comme celle d'un visage. Des plates-bandes elles aussi envoyaient leur haleine, avec un rythme respiré. L'émanation de la terre, celle des corps, perdant leur chaleur, semblaient prendre la place de la clarté qui s'écoulait.

— On va à la douce, dit Peyrony.

La douche appelée *la douce* ! Un enfantillage de langue a créé cette expression délicieuse ! Tout à l'heure, ayant bu, il dira : « C'est comme une douche à l'intérieur. »

Car la pensée de l'eau avait levé la soif. L'un de nous courut vers les bois, en revint avec un thermos d'eau et un gobelet pris dans son sac. C'était l'eau de source la plus limpide, *splendidior vitro* ; nous l'avions vue fuir sur les cailloux, rapide, immatérielle, demi-bête et

demi-esprit. Mon élan vers cette fraîcheur poignante, à l'image de mon élan vers un être !

— À qui le premier ?

Quelqu'un — ce n'est pas moi — répond :

— Au plus jeune !

Et le verre plein s'en va à Peyrony. Primauté de la jeunesse. Dans les inscriptions d'Olympie, les noms des enfants victorieux viennent toujours avant ceux des hommes. Et c'était un enfant qui coupait les rameaux d'olivier dont on faisait les couronnes olympiques. Heures si légères et si solidement étayées !

Peyrony but, sans étancher la soif, comme dans la course il reste en deçà de son pouvoir. Puis nous tous, l'un après l'autre, pleins de joie, à ce même verre. Telle fut notre libation à la Journée, vive et transparente comme elle.

Les bois, couronne de l'horizon, se confondaient en une seule masse bleuâtre, et les corbeaux y criaient, invisibles, comme nichés dans cette haute muraille. Le ciel était un saphir sans bornes. Tout l'espace se diluait dans le bleu diaphane qu'ont les cernes de certains yeux.

Il y eut un instant où le Génie du stade, qui tient de ses deux bras de pierre les tables où flambent les noms de nos tués, avec un geste d'aïnesse et comme on tient deux jeunes épaules, s'aviva, pâleur lumineuse, sur l'ombre dense des frondaisons déjà nocturnes. Dressé selon la même ligne que les fûts sveltes qui s'élançaient derrière lui, dominant du tertre funéraire le vaste drome, il était nu. Ses yeux pouvaient s'ouvrir en dedans sur un vide sans âme. Son corps seul, pareil à ceux qui m'entouraient, suffisait à justifier la vie.

Le jour était encore assez lointain où un faste solennel consacrerait le monument héroïque. Mais dès cette heure, avec une émotion religieuse, je résolus de faire porter à sa dernière excellence le style de Peyrony sur le demi-fond, de telle sorte qu'il pût réjouir nos morts et qu'il nous conciliât leur faveur, en s'honorant dans le trois cents mètres handicap qui devait ouvrir les Jeux Funèbres.

MADemoiselle de Plémeur

Championne du « Trois cents »

Contre l'opinion de la plupart des sportifs, et de la plupart des profanes (car il est curieux de voir comme la femme est injustement et cruellement moquée, en tant que sportive, par ceux mêmes qui surfont au delà de toute raison son rôle social), je maintiens que l'athlétisme féminin – course, sauts, lancers – peut donner des joies de haute qualité, aussi bien sportives qu'esthétiques. Sans doute, la médiocrité sportive est plus difficile à soutenir pour une femme que pour un homme. Mais il y a, dans presque toute réunion d'athlétisme féminin, une poignée de femmes qui offrent un spectacle accompli, et de qui les exécutions n'ont pas, du point de vue technique, moins d'intérêt que celles des hommes. Et cela, vrai pour la France, l'est bien plus encore pour d'autres pays.

L'apport nouveau de l'athlétisme féminin n'est pas technique. Il est esthétique et moral.

Esthétique. Voici les femmes telles qu'elles pourraient être, si la ruse, le vice ou le mauvais goût du mâle ne les obligeaient pas à des entreprises qui les perdent : déformation du corps par le corset, le soulier trop petit^[6], le talon trop haut ; de la silhouette par le vêtement ; sans parler du fard. Morphologiquement, il n'y a de différence entre l'homme et la femme qu'à la poitrine et au bassin, l'un et l'autre plus développés chez elle, pour des raisons utilitaires : le porter de l'enfant et son allaitement. Le bassin de la femme, dès qu'il s'évase trop, est laid : il alourdit la forme, écrase et raccourcit les jambes, qu'il tend à rendre panardes. Sa gorge, fût-elle prononcée, est belle, si elle reste ferme. Quant à la musculature, elle est toujours belle, chez la femme comme chez l'homme, à condition de n'être pas trop exprimée : il n'y a pas de beauté, ni seulement de grâce, où l'on ne sent pas la force interne, la « force discrète » demandée par Aristote (comme il n'y a pas, dans l'âme, de sensibilité qui vaille sans

la force). Même un jeune enfant ne peut être beau, en qui ne se trahit pas une certaine vigueur latente : la taille ne fait rien à l'affaire.

Tout cela a été proclamé par le canon grec de la bonne époque. Il est le canon parfait, pour l'homme et pour la femme. Si peu qu'on s'en éloigne, on se trompe.

Jusqu'à vingt-trois ans, j'étais déconcerté par ce paradoxe de la nature, qui nous enflamme pour des corps qui sont laids, et que nous savons laids. Les corps de femmes représentés par les peintres et les sculpteurs de cette époque, ceux des femmes que j'avais vues déshabillées, qui étaient pourtant de « jolies femmes », voire des modèles professionnels, étaient horribles, bien que l'opinion unanime proclamât que ces bourrelets, ces pendants et ces pétards, que ces ensellées, ces ballonnées et ces amorphes fussent la plus sublime expression, et à vrai dire la seule, de la Beauté avec un grand B. Ne rencontrant jamais dans la vie les corps de femmes de la statuaire grecque, ou de certains peintres d'autrefois, j'en avais conclu qu'ils n'étaient que des inventions de l'idéalisme. Mais en 1919 je vis dans les stades des jeunes filles entraînées athlétiquement, j'en vis d'autres développées selon la « méthode naturelle » de Georges Hébert, je lus l'indispensable livre de Hébert, *l'Éducation physique féminine*. Quelle révélation ! Comme celle d'un nouveau sexe. Je compris alors que le corps de la femme pouvait être beau, s'il était exercé. À la lettre, durant quelque six ans^[7] je ne pus m'intéresser qu'aux filles des stades. Ce qui me portait vers elles, je l'approuvais la tête haute, tandis que jusqu'alors j'avais eu honte d'être attiré, malgré moi, par des corps que ma raison et mon goût n'estimaient pas. Avec elles, enfin, c'était d'égal à égales.

Quant à l'apport moral de l'athlétisme féminin, j'ignore s'il a été grand pour beaucoup d'hommes, mais il l'a été pour moi. J'ai connu dans les clubs ce sentiment étrange, et charmant, de la camaraderie pure entre homme et femme, – l'un et l'autre peu vêtus. Il y avait deux ordres très distincts : celui du corps et celui de la chair. Le corps de la camarade n'était qu'un objet de beauté et de performances. Si d'autres sentiments existaient en moi à l'égard d'elle, ils étaient tenus court, et lâchés seulement hors du club ; encore ne l'étaient-ils alors que comme un dû qu'il fallait payer à la nature. Je les « approuvais », certes, mais à leur rang ; et ce qui me semblait ridicule, formulé par les religions ou par les morales, je l'acceptais formulé par le sport :

que la chair doive passer en second. Il m'arriva même de la tenir pour corruptrice ! L'intrigue du jeune homme et de la jeune fille, dans *le Songe*, est bâtie là-dessus.

Par la suite, je pris une autre conception de la vie : je crus que tout était égal. Mais, aujourd'hui encore, s'il m'arrive de rencontrer des jeunes filles adonnées à l'athlétisme, les miaous et les cocoricos du mâle me paraissent soudain bien vulgaires ; j'ajoute que cette réaction, qui était celle des Peyrony en 1920, je l'ai observée chez nombre de jeunes Français de 1938. Et je reste assuré que ma conduite avec les filles des stades, entre 1919 et 1925, était assez élevée dans la hiérarchie du raffinement. Elle n'allait pas sans un peu de pose, mais de bonne qualité, et un peu seulement.

Elle gardait néanmoins – et comment non ? – quelque chose de *sui generis*. Les femmes dans le stade n'y soulèvent pas plus de pathétique que les hommes ou les garçons, mais un pathétique autre. Molle harpe d'Ionie, flûte phrygienne, un peu folle, désordonnant le sévère appareil laconien du sport viril, qu'on les écoute passer leurs accents dans l'histoire de Mademoiselle de Plémeur.

... C'est juillet, sur l'Océan. Je la revois à mon côté, contre le bastingage, droite, sérieuse, souriant à l'étendue, avec son sourire au sommet de son être comme un bruit de cloches au sommet du ciel. Sous un transparent bleu ses bras sont nus, et au soleil ils ont la lumière tamisée qu'a le soleil dans un temps d'éclipse, et quand l'ombre descend d'une voile, ils prennent l'aspect d'un sable clair entrevu derrière un rêve liquide. Je m'écarte un peu pour la voir davantage, et le vent m'apporte ses bons cheveux. Elle me dit, sans tourner la tête : « J'ai vu votre nom écrit sur les eaux. »



J'ai rencontré dans les stades féminins quelques jeunes filles, extrêmes fleurs de ces familles de noblesse bretonne où se perpétue depuis des siècles un esprit d'indépendance et de fronde. Ces filles faisaient de l'athlétisme comme leurs frères de la politique de gauche. Elles jetaient dans ce qui était pour elles une infraction toutes les richesses, toutes les âcretés d'un vieux sang.

Quand je connus Mademoiselle de Plémeur, elle était la gloire de son club : championne du « trois cents mètres », et imbattable alors en France sur ce parcours. D'ailleurs profondément artiste du sport,

inégale, fantasque, prompte au découragement comme à la griserie, et si excentrique de manières que, n'eût été sa valeur, on l'eût écartée du club comme « impossible ».

Elle avait vingt-quatre ans : c'est l'arrière-saison pour une jeune fille. Ses belles formes – si longues – passaient assez inaperçues, par manque peut-être d'un certain piquant qui tient lieu de tout à nos Français ; peut-être surtout parce qu'elle s'habillait en chien savant. De visage, elle ne valait pas d'être regardée (mais qu'un visage est pauvre auprès d'un corps !). L'acte athlétique la transfigurait. Elle s'y échappait dans une humanité accomplie.

Son frère était spahi en Afrique, après s'être fait prendre un jour dans une mauvaise histoire, quand le vieux M. de Plémour vint sangloter chez le commissaire, qui laissa sur le banc des souteneurs cette bonne proie à particule ; et les agents se retournaient pour ricaner : pensez donc, un vicomte ! Elle, nous savions vaguement qu'elle avait, par coup de tête, par excès d'ennui, quitté le hobereau, qui noyait sous l'alcool, au fond d'un manoir crasseux près de Morlaix, l'angoisse de reconnaître peu à peu qu'on devient un pauvre. Elle avait horreur du « monde », et vivait dans une petite pension, rabattant sur le domaine paternel, à ce qu'on disait, tous ceux qui se ventrent avec les maisons qui déclinent. Et parfois, quand le jeu cessait de mettre sur sa face un beau masque de ménade-vierge, j'avais cru y lire cette tristesse, croisée chaque jour dans la rue, et chaque jour avec une même pitié : « Il est possible que je ne me marie pas. »

Me trompé-je ? Mais le sport, comme la religion, est quelquefois un dérivatif. J'ai vu des garçons et des jeunes filles comprendre la victoire de leur corps comme un moyen de se redonner confiance, de balancer quelque impuissance ou quelque échec de leur vie quotidienne : timidité, déboires, humiliation sociale. Nouvelle idole et nouvelle illusion.

Un jour Mademoiselle de Plémour, à la surprise de tous, se fit largement battre dans son trois cents mètres, par manque de « pointe » finale. Elle accepta la défaite avec cette loyauté sportive si méritoire dans un génie féminin. Mais, sans avoir dit au revoir à quiconque, elle cessa de venir au stade, ne donna plus de ses nouvelles, et ce fut par un hasard que nous apprîmes, après quelque temps, qu'elle était retournée à Morlaix.



À trois mois de là, on sonna à ma porte. C'était Mademoiselle de Plémour, dégouttante de pluie, dans mon Neuilly lointain. Au salon, son chapeau enlevé, et secouant la tête avec un geste de petite fille, pour aérer, alléger ses cheveux bretons, inaccessibles à la raie, elle me dit sans préambule :

— J'ai tout laissé choir. N'est-ce pas, je deviens trop vieille. J'ai vu la graisse revenir, mes muscles s'ankyloser. Et puis, il y a un mois... Vous savez, ce dernier sursaut de la flamme, quand le feu est sur le point de s'éteindre... C'est en ce moment dans mon corps un retour de *forme* qui est incroyable. Il ne faut pas chercher à comprendre. La forme ! Elle est encore pour nous à demi inconnue ; elle vient, s'en va, c'est un serpent et une fée. Ayant perdu mon *sprint*, je me suis essayée, seule, sur le fond. Et je suis sûre, vous entendez, j'ai la certitude que je peux battre le record féminin du mille, qui est de 3 minutes 16 secondes. Seulement, il faut que je le tente tout de suite ; ma forme peut disparaître du matin au soir. Je suis donc venue. Au club tous les officiels sont en déplacement. Alors j'ai pensé à vous. Il faut que dès demain, si possible, vous veniez me chronométrer. Je ne rentrerai au club et je ne reprendrai ma bonne vie que si je peux le faire avec votre témoignage que j'ai battu ce record... Il faut...

Inutile supplication. Elle m'avait convaincu. Sans doute son désir était-il peu fondé, puisque, si elle battait ce record, sa performance, accomplie sans témoins officiels, ne serait pas homologuée. Mais quoi ! Je la rendais heureuse et ne causais de tort à personne. Ah ! quand un être n'a que ces désirs-là, donnons-lui donc sans faire d'histoires le rien qui le contente. Il est si vite trop tard.

Seulement, non sans malice, je la laissais dire et redire, pressante, excessive, aussi possédée que dut l'être Emma Bovary quand elle suppliait M. Guillaumin pour des sous. Assis devant elle, je reconnaissais avec curiosité qu'en trois mois j'avais oublié nombre d'expressions de son visage, alors que je me souvenais, comme si elle avait été mienne, d'infimes particularités de son corps. Dès mon jeune âge j'ai attaché plus d'importance aux corps qu'aux visages, et un charmant minois avec un corps tératologique – article de Paris – ne m'a jamais donné la même émotion que des traits quelconques sur une forme bellement faite.

« Vous allez tuer le flirt ! » gémissent les ennemis du sport féminin, aux yeux de qui une demoiselle montrant sa jambe nue, autre part que sous l'artifice de la rampe, est un péril pour l'espèce. « *Laissons à la femme son mystère.* » De quelque façon que je tourne cet impératif inénarrable, je n'arrive pas à lui faire signifier autre chose que : « Cachons aux trois quarts la femme si nous voulons qu'elle paraisse belle. Pour l'amour du sexe, laissez ces enveloppes en place et ne regardez pas de près. » La singulière apologie, qui est une insulte, et que penser des femmes qui applaudissent à cette goujaterie emmiellée ! Comment n'être pas frappé par le manque de confiance en soi dont témoigne leur rage millénaire de se contrefaire ! On songe au beau mot du poète : « Est-il meilleure marque d'un pouvoir authentique et légitime que de ne pas s'exercer sous un voile ? » (Valéry.) Pour Mademoiselle de Plémeur, je reconnaissais avec tristesse que socialement elle s'était nui en ne tirant pas de chèques sur son « mystère ». Tout ce qu'il y avait de *nature* et d'accessible en elle l'avait située, une fois pour toutes, comme une éternelle camarade, et il ne semblait pas que personne eût jamais attendu d'elle davantage. Dans une certaine mesure, elle payait d'être saine en n'étant pas heureuse.

Nous décidâmes d'aller le lendemain matin, à huit heures, au stade du club. Mademoiselle de Plémeur prit congé. Déjà sur le seuil, elle rentra dans l'antichambre :

— G. (c'était le directeur du club) m'a écrit que Serrurier (c'était une de ses camarades) a quitté le club du jour au lendemain, à cause du regard atroce de raillerie que lui avait jeté une des petites une fois qu'elle était assez maladroite en s'exerçant. Il m'informe que, pour que dorénavant les jeunes ne se moquent plus des vieilles, il les a séparées et les entraîne à des heures différentes. Devoir en arriver là ! N'est-ce pas que c'est la jungle ?

— Dites simplement la basse-cour, où les poules se tuent entre elles, lentement, à coups de bec.

— Et maintenant, vous devinez bien pourquoi G. m'a écrit cela ?

— Mais non...

— Comment ? Vous ne comprenez pas ? Il veut me dire : « Si vous êtes partie pour la même raison que Serrurier, vous pouvez revenir sans crainte : les vieilles sont parquées ensemble. »

— Non, dis-je, ayant pitié d'elle, je ne comprends pas cela du tout en ce sens.

Elle eut un contraint, crispé petit sourire, une pauvre petite chose à fleur de lèvres :

— Allons, on verra bien demain où j'en suis.



Plus que les terrains d'honneur des clubs fameux, où les belles dames, sur la touche, éclatent de rire si vous vous étalez avec le ballon, j'aime ces stades pelés de banlieue où l'on joue sur un tapis de boîtes de conserves, devant trente citoyens qui grelottent, entre les usines aux hautes cheminées reposant comme de monstrueux paquebots au port. Et j'aime cette banlieue aux beaux noms, de résonances infinies – la Plaine, le Point du Jour... – qu'à vingt ans déjà j'appelais « la voluptueuse banlieue ouvrière » (*Relève du Matin*). En pénétrant, dans le matin brumeux, sur le stade désert et trempé, que dominaient les fortifications, j'avais le cœur d'un homme qui va être témoin à un duel. Mademoiselle de Plémour vint vers moi, impatientée comme si j'étais en retard ; je lui tendis ma montre, qui marquait moins cinq ; cela lui parut une attaque personnelle. Je pressentis quelle déchéance la guettait si sa tentative lui valait un échec, à voir combien elle était déjà redescendue, pour les trois mois passés en Bretagne, de ce haut ciel de la dignité et de la raison où le sport l'avait un jour élevée.

Et puis ce furent les préparatifs, ses petits piaffements, le tic nerveux de rouler le bord inférieur de ses culottes, ses bandes qu'elle retire des pieds, déjà noircis par le mâchefer de la piste, et je revois les chevilles assez fortes, telles que les approuve mon esprit et les aime mon goût. La peau, sur ses tibias, ne porte plus trace de ces éraflures qu'y faisaient souvent, quand elle était en période d'activité, les souliers à pointes de la camarade (bien intentionnée ?) qu'elle avait talonnée au cours d'une épreuve. Je me rappelle entre toutes cette minute où, assise sur la pelouse, le masseur lui massait les jambes (mollets duvetés et cuisses imberbes). Et tandis que les mains artistes montaient en frémissant comme des flammes, haut, très haut, jusqu'à pénétrer sous les manches larges de la culotte, je scrutais la jeune fille au visage avec une attention intense et sournoise, pour découvrir quelque signe imperceptible qui me fixât

sur ce qu'il y avait au fond de cette minute-là. Mais le buste droit, la tête dressée comme celle d'un rapace, le regard détenu par le lointain, les lèvres pincées dans la face sans roseur, quelque chose de rigide qui lui pétrifiait tout l'être, ne disaient que la tension suffocante de l'anxiété. Et j'étais moi-même si mal à l'aise que je criai : « Allons ! » pour hâter le départ.

Elle marchait ; elle court ; c'est une phrase parlée qui s'achève en musique. Comme la chanteuse, comme la danseuse, comme la joueuse d'harmonies, elle se fait lien entre le sublime et nous. Ô femme, instrument de l'ineffable, à genoux devant votre valeur ! Qu'ai-je parlé de vos erreurs, de vos misères, de vos petitesesses ? Vous voici totalement justifiée.

Elle parcourut son premier tour en trois secondes de plus que la recordwoman de France. Beau résultat, que je lui criai au passage. Alors ses traits se tendirent : Jeanne d'Arc à la tête de ses hommes devait avoir cette face grave et scellée ; Jeanne d'Arc ? ou bien l'aïeul de Mademoiselle de Plémeur, le conventionnel régicide, quand il votait la mort de Capet ? Vierge aux traces légères, sa foulée agile, merveille de finesse, si perçante que je l'imaginai laissant sur la cendrée une trace pointue comme celle des sabots de chèvre, fit place à une foulée plus énergique, où elle employait jusqu'aux muscles de son cou. Cependant, lorsqu'elle passa devant moi, elle avait augmenté son retard de deux secondes. Je crus bien faire en lui criant « Égalité ! »

Elle commença son troisième tour. La distance était de quatre.

Je ferme les yeux et tout cela reprend vie, ce petit matin percé de bruine, cette solitude, ce silence, cette fille qui n'était plus fraîche courant dans ce plein-air désolé. Elle et moi, nous deux seuls tout ce qu'elle réalisait était perdu. Elle courait, avec une beauté que personne ne voyait, en vue d'une fin qui n'intéressait personne ; elle courait, courait pour la dernière fois peut-être, au-dessus d'elle-même pour la dernière fois peut-être, elle courait dans une horreur sacrée, comme si l'âge et le triste temps couraient féroceement après elle. Il y a deux siècles, Mademoiselle de Plémeur, avec un cilice et folle de la Croix, eût marché sanglante sur les routes. Dans ce stade de banlieue, je voyais se refaire l'acte éternel de tous ceux qui crurent que, pour entendre l'Oracle, il ne fallait qu'offrir une haute minute insensée.

Elle me croisa, la tête de travers, avec déjà sur son visage la fatigue, la souffrance, un être profond que je ne connaissais pas, une raison de plus pour qu'elle fût aimée. En aurai-je vu, de ces jeunes sportives, offrir aux regards des curieux, sous l'œil de leurs mères, ce dernier secret que lâche une face défigurée, ce spasme de douleur où l'époux seul jadis avait le droit de se perdre, en étant le créateur et le maître ! De nouveau elle avait perdu trois secondes : au total huit. C'était l'irréparable. Je lui lançai : « Vous avez perdu quatre secondes. »

Combien de temps mit la dure parole à voyager de son esprit jusqu'à son corps ? Je pourrais marquer d'un caillou sur la piste l'endroit précis où sa force fléchit, refusa ; où ce ne fut plus qu'une question de volonté, d'énergie, de colère ; où ce ne fut plus le corps qui courut mais l'âme, – une âme seule, un souffle qui suivait la piste comme un feu follet suit une rivière.

Et moi, pressant son émotion contre la mienne, j'avais envie de me jeter à sa rencontre, de l'arrêter par ses beaux, chers poignets, de lui dire : « Pauvre petit, vieux petit, cessez tout cela ! Que faisons-nous ici ! Je suis plus jeune que vous, il est vrai, et pourtant vous voyez bien que c'est votre père qui vous parle, et vous êtes mon enfant égarée. J'ai dit et j'ai proclamé que je n'aimais que dans la victoire, et je vous aime mieux dans cet instant de votre détresse que dans tous ceux de vos triomphes, et je me dédis et je me dédirai encore, trente fois, cinquante fois, parce que cela me plaît ainsi et que je peux tout. Mais, je vous prie, ne soyez pas malheureuse si vainement. Ne gaspillez pas ce pouvoir de souffrir que vous devriez garder au plus clos de vous-même, pour celui qui vous attend peut-être et qui le déchaînera avec un trouble orgueil. » Où s'en vont toutes ces paroles qui viennent aux lèvres et ne sont pas dites, et qui sont toujours les meilleures ? Si un Ange les inscrit quelque part et qu'un jour elles doivent être connues, comme nous nous réveillerons innocentés !

Qu'on m'épargne le détail de la fin. Quand elle apparut dans la ligne droite, j'étais aussi désesparé qu'elle-même. À force de courage, elle était parvenue à ne plus augmenter son retard : il n'en restait pas moins de huit secondes. Fallait-il le lui dire ? Briser cette suprême espérance et la rejeter hors de la grandeur ? Ne devais-je pas lui annoncer une victoire ?

Elle se jeta sur le fil d'arrivée, avec une mâchoire distendue de cadavre, arrachant, gobant une bouffée d'air, comme si elle mourait

et mordait dans de la vie.

Le record était de 3 minutes 16. Fixant mon chronomètre, je dis ce qu'il marquait :

— 24

Quand je relevai la tête, elle se mettait en marche vers le vestiaire. Je la suivis, la dépassai un peu, de façon à voir le bon espace intact et non pas elle, elle avec ses jambes blêmies d'abord par le talc, et que le mâchefer, se collant sur la sueur, avait charbonnées par là-dessus jusqu'aux genoux ; elle avec un visage blanc mais une plaque trop rose, un peu sinistre, qui borde aux tempes et au front la naissance des cheveux. Nous parcourûmes ainsi la distance de trente mètres, et peut-être davantage. Tout d'un coup j'entendis, compris, fis volte-face. Elle s'était écroulée, poitrine, figure dans la boue, et secouée par les sanglots.

Je la regardai courtement, puis lui tournai le dos et marchai de long en large, comme on fait en attendant quelqu'un qui tarde. Pour la première fois, il me semblait l'aimer d'amour, et comme jamais je ne l'eusse aimée si elle avait sangloté à cause de moi. Cette illusion ne dura d'ailleurs qu'un instant.

Bientôt elle se remit debout, écrasa ses larmes du gras de la main, sur ses cernes nacrés comme des aponévroses, et nous cheminâmes vers le vestiaire sans un mot.

Rhabillée elle plaisantait, avec ces rires grinçants des femmes qui ne sont supportables que si on a envie de les faire cesser sous sa bouche ; elle me demandait une cigarette. Jamais elle n'avait fumé, — à cause du sport. J'entrevis tout ce qui s'était défait, et les tristes abîmes contre lesquels elle n'avait plus rien pour la protéger.

Elle me remercia, en me quittant, de ce qu'en une seule minute, par mon double refus de la leurrer et de la plaindre, je lui eusse prouvé que je ne la méprisais pas.

Personne ne l'a revue au club. Le sport était l'unique hausse-col de Mademoiselle de Plémour, son armature, son couvent. Qu'est-elle devenue, si l'on se souvient que par là-dessus elle n'avait pas le sou ? Les jeunes gens de ma génération n'épousent que leurs maîtresses. Mademoiselle de Plémour a-t-elle enfin « compris » ?

LA LEÇON DE FOOTBALL DANS UN PARC^[8]

Jacques Peyrony, quinze ans et demi, capitaine de l'équipe « Junior 1 » de football dans un grand club de Paris.

Le « demi aile » de l'équipe troisième du même club, vingt-quatre ans et demi. (Il a été à la guerre.)

Aux environs de Paris, dans un grand parc public, une vaste plaine dépendante d'un stade. C'est, en avril, le déclin du jour. La plaine est fermée à l'horizon par une méditerranée d'arbres, que dominant à flanc de coteau les maisons paisibles d'un petit bourg, jolie chose à capturer par surprise ; et le demi aile y posera quelquefois, avec nostalgie, un regard clair et froid de conquérant de villes. Sont-ce les partisans, meneurs du coup de main, qui campent dans la plaine ? Les parties sont terminées. Des équipiers reviennent vers le stade, un peu voûtés, à pas lourds, avec ce ton de voix particulier aux joueurs de foot fatigués, boueux et battus. Groupés autour des poteaux de but, comme en bivouac, d'autres restent étendus ou assis, dans toutes les attitudes de la détente et du loisir. Quelques-uns des maillots bleus, au col et aux poignets rouges, sont si passés que le bleu est devenu bleu ardoise, et le rouge rose : les teintes évanouies que prennent les costumes des Orientaux. Un soleil fragile effleure le sommet des têtes, pose sur chacune d'elles une petite langue de feu. L'heure est suspendue. La vie marque un temps.

Le demi aile vient au-devant de Peyrony qui, la partie finie, endosse son sweater. La sueur couvre le visage du jeune capitaine, noir de la terre qu'y laissèrent ses mains en s'y portant, y dessine des rouflaquettes humides ; et ses traits sont tirés par-dessous cette patine ruisselante, et ses joues brûlent au point qu'il cligne des paupières, et il s'essuie le front avec son avant-bras. Son visage est lisse comme un galet poli, mais le front, même dans le repos, est labouré de trois rides ondoyantes, semblables aux ailes d'un caducée, ou à ces frisons hirsutes sur le frontal d'un taurillon : elles

lui donnent un air à la fois gosse et sauvage, qui est l'air même des taurillons. De fatigue, sa bouche reste entrouverte, son regard est devenu terne et ses prunelles ont étrangement pâli.

LE DEMI AILE. – Alors, battus par 4 à 1 ! Hum, hum ! – Sais-tu que depuis vingt minutes j'étais là à vous regarder jouer ?

PEYRONY. – Je t'ai bien vu.

LE DEMI AILE. – Tiens, j'aime assez cela. Quand le jeu t'amenait sur la touche, à un mètre de moi, tu ne me regardais pas plus que si j'avais été un étranger. À la bonne heure ! Il y a temps pour tout. (*Peyrony se laisse tomber sur un tertre de gazon planté d'arbres.*) Mets cette veste sur tes jambes, que les muscles ne prennent pas froid.

PEYRONY. – J'ai quelque chose pour toi. (*Il lui tend un morceau de citron, plutôt boueux.*) Je ne m'en suis pas servi à la mi-temps. Mais j'ai couru jusqu'à la maison forestière, où j'ai bu une demi-tasse de lait.

LE DEMI AILE. – Une demi-tasse ! Comme tu es sage ! (*Il mord avec vivacité dans le citron, dont il mâche puis avale la pulpe.*)

Celui qui commence l'arrière-saison de sa jeunesse est assis auprès de celui qui en commence la fleur. Chez l'un la force est cachée à l'intérieur de la faiblesse (car enfin c'est un enfant) ; chez l'autre à l'intérieur de l'abandon ; et elle est émouvante d'être si invisible en l'un et en l'autre, dérobée et secrète comme le feu dans la terre ou le jus dans le fruit. Pourtant, chez le plus âgé, les genoux et la naissance des cuisses sont, dans ce relâchement même, bosselés de muscles et d'une emphase un peu grosse, on dirait volontiers romantique. Mais chez le plus jeune tout est interne, comme est la perfection dans un art plus exquis : les jambes courageuses, qui courent et frappent pendant six quarts d'heure, sont unies comme une bougie de cire brune ; rien sur elles n'arrête la clarté. Et de même que chez tous deux la force est au fond du repos, de même, dans le visage candide du plus jeune, une note fière est donnée par les yeux veinés de sang. Et ils sont étendus au cœur de la bonne ombre comme au creux de la fatigue désirée.

PEYRONY. – J'ai reçu le ballon en pleine figure. J'ai mal à ma tête.

LE DEMI AILE. – Tu prendras un cachet à la maison.

PEYRONY. – Penses-tu, ça passera avec la douche.

LE DEMI AILE. – J'adore tes façons de te soigner. Déjà, il y a huit jours, quand tu étais enrhumé, tu me disais : « Oh ! avec un bon massage... »

PEYRONY. – Alors, qu'est-ce que tu penses de l'équipe ?

LE DEMI AILE. – Tout est possible : ils t'obéissent. C'est d'autant plus méritoire qu'ils sont plusieurs à jouer mieux que toi.

PEYRONY. – Je le sais bien.

LE DEMI AILE. – Ils ont donc compris que, pour être bon capitaine, pas besoin d'être un joueur émérite. Mais, même si tu te trompes en tant que capitaine, ils t'obéissent sans observations. Quand, pendant le dernier quart d'heure, tu t'es obstiné à jouer figolé devant un adversaire qui n'avait plus de souffle, au lieu de le forcer par un jeu rapide, sois bien sûr que des joueurs comme Labbé ou comme ce petit à tête d'Anglais se rendaient compte que tu te trompais, et cependant ils entraient dans ta tactique, par discipline. C'est très bien. Et maintenant, un conseil : sacque Guilhermet. Il est très médiocre. Dans le jeu, toutes les fois qu'on le rencontre du regard, il est assis sur le derrière, comme ces tramways qu'on ne voit jamais qu'arrêtés.

PEYRONY. – De toute l'équipe, il est le seul qui soit vraiment pour moi un ami.

LE DEMI AILE. – Pardon, il y a deux ordres : ce qui n'est pas ton équipe, et là, va pour Guilhermet. Et puis l'équipe, qui n'a qu'un but : faire, comme le dit sa devise, de son mieux. Sacque donc Guilhermet. Gentiment, mais sacque-le.

PEYRONY. – Sans lui, j'aurais moins de goût à jouer.

LE DEMI AILE. – Tu en es bien sûr ? Tu crois que Guilhermet te donne assez de ton, par sa seule présence, pour être plus utile à l'équipe qu'un nouveau venu jouant mieux ?

PEYRONY. – Oui, sans blague.

LE DEMI AILE. – En ce cas, garde-le. Cette fois le sentiment est utile, et c'est l'utilité qui est notre pierre de touche.

Un ballon, envoyé par un des joueurs qui reviennent, est sur le point de tomber, à quelque dix mètres des deux compagnons. Peyrony se lève, comme mû par un ressort, et s'élance. Il arrête le ballon dans la cavité du ventre rentré, tout le corps se creusant pour

envelopper, maîtriser l'objet. Puis il le bloque avec la semelle, dans l'attitude de David posant un pied sur la tête de Goliath. Puis le soulève et renvoie en sautant une balle longue et forte, frappant tandis qu'il est suspendu au sommet du saut, avec une magnifique sécheresse dans le botté. Et la jambe qui frappe fait angle droit avec le corps.

La liberté de cette jambe.

LE DEMI AILE. – Et ta fatigue ? Inexistante, sitôt qu'apparaît une boule. Ah ! tu n'as pas volé ton surnom de Dents de Chien ! Tu es tout à fait comme un jeune chien qui ne peut voir une balle sans entrer dans des états...

PEYRONY. – Oh !

LE DEMI AILE. – Quoi donc ?

PEYRONY. – Le type qui saute les haies. C'est joli, la jambe qu'il efface, qui traîne...

LE DEMI AILE. – Oui, c'est joli.

PEYRONY, *ayant ouvert machinalement le petit sac à main de son aîné.* – De l'embroc ! (*Il ouvre le flacon, le respire et sursaute.*) Rien qu'à sentir cela, ça me donne envie de recommencer une partie. Tiens, un livre ! *De natura rerum...* Tu lis Lucrèce pendant les mi-temps ?

LE DEMI AILE. – Non, dans le train, en venant. À propos, nous revenons ensemble ?

PEYRONY. – Euh... non, ce n'est pas possible. Maman veut que je prenne le train de 6 h 32 et tu pars toujours plus tard...

Silence. La pluie qui menaçait commence de tomber. Peyrony enlève son béret, pour la recevoir sur la tête. Et l'on voit la place où la coiffure serrait, marquée dans les cheveux par un sillon léger, comme s'il avait porté un diadème. Jusqu'à la fin du dialogue, il ne cessera de mâcher une tige, une fleur, un brin d'herbe : il se nourrit de la nature.

LE DEMI AILE. – J'avais pensé à t'enferrer sur ton mensonge, en te demandant des détails, pour voir comment tu faisais ça car ta mère m'a dit hier soir qu'elle ne t'attendait pas avant huit heures et demie. Et puis, au moment de te tromper, je n'ai pas pu.

PEYRONY, *riant*. – Écoute, la vérité, c'est que j'aimerais mieux rentrer avec l'équipe...

LE DEMI AILE. – ... qu'avec moi. Et c'est pour ne pas avouer cela que tu mentais ! Souviens-toi, l'été dernier, quand tu m'as demandé : « Allons-nous ensemble à France-Angleterre ? » je t'ai répondu : « Non, j'y vais avec Rémond », sans un mot de plus, pensant que c'était un honneur que je te faisais de croire que tu n'avais pas besoin de fadaïses. Il y a certaines circonstances dans lesquelles je préfère être avec Rémond qu'avec toi, et il y a certaines circonstances dans lesquelles tu préfères être avec l'équipe qu'avec moi. Quoi de plus raisonnable. Prends garde ! On commence par un scrupule de prétendue politesse, et puis on laisse entrer la niaiserie, et puis on regarde et on s'aperçoit que la souffrance-pour-rien est là. Nous sommes des joueurs de foot : ne nous ramène pas aux façons d'être de ceux-ci. (*Il désigne les joueurs et joueuses de tennis qui remontent vers le stade, chassés par la pluie, dans un vacarme fait de la voix snob des hommes et des fusées de rires stridentes des femmes excitées. Tout cela se tient comme des voyous.*) Supporter la vérité, c'est être trapus, comme c'est être trapus de supporter la pluie. Tu t'es mis tête nue pour la recevoir, et toute la nature t'en a su gré.

PEYRONY, *écartant la veste posée sur ses jambes et descendant ses bas jusqu'aux chevilles*. – Mes jambes ont la fièvre. Oh la la, ce qu'elles battent ! Je vais me les faire mouiller elles aussi : ça les délasse. (*Il les évente avec son béret.*)

LE DEMI AILE. – Est-ce que tes godillots sont bien serrés ?

PEYRONY. – Oui.

LE DEMI AILE. – Il faut que tu sentes bien le cuir partout, que la botte colle au pied. (*Il tapote un des souliers, avec le geste du médecin qui percute.*) Tes crampons tiennent ? (*il les éprouve.*) Montre l'autre pied.

PEYRONY. – Non !

LE DEMI AILE. – Tu dis ? (*Il lui saisit l'autre jambe à la cheville et regarde la semelle pendant que le garçon se débat, à demi fâché.*) Ah ! tu es bien de la race des soldats qui aimaient mieux braver la mort que se donner le mal de creuser un abri ! Mieux vaut perdre un crampon, botter de travers et risquer de gâcher une partie, que le petit ennui d'aller chez le cordonnier ! Eh bien... (*Il tire violemment*

sur le crampon malade et l'arrache.) À présent tu seras bien forcé d'en faire mettre un bon.

PEYRONY. – Idiot !

LE DEMI AILE. – Avant chaque partie, aligne tes zigotos et passe la revue des pieds.

PEYRONY. – Parions que ça n'a pas empêché les tiens de prendre la purge tout à l'heure. Mais, c'est vrai, tu ne m'as pas encore parlé de cette partie...

LE DEMI AILE. – Exceptionnellement, je jouais arrière. Pendant une heure et demie j'ai servi la balle aux avants. Rien d'autre que cela : *servir*. C'est tout abnégation, ce jeu des arrières. D'abord réparer les fautes des autres, en arrêtant la balle qu'ils ont laissée passer ; ensuite convertir leur faute en un instrument de leur succès, en la leur renvoyant. Quand même, il y a de beaux chocs. Être chargé par un costaud lancé et devoir l'arrêter sans lui faire de mal : on ne voit pas l'équivalent de ça dans les journées d'un homme contemporain. Et être piétiné par ses pareils au galop, avec leurs lourds souliers cloutés, puis se relever indemne, quelque chose en est changé dans toute votre façon de « recevoir » la vie : on se sent coriace.

PEYRONY. – Combien en as-tu encore démoli ?

LE DEMI AILE. – C'est vrai qu'autrefois j'avais les poings indiscrets, mais à présent je fais voyager dans les règles, à l'anglaise, avec la poitrine bloquée et les épaules. Et une façon de ne pas regarder ce qui s'écroule derrière moi, je ne te dis que ça.

PEYRONY. – L'autre jour, quand vous jouiez contre Rouen, il y avait une petite vieille^[9] à côté de moi ; elle disait en parlant de toi : « Oh ! Edmond, regarde çui-là, ce qu'il a l'air vache ! » Dans le jeu, tu as surtout l'air faux : toujours les yeux baissés.

LE DEMI AILE. – Que veux-tu, j'aime bien pouvoir faire légalement ce qui, fait en d'autres circonstances, me mènerait en correctionnelle : par exemple passer des bourrades. C'est une des raisons pour quoi j'ai eu quelquefois du plaisir à la guerre. Et puis, je ne sais quel auteur a écrit que les empereurs romains favorisèrent les jeux du cirque, parce que le peuple, s'y étant délivré de façon inoffensive de ses instincts de violence, ne les employait plus ensuite à mettre du trouble dans la société. Eh bien, c'est ainsi que moi, si je ne bourrais pas un peu les côtes des camarades sur le terrain, je boxerais les gens dans les tramways.

PEYRONY. – Et l'axiome : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit » ?

LE DEMI AILE. – Maladroit ! Car m'as-tu entendu me plaindre de la brutalité d'un joueur ? Et je pose : « Faites aux autres ce qu'il vous est égal qu'on vous fasse. » S'ils sont délicats, qu'ils jouent au volant. – D'ordinaire, quand on fait une rentrée en touche, on feint de lancer la balle à un de ses équipiers, de façon à concentrer sur lui l'attention de l'adversaire, et, vivement, on sert à un autre qui est démarqué. C'est un peu poncif, mais ça prend toujours...

PEYRONY. – Alors, toi – j'ai bien vu, – tu lèves la balle, fixes dans les yeux Beyssac, et puis... tu la lances à Beyssac. Quel désordre chez les Lions rouges ! Ils avaient marqué tout le monde sauf toi.

LE DEMI AILE. – Eh bien ! devant cette petite ruse, je me souviens d'une phrase d'Aristote...

PEYRONY. – Aristote !... Ah ! ah !

LE DEMI AILE. – Ne ris pas d'une phrase d'Aristote. C'est surtout quand nous paraissions innover qu'il faut nous sentir étayés par le passé. Je n'aime si parfaitement ce que nous faisons ici que pour le savoir justifié par l'opinion des hommes anciens. Je me réfère constamment à eux, et, si je nous trouve d'accord, vais de l'avant avec une âme en paix. Donc Aristote demande à la gymnastique de créer « un esprit fertile en stratagèmes, une âme hardie et prudente, entreprenante et acceptante ». N'est-ce pas cela même que donne notre foot ?

PEYRONY. – Ce qui me frappe surtout, c'est qu'Aristote ne demande à la *gymnastique* que de créer des qualités *morales*.

LE DEMI AILE. – C'est vrai, je n'y avais même pas pris garde. Et ce texte contient un mot de toute beauté : une âme *acceptante*. Pendant une heure et demie de jeu, qu'ai-je fait sinon accepter ? Accepter d'un cœur mâle et libre, c'est-à-dire consentir avec regret et en approuvant. J'ai accepté que le soleil se cachât lorsqu'il eût gêné nos adversaires, pour se montrer quand c'était nous qu'il gênait. J'ai accepté que le vent soufflât quand il était contre nous et tombât quand il eût été pour nous. J'ai accepté de faire ma partie dans des combinaisons de jeu que je jugeais vouées à l'échec, comme ton Labbé et ton Anglais acceptaient ta tactique en la condamnant. J'ai accepté des efforts et des fatigues que je savais inutiles, comme de poursuivre un homme plus vite que moi, pour la seule satisfaction morale d'avoir tenté tout ce qui pouvait être tenté. J'ai accepté que

Beyssac rentrât un but, se fit serrer la main, reçût les sourires des dames et eût son nom au bulletin du club, quand c'était moi et moi seul qui, par un déplacement du jeu, lui avais permis de marquer. J'ai accepté dix fois que l'arbitre jugeât à notre détriment, et je n'ai rien dit ; s'il m'est arrivé une fois de commencer à protester, Ramondou m'a fait taire : « Silence sur le terrain ! » Ramondou a dix-huit ans, j'en ai vingt-cinq, et j'ai accepté sa brusquerie un peu désinvolte parce qu'en regard de la justice j'avais raison, mais qu'en regard du jeu j'avais tort, et c'est bien ici qu'il faut redire après Goethe : « J'aime mieux une injustice qu'un désordre. » J'ai accepté mes lacunes, que pendant une heure et demie j'ai mesurées, ah ! je t'assure, sans que rien m'en soit caché. Je sais que je manque de souffle, que je me laisse prendre le ballon, que je n'ai pas le coup de pied précis. Je sais que je suis le siège d'une puissance aussi mystérieuse que l'électricité ou le génie, la *forme*, qui vient, s'en va, revient, sans raison et en dehors de toute règle connue, qui me donne à dix heures la plénitude d'un demi-dieu et me fauche les jambes à onze heures et demie, qui renaît soudain du fond d'un brisement total, qui disparaît pendant des jours au plus fort d'un entraînement, à croire qu'il y a vraiment une *âme du corps* indépendante de l'autre ; et je regarde à l'intérieur de moi cette personne vivante, étrangère, et qui est moi-même et sur laquelle je ne puis rien. Je sais cela, je l'accepte et ainsi faisons-nous tous. Nous sommes de l'équipe troisième, ce qui signifie ouvertement que nous jouons mieux que l'équipe quatrième et moins bien que l'équipe seconde ; nous savons cela de l'équipe comme chacun de nous sait que tel ou tel, peut-être plus jeune et plus nouveau dans le jeu que lui, est meilleur joueur que lui ; et connaître ici sa valeur, connaître ici sa place, c'est une préparation à connaître la valeur et la place de toutes choses. Nous désirons honnêtement, comme c'est notre devoir, monter dans une catégorie supérieure et nous nous y efforçons, nous aussi, « de notre mieux », sans penser pour cela qu'il y ait déshonneur ni rien de grave si nous n'y parvenons pas. Car la bielle est égale en dignité au piston dans une machine et ne saurait lui être préférée, et un arrière est égal en dignité à un avant dans l'équipe, et l'équipe treizième, la plus faible du club, a sa dignité à elle et sa noblesse comme la première. Voilà ce que tous nous savons, et nous trouvons que cela est bien.

La pluie a cessé. Il y a eu un instant de soleil et l'herbe, la terre, les ramures, le bois des arbres, soudain tout cela a senti plus fort, à cause du soleil. L'eau tombe des branches avec un rapide concert, plus dense qu'un pépiement de passereaux. Les marronniers laissent pendre leurs feuilles comme de grandes gouttes sur le ciel de lait.

Et peu à peu la nuit descend.

Je ne peux pas te dire combien de fois, soudainement, ici, toute la guerre m'est sautée dans le cœur. Telle une unité en campagne, l'équipe débarque dans des pays inconnus, traverse au petit bonheur une ville entière pour atteindre le « cantonnement » du club adverse, recherche la direction du vent, comme lorsqu'il apportait les gaz. Nous jouons, – et attaque, défense, aile, percée, ouverture, bombardement d'un but... il n'y a qu'à dire les mots du jeu pour sentir l'odeur de la terre. Mais ce que tu ne peux pas savoir, c'est avec quelle acuité le corps se souvient, retrouve ses sensations ; par exemple, quand la ligne des avants se déclenche et quand nous courons à quelques pas l'un de l'autre, comment ne pas se croire revenu dans une vague d'assaut ? Quand nous sortons du terrain, harassés, trempés de sueur, les gros godillots pesants de boue, et que nous croisons l'équipe fraîche qui nous remplace, comment ne pas songer à la relève ? et au vestiaire le pêle-mêle fraternel, les êtres qui ne se dissimulent pas, parce qu'ils ont pris mesure les uns des autres et qu'on n'a pas peur ici de la réalité. Et dans la nuit venue les attentes le long des quais, avec celui qui s'assoit sur son sac (comme jadis ! comme jadis !), avec les pedzouilles de civils qu'on dompte de l'œil. Tout cela, mon petit, c'est la guerre, la guerre dont tu as retiré toute l'horreur et dont il reste ce qu'elle a de dur et de bon. Encore faudrait-il en dégager, comment dirais-je ? la philosophie, pour voir comme elle est celle de là-bas...

Ici, pas de victoires morales, invérifiables. On est sûr. Pas d'appel de la part des indignes. *Cela est* : les mots adorables !

L'homme contre l'homme et pas contre l'idée, pas contre l'ombre. Vous pouvez aller le lorgner à la gare quand il arrive. « Ses poignets sont plus gros que les miens. » « Quand nous nous rencontrerons à toute vitesse, c'est moi qui serai culbuté », etc.

Pas de « péchés » contre l'irréel, contre des règles qu'on enfreint sans enfreindre la nature. Mais des fautes contre des règles conçues en vue d'un but précis – votre victoire – et si vous les enfreignez vous êtes battus. Référence continuelle à la réalité. On la touche et on reprend force. La terre et Antée.

La sélection : tous jeunes et sains. Pas de maladies. La blessure, et elle est saine.

Ni la maladie ni la tristesse, ces deux Gorgones auprès de quoi la mort est toute belle.

Se taire. Elle aussi, l'équipe, c'est la grande muette.

L'abnégation. Je lui passe la balle, – et ma chance avec.

La confiance. En soi-même. Volupté de se réserver pour la seconde mi-temps. En les autres. L'équipe qui voit son but menacé mais ne se rapplique pas dessus, confiante que les trois hommes de la défense feront ce qu'il faut. Son immobilité quand elle *regarde faire*. Et soi, sentir en soi cette immobilité, comme c'est émouvant, comme cela vaut d'être vécu !

Et pas de récompense. Dans le sport il n'y a pas de récompense.

Où trouver ce qu'on trouve ici ? Le camarade soudain tordu par la souffrance, cassé en deux sur l'herbe semée de pâquerettes. Tu vois ce tréfonds de l'être qui n'apparaît que sous le choc physique. Tu sais s'il est brave ou non, et c'est tellement important ! Tu te dis possible que dans cinq minutes ce soit moi.

Dimanche dernier, Quiriél a été blessé... Mais je t'ennuie peut-être avec ces histoires ?

PEYRONY. – Non. Je voudrais bien être dans ton équipe...

LE DEMI AILE. – Dimanche, Quiriél a été blessé. La partie tirait vers sa fin. Je venais de m'échapper sur la touche, sur cette extrême limite du terrain où l'air paraît être plus vierge, comme au front, dans les lignes avancées, et j'y courais, débordant les arrières, plein de crochets, semblable à un chien. Devant les buts, l'herbe était usée par les corps à corps, brûlée comme si les combattants n'étaient pas des hommes mais les esprits du feu, et l'eau de la pluie s'y était étendue, et le couchant rose s'y reflétait, et la flaque était pareille à un mirage, était pareille à une rose espérance en travers de la Porte convoitée. Et derrière, s'y reflétant elle aussi, gigantesque avec sa double forme moitié dans l'eau et moitié dans le ciel, veillait la grande Colonne de la défense, entre les buts noirs. « Centre ! » me cria Quiriél. Je centrai, m'écrasai par terre. Quand je me relevai, je vis un pied de

cuir et de boue à la hauteur du front de Quiriel, Quiriel porter la main à son front, puis s'affaïsser d'un bloc sur le dos, bras en croix.

Nous le transportâmes inanimé sur le bord du terrain ; je le connais bien, ce poids sacré de l'homme. Et nous l'étendîmes devine sur quoi ? sur du caillebotis ! sur ce même caillebotis où tant de soldats furent étendus, au fond de la tranchée. Nous le recouvrièmes jusqu'au menton avec les sweaters de l'équipe, avec les vieilles couleurs de sang et de mer. Il resta là près de dix minutes sans connaissance. Bluyet, qui lui faisait respirer des sels, répétait : « Ce n'est rien », mais il avait un sourire vert ; et les sergents de ville écartaient les gens. Et moi, penché sur cet être qui la minute précédente se démenait comme un démon de la vie, je me disais : « S'il ne se réveille pas ? » Alors j'ai vu dans mes yeux, mon ami, j'ai vu le caillebotis avec son mort que six équipiers emportaient sur leurs épaules, haut, si haut, en plein ciel du crépuscule, recouvert des couleurs de l'équipe comme de celles du drapeau ; et quatre années de paix s'abîmaient, j'étais encore dans la guerre, dans tout son bien et tout son mal, et je m'y perdais avec un consentement enivré. Cabaret, notre capitaine, était debout au flanc, j'allais dire du brancard. Quiriel n'est pas un camarade très sympathique, un peu renfermé, et pourtant, si tu avais vu ce qu'il y avait de navrement et d'angoisse dans les yeux de ce grand garçon qui le regardait... Et lorsque enfin Quiriel s'est relevé, a été emmené au vestiaire et que Cabaret est rentré dans le jeu, tout le monde a bien vu que ce n'était plus un homme qui cherchait un ballon, mais un homme qui cherchait un homme pour se venger. Jamais, jamais je n'oublierai cette fin de partie, dans la nuit descendante, avec les gens qui soudain avaient froid, qui envahissaient les touches en s'insultant les uns les autres, avec les sergents de ville sur le terrain, avec Cabaret qui fonçait comme un sanglier, toute sa face serrée par le désir de faire du mal, tandis que de l'occident en flammes se déployait un ciel plein de dieux. L'arbitre siffla la fin ; j'ai su plus tard qu'il avait écourté de trois minutes la partie, parce qu'il avait le pressentiment d'un drame. C'est ainsi que l'an 1922, au sein de la paix, dans un faubourg d'usines, j'ai vu la mêlée sur le corps de Patrocle.

De la violence ordonnée et calme, du courage, de la simplicité, de la salubrité, quelque chose de vierge et de rude et qui ne s'examine pas soi-même : voilà ce que j'ai aimé dans la guerre, oui, aimé malgré toute la détresse et l'horreur, et voilà ce que j'ai retrouvé ici, voilà ce

que me donnent ces trois jours par semaine, les seuls qui soient à ma mesure dans une vie qui est trop petite pour moi. Tout ici a partie liée avec la nature ; la terre, le vent, le soleil sont des copains qui jouent contre nous ou pour nous, et tu as bien vu que nous étions tout à l'heure les frères de la pluie, comme j'étais dans la vieille guerre le frère des racines et de la nuit étoilée. De là sans doute cette bonté profonde. Je ne te parle ni des équipes à demi professionnelles, dont les mœurs sont assez âpres, ni des petits clubs de quartier, genre patronage. Je te parle d'ici, d'un vieux club qui n'est pas Oxford, mais où, dans l'ensemble, il y a un « esprit » qui est de bonne qualité. Quand nous prenons un repas frugal avant de donner la bataille, et que je te vois refuser le café, refuser la liqueur, refuser les cigarettes, quand je vois ton dégoût pour les joueurs de tennis, nos voisins, insolents avec le garçon et qui mettent les pieds sur les chaises, quand je te vois tellement indifférent à tous les attrape-nigauds du monde, que ce soient les chaussettes de soie (est-ce que je sais !), ou la coco, ou le raffinement sentimental, tellement tranquille et modeste, vraiment pur comme le pain et le sel (et en même temps aussi plein de folie qu'un jeune fox lâché dans un pré), il me semble que le génie de la nature est entré en toi avec nos grandes heures de plein air et que c'est lui qui, en te donnant cette horreur pour l'artifice, t'a donné sans que tu t'en rendes même compte l'horreur du mal. Car, vrai ! nous ne nous préoccupons guère d'être moraux, et pourtant, à retrouver le soir ces gens de la ville, pusillanimes et frelatés, avec leurs « besoins », avec leurs « soucis », avec leur « inquiétude », avec leurs « péchés », je crois bien voir que cette vie que nous menons est celle qui fut rêvée par les sages ou par « Dieu ». Peyrony ! Peyrony ! nous avons maintenant de quoi imaginer l'âge d'or^[10] ... Et si tout cela, comme il faut le croire, n'est qu'une introduction à de plus grandes choses, bienvenu soit sur notre âge d'or le dur reflet du siècle de fer. Le paradis est à l'ombre des épées.

PEYRONY. – Je suis heureux, et tu l'es aussi. Mais faut pas trop y penser.

LE DEMI AILE. – La nuit s'est faite pour que nous puissions dire ces choses. On n'aurait pas idée de dire ça en plein jour. (*Peyrony tousote.*) Prends garde de ne pas attraper froid. Remontons.

PEYRONY. – Froid ? Un sportif ? Remonte, toi, si tu as froid.

LE DEMI AILE. – Et Fred Borotra, et Lorentz, qui étaient d'autres athlètes que toi, et qui ont été emportés en quelques jours par des refroidissements ! Allons, lève-toi. Je t'en prie ! Tu prendras un grog là-haut.

PEYRONY. – Un grog ! Bon pour les gonzesses.

LE DEMI AILE. – Ah ! quelquefois, comme tu es agaçant ! Vois-tu, il m'a suffi de t'entendre tousser une fois, une seule fois... et je n'affirmerais plus avec autant d'assurance ce que j'affirmais il y a une minute. Si demain tu grelottais de fièvre sur ton lit, avec ta mère qui te tient la main, le répéterions-nous, ce que nous avons crié, quand nous étions ici, dans l'orgueil de la vie ? Tout ce que nous pensons ici, nous le pensons dans une sorte d'ivresse. On ne vit pas une journée, deux journées entières de suite dans la jeunesse et dans la force, au milieu de la nature, bondissant, bagarrant, vainquant les autres par son corps, sans voir le monde d'autre façon que ne le voient ceux qui n'ont pas goûté de ce vin. On le voit comme s'il n'existait qu'une race d'hommes supérieure qu'on pût traiter avec la même rudesse franche avec laquelle on accepte d'être traité soi-même. Et cependant les jeux finissent, et on rentre parmi des souffrants, qui ont bien besoin d'un peu de douceur, et on sera peut-être l'un d'eux, demain, ne fût-ce qu'à l'heure de la vieillesse et de la mort.

PEYRONY. – Tu es en veine d'éloquence, ce soir. Malheureusement, ceci est à l'opposé de tes discours habituels contre la faiblesse, la sensiblerie, etc... Tu passes à l'ennemi.

LE DEMI AILE. – Je sais, je sais. Si parfois tu es bourru, tranchant, injuste, cruel avec un manque de nuances volontaire, enfin possédé par quelque chose d'assez impie, c'est un peu ma faute, et il y a de mes mots parlés que je ne rachèterai qu'avec le silence de la tombe, et de mes mots écrits que j'ai effacés avec mes larmes, avec ces larmes qui ne sont pas de rage et que je t'aime assez pour souhaiter que tu pleures un jour. Crois-moi, quand ce ne serait pas par charité, mais seulement pour éloigner le malheur, suis le vieux conseil des Grecs : sois prudent dans le triomphe et crains l'excès, même dans le bien. Je n'ai jamais affligé tant d'êtres qu'à l'heure où j'étouffais de vertu. (*Le regardant* :) Non, ce n'est pas la peine de faire une tête comme si je t'attrapais. Je ne te demande qu'une chose : as-tu écouté ce que je t'ai dit là ?

PEYRONY. – À peu près.

LE DEMI AILE. – Est-ce que tu t'en souviendras ?

PEYRONY. – Je ne jure de rien.

LE DEMI AILE. – Souviens-t'en. Ne serait-ce que pour me le rappeler à moi-même, car après un quart d'heure de partie je l'aurai peut-être oublié.

PEYRONY, *après un temps*. – Qu'est-ce que tu en penses : avant de s'en aller, si on tapait un peu dans une boule ? Il y en a une de libre, là-bas.

LE DEMI AILE. – Les autres types n'ont pas l'air de s'en ressentir...

PEYRONY. – On ferait une ligne d'avants, à deux.

LE DEMI AILE. – Une ligne d'avants, à deux !... Ô Peyrony !... Et puis, il fait noir.

PEYRONY. – On voit bien assez clair. Nous avons dix bonnes minutes.

LE DEMI AILE. – Et ta fatigue ? Et ton mal de tête ?

PEYRONY. – C'étaient des blagues !

LE DEMI AILE. – Comment, des blagues ?

PEYRONY. – Je veux dire c'est fini.

Peyrony s'est mis sur pied ; le ballon lointain le fascine, reposant auprès d'un groupe de garçons assis. Ses yeux brillent d'une soudaine excitation. Tout son visage semble frissonner comme de l'eau, et il y a dessus, en effet, on ne sait quelle humidité vivace, comme si la nuit, les arbres, le vent, le sel de l'air l'y avaient déposée, à la façon de l'aiguil sur les fleurs. Mais l'aîné a un visage précis.

PEYRONY. – J'aperçois Labbé. On va faire des descentes à trois.

LE DEMI AILE. – Non, non, c'est idiot.

PEYRONY. – Écoute, je t'en prie ! Je t'assure que c'est sérieux. (*Avec reproche :*) Après tout ce que tu viens de me dire !

LE DEMI AILE. – Allons-y !

PEYRONY, *la voix transformée par le plaisir, et avec le ton déjà acquis du commandement*. – Eh ! là-bas, les gars, envoyez votre boule !

LES GARÇONS. – Pour quoi faire ? Nous rentrons. Il fait nuit.

PEYRONY. – Envoyez votre boule, je vous dis !

Cette immobilité dans l'attente du ballon, où il n'y a plus que les paupières qui battent. Une des ombres s'est levée, envoie le ballon. Peyrony se jette en avant, plus bondissant que la balle ; le demi aile le suit. Les voyant, une seconde ombre est debout et court à leur rencontre. On entend crier : – « À moi ! » – « Tout de suite ! » Un peu plus loin, trois ombres se dressent en sursaut, comme galvanisées à voir ce globe de cuir redevenu vivant. Peyrony s'en empare et le passe au demi aile, qui le passe à une forme au galop apparue à son côté. Ils s'enfoncent dans l'obscurité dense, talonnés par des pas inconnus, emportant ce ballon qui les emporte, avec leurs souffles qui vont devant eux comme des hommes. C'est une troupe de centaures, ivres d'eux-mêmes et de ce grand Tout qui monte en eux en les déifiant. Et c'est Peyrony, le plus jeune, qui les mène. Et l'on voit son visage muet sous les regards de ses ailiers.

DES VOIX, courtes, sèches, vraies passes à ras de terre. – En avant !
En avant !

Deuxième olympique

Les onze devant la porte dorée

NOTE

De l'essai intitulé Tibre et Oronte dans l'édition originale de 1924 on ne trouvera ci-dessous que la conclusion. Ces pages sont la première expression, dans notre œuvre, d'une idée qui n'a cessé d'être centrale dans cette œuvre et dans notre vie.

La vie n'est pas un contrat de sympathie mutuelle. J'ai haï plusieurs personnes, je le leur ai fait voir et je m'en porte bien. Or, si je remonte en moi pour chaque cas à la source de ce sentiment, je trouve presque toujours le haut-le-cœur éprouvé à découvrir le fonds inépuisable de pusillanimité qui était en cet être. Pourquoi ? Parce que pusillanimité est génératrice de désordre. C'est dire que, du sport, j'ai retenu surtout sa leçon d'ordre, salutaire à une époque dont un des caractères est (en France) la décadence de l'autorité. Mais qui veut l'ordre en veut les moyens, lesquels demandent une certaine rigueur, laquelle demande à l'occasion, et fût-il cruel, le sacrifice temporaire de sentiments respectables en soi. Sur les stades, j'ai donné ces idées à quelques-uns de mes cadets. Qu'en est-il advenu ?

On verra par le dialogue final des *Olympiques* que, n'ayant pas assez pris garde au génie immodéré du jeune âge, je vois s'épanouir des types humains bien différents de ceux que j'avais voulus. L'un d'eux surtout, chez qui les trois âmes, l'âme intellectuelle (esprit), l'âme sensible (cœur), l'âme sensuelle (entrailles) ont été presque dévorées par la dictature du corps (en tant qu'objet de l'athlétique), me met dans une espèce d'effroi.

Et devant cela je me sens pressé de redire l'ordre du sport ne demande pas la suppression de toute sensibilité, de toute délicatesse, de tout abandon, de toute compassion. Il demande qu'ils passent au second rang, et puissent être en cas de besoin jugulés ; mais s'il croit néfaste qu'ils possèdent un être, il croit un malheur qu'un être en soit totalement dépourvu. J'admire dans une vie l'arrangement, comme dans le ciel l'économie des astres. La grande affaire n'est pas de

renoncer, et qu'on ne ricane pas quand j'ajoute : ce serait trop facile. La grande affaire est de connaître le principe qui doit dominer, de le maintenir, et, autour, de garder tout en composant tout. La vertu n'est pas chez celui qui renonce à la chair, mais chez celui qui la met à sa place, en prend ce qui lui est bon et s'arrête quand il le faut. Car celui-ci, sans en être gêné, connaît un bien que l'autre ne connaît pas, et son adhésion à la vie est, qui ne le voit ? plus complète. Je citerais aussi tel gaillard coléreux, qui ne se soucie pas trop de résister à sa colère, parce qu'il se sait assez de volonté pour n'agir jamais étant en colère. (À son fils : « Je te punirai quand je ne serai plus en colère. ») Dès lors sa colère lui donne du plaisir et ne lui cause pas de tort ; il y a tout profit. Et je citerais encore la réponse que faisait un religieux à des personnes qui tentaient de l'intéresser au « roman catholique » : « Formez des jeunes filles assez fortes pour pouvoir tout lire, et il n'y aura plus besoin de roman catholique. » Trop de défiance est inquiétude, et inquiétude est aveu de faiblesse. Mais celui-là tient en main, qui rend la main.

Je me souviens de ce terrain d'où, l'été, nous entendions toujours l'angelus vers la fin de nos parties de football. En bas la fière mêlée, pleine de chocs, toute limitée et arquée vers le réel, et puis, descendant de là-haut, une faible harmonie qui allait remuer dans leurs retraites l'attendrissement et l'inconnaissable du monde. Je fais le vœu qu'il y ait des angélus sur tous les stades, non certes afin qu'on écoute le texte même que prononcent les cloches, mais pour ce qu'elles évoquent : un peu de douceur. Et qu'elles évoquent discrètement, de telle sorte que celui-là seul qui veut entendre, entende. Comme une femme qui est en retrait du cercle, et ne se mêle pas à l'entretien, et n'est pas avide de plaire, mais sourit parce qu'elle voudrait seulement n'être pas oubliée.

Non, ne cédon rien. Elle n'a pas cessé de faire son fruit, la vieille doctrine de l'union des contraires, formulée par Héraclite, par Hippocrate, que dis-je ! par tous les Pères de la pensée grecque. La belle vie tient toujours au tempérament des forces opposées, telle que la figurèrent les anciens dans le caducée où les deux serpents, ennemis que balance l'amour, maintiennent en équilibre la branche coiffée d'ailes. La raison en est simple : parce que là est l'exemple de la nature. La nature alterne en elle-même le jour et la nuit, le chaud et le froid, la pluie et la sécheresse, la sérénité et la tempête ; et dans les corps la diète et la nourriture, le mouvement et le sommeil ; et

l'on ne dit pas pour cela que la nature est incohérente ni que sa variété est la confusion. Comme elle je me refuse à choisir, je veux entrer plus avant encore dans cette loi universelle du rythme et dans ce jeu divin de compensations ; traduisons cela dans la langue de mon siècle : je veux toucher de tous les côtés. C'est une conception de professeur que voir le oui et le non dans deux camps opposés, avec des maillots différents, comme nos équipiers de foot. Une âme saine, ayant ce fond de simplicité qui caractérise et permet les choses grandes, sera toujours assez flexible, assez abondante et assez vigoureuse pour fondre joyeusement dans une unité supérieure la plupart de ces prétendues antinomies qui arrêtent tant de larves que nous croisons. Bonheur, souffrance, candeur, souillure, sagesse, folie, tout m'appartient et je veux tout avoir, car tout m'est bon, si rien ne me l'est assez. Et que je vive toutes les vies, toutes les diversités et toutes les contradictions du monde, avec intensité et détachement ; et que cela soit, puisque je le peux. Tout pouvoir pour tout vivre, tout vivre pour tout connaître, tout connaître pour tout comprendre, tout comprendre pour tout exprimer : quelle récompense le jour où, nous regardant, nous nous verrons comme un miroir de la création, et où nous concevrons Dieu à l'image de l'homme !

1923.

LE TROUBLE DANS LE STADE

Sensationnel ! Madame Peyrony est venue voir son fils au stade.

Voilà trois ans que Jacques Peyrony passe tous les après-midi du jeudi et tous les dimanches (matinée et après-midi), sans une exception, au stade. Mais jamais l'idée n'est venue à cette mère de goûter l'atmosphère où son fils trouve sa raison de vivre.

Enfin n'en parlons plus, elle est là. Avec son bracelet, avec sa voilette, avec son face-à-main, ses belles pendeloques, ses beaux souliers vernis, sa soif agitée de petit plaisir jouir, mais par le système D. Ainsi, au fond de la Polynésie, les sauvagesses se couvrent de choses voyantes et de peaux de bêtes, pour être « aimées ».

Depuis cinq minutes qu'elle est là, j'ai vu que plusieurs fois, de loin, à travers son face-à-main, elle me regardait. Pourquoi donc, quand je m'approche d'elle, feint-elle la surprise ? Minauderie de pensionnaire, ou plutôt besoin instinctif de mentir pour rien, par haine de la vérité.

— C'est triste, ces maillots, soupire Madame Peyrony.

Les maillots du club sont blancs, avec des parements noirs. Ce blanc et ce noir, ce n'est pas triste, c'est sévère, et c'est pourquoi je l'aime.

On va s'aligner pour le départ du « 250 » (mètres), que court Peyrony.

Les voici cinq en position. Peyrony se gonfle d'air, les mains jointes derrière sa nuque. Et les cinq genoux avancés semblent incandescents, comme on voit, dans une armée en marche, étinceler les fers des chevaux contre le soleil.

Le revolver part. « Ha ! » fait Madame Peyrony, et saute comme une carpe. « J'ai eu peur ! » Eh ! Madame, vous faut-il des sels ?

Madame Peyrony ne cesse jamais de rire que pour pincer les lèvres. « Il est dernier ! » En effet, de foulée grande, Jacques n'entre pas vite en action. Au premier virage, il est encore « lanterne rouge ». Mais de quel ton elle a dit cela ! S'il ne regagne pas du terrain, il y aura une scène ce soir. Voilà trois ans qu'elle travaille sournoisement

à saper en lui le goût du sport. Seulement, aujourd'hui, sa dignité bourgeoise s'offense qu'il ne lui fasse pas davantage honneur. « Mon fils (gros comme le bras) est dernier ! Cela ternit mes beaux souliers. » Alors que, pour nous, il n'y a nul démerite à être dernier, surtout lorsqu'on a dix-sept ans et qu'on court avec des hommes de vingt.

Au second virage, Peyrony a remonté. Alors Madame ose ce cri, ridicule et presque odieux : « Allons, un peu de courage ! »

Au prix d'un très gros effort, il arrive troisième. De retour, plié en deux, la bouche ouverte et de sa main contenant son cœur, il me jette au passage : « Je ne sais pas ce que j'ai aux reins », puis va rejoindre sa mère. Mais cinq minutes ne se sont pas écoulées que je le vois auprès de Pasquet – le chef de l'entraînement, – donnant son nom pour le « 500 ». Or, hier, il me disait : « Je cours le 250 » et rien de plus. Je comprends : il veut se réhabiliter. Je vais à lui.

— Tu cours le 500 ?

— Oui.

— À cause de ta mère ! C'est absurde.

J'aborde Pasquet :

— ... encore, si c'était dans une demi-heure, il aurait le temps de se remettre. Mais à présent ! Dix minutes après s'être fait sonner, c'est idiot. Défends-le-lui.

— Je le lui ai bien dit, mais il veut... N'est-ce pas, la maman est là.

— Et après ? S'il veut faire une bêtise, tu n'as pas à t'occuper si c'est pour ceci ou cela. Tu as à l'en empêcher.

Non. Ce Pasquet, si sage et si ferme, « entraîneur » mais aussi « régulateur » d'hommes, – ô belle vie d'ardeur et de mesure, sous les signes de la Balance et du Taureau ! – une étrangère est là, dans son royaume de Garçonnie, et aussitôt son autorité vacille. Est-ce parce qu'elle est femme ? Sont-ce les beaux souliers vernis ? Cela le gêne de donner un ordre à un de ses élèves, devant sa mère ; il n'est plus aussi sûr de lui. Il n'y a pas un quart d'heure que Madame Peyrony est entrée dans ce stade, et déjà, doucement, par le fait seul qu'elle est là, son influence délétère s'exerce. Peyrony manque à la raison, et Pasquet manque au devoir.

Que disais-je ? Que cela le gêne de donner un ordre ? Mais non. « Allez donc chercher une chaise pour Madame Peyrony. »

Quelqu'un va chercher une chaise de jardin dans la cabane du toubib. Voici Madame Peyrony seule assise au milieu des deux cents

garçons. Saurons-nous un jour si l'acte de faire asseoir les dames est une simple convention de la « galanterie », ou si *réellement* elles ne tiennent pas sur leurs jambes ?

Madame Peyrony braque son face-à-main sur ceux qui sautent. Quand ils font tomber la barre, on voit bien qu'elle leur retire son estime. Les façons de parler d'un habitant de la lune ne me paraîtraient pas plus saugrenues que la sienne quand elle dit, d'un air entendu et protecteur : « Il n'est pas de force. » Plus loin, on aperçoit un sauteur en long : c'est un homme volant, les bras dressés comme s'il était suspendu à quelque chose d'invisible, ou comme s'il faisait un grand geste d'exultation. Un javelot fuit longtemps dans l'herbe, comme un serpent rapide. Et voici des coureurs de 60 qui arrivent, dans un « raah ! » des poitrines ; le fil rouge qu'il coupe pend à l'épaule encore un peu retournée du vainqueur : on dirait un filet de sang. Madame Peyrony me demande sur quelle distance ils ont lutté. Quand je l'ai renseignée : « Comme c'est court ! » J'attendais qu'elle ajoutât : « Moi aussi je courrais bien soixante mètres. »

Deux cents garçons, et ces deux cents corps, de même que ces deux cents visages, il n'en est pas deux qui soient pareils : il n'y a pas un modelé qui se répète, et c'est le modelé qui est tout. Avec une expression un peu railleuse, un peu dédaigneuse, un peu effrayée, Madame Peyrony regarde les jeunes gens presque nus. Je sens bien qu'elle pense : « Ils ne sont pas si beaux », car elle a lu les poètes de magazine, pour qui nos stades sont des endroits où l'on marche sur les demi-dieux. Et plusieurs de nos camarades, en effet, sont ce que Balzac disait de certains paysages, des « pensées brillantes de la nature ». Mais les autres sont quelconques. Ducellier cause avec Peyrony, qui l'a salué d'un : « Bonjour, gosse ! » Ducellier a trente ans, c'est un ancêtre, et je mentirais en disant que ses jambes sont imberbes. À côté de lui, Peyrony est si lisse qu'il semble que sur toute sa surface on ait promené un fer à repasser (encore que, se roulant sans cesse dans l'herbe, dont il se relève comme d'un bain, en riant de plaisir, il porte les traces de piqûres d'insectes). Je suis le regard de Madame Peyrony, et je le vois posé sur les mollets de Ducellier, avec un blâme qui ne se déguise pas. Alors, pudiquement, d'un geste instinctif, je m'assure que mon peignoir couvre bien les miens. Là-dessus, je m'insurge, car je m'aperçois que, si je ne me suis pas entraîné, obscurément c'est à cause de cette femme. S'entraîner

demande mille simagrées : j'ai craint qu'elle ne me trouvât ridicule. Me voici sa troisième victime. Complétons son tableau de chasse : Peyrony manque à la raison, Pasquet manque au devoir, et je manque à ma confiance en moi.

Eh bien, non, aussitôt que Jacques aura couru j'enlèverai mon peignoir. Sous le nez de Madame Peyrony, je marcherai à quatre pattes, je bondirai sur place, en élevant mes genoux jusqu'à la taille, je me flanquerai des coups de talon dans le derrière, comme Aristophane déjà le recommande aux coureurs, j'exécuterai de ces départs brusqués que Barrès regardait avec un œil mi-clos quand je bondissais devant lui boulevard Maillot, pour enfin m'entendre dire que Renan se portait bien et n'avait pas fait cela. Puis, étendu sur le dos, je pédalerai dans le vide à toute vitesse, bruyant d'articulations qui craquent.

Autre chose a choqué Madame Peyrony : un des garçons disait à un camarade : « Tu ne veux pas me prêter ta culotte ? » Le footballeur prête sa culotte, le boxeur sa coquille, aussi simplement que le coureur prête ses souliers. Madame Peyrony n'aime pas cela.

Mais les partants du 500 se mettent en place. Peyrony sautille, avec un visage grave, aux paupières baissées, de garçon qui se rend à la table de communion. Oui, c'est cela, une dignité de jeune officiant ce qui est naturel puisque sa religion est ici. Et son corps dans tous ses détails, et tout ce qui le touche, sont de qualité supérieure, comme il convient à ce qui approche d'un autel. Sa mère lui crie : « Distingue-toi, cette fois ! » Je le sens si impressionné que je le deviens moi aussi. Et je sais pourquoi : à cause de sa mère. Il s'énerve, et communique aux autres son énervement. Ils s'élancent. Faux départ. Un second faux départ. Chaque fois qu'il regagne la ligne, avec une souplesse dansante, je vois ses épaules qui se soulèvent pour une profonde inspiration d'oxygène, et dans le même temps ses yeux se ferment, une pathétique expression de lassitude vient sur ses traits. Un troisième faux départ, – et toujours à cause de lui ! Pasquet le fait venir. Je sais ce qu'il lui dit que, s'il *vole* une fois encore, il sera déclassé. Je finis par être si nerveux moi-même que je regarde autre part. Tout d'un coup, la détonation. « Ha ! » jette Madame Peyrony, et saute comme une carpe. Comment ! Elle n'y est pas habituée ! Je finis par croire que c'est pour attirer l'attention. Allons, ramassez-vous, Madame. On vous a déjà donné.

La fumée du revolver a fui devant eux, emportée par le vent. On dirait qu'on les a lancés à sa poursuite, comme les lévriers après le lièvre. Qu'il y a de réserves dans un corps, dans une âme ! Je me souviens de ces jours de guerre où l'on se disait : « Encore quinze kilomètres de marche ? Mais je suis incapable de faire quinze cents mètres ! Cette fois, c'est bien sûr, je vais tomber sur la route. » Et les quinze kilomètres étaient faits, et au bout, arrivant dans la ville, on se ranimait avec le pas cadencé (beau symbole des vertus de la discipline, entre parenthèses, qu'un homme qui s'est éreinté au pas libre, ce lui soit un repos que le pas cadencé). En effet, Peyrony développe une foulée longue et facile, vraiment la fleur charmante de son art, et je commence à me demander si mon appréhension n'était pas pusillanime. Au premier tour il passe devant nous, en bonne position. « Journal mène sa course comme il veut », dit quelqu'un à côté de moi, et je tressaille. Car moi aussi j'ai une longue course à fournir et moi aussi je la mène comme je veux : cette course est ma vie. Le petit bois nous dérobe le peloton. Dans quel ordre vont-ils en sortir ? C'est émouvant comme l'est l'absence d'un être : quel sera son visage au retour ? Les voici. Il est second, il progresse, et les deux derniers abandonnent ! Et soudain, en attaquant le dernier virage... il a trop poussé, c'en est fait. Désarmé, il bat l'air, il titube comme un homme ivre, il ralentit si fort que je pense qu'il va abandonner. Mais non. Sans doute s'est-il souvenu que sa mère le regardait. Il repart. Miracle de volonté, il se traîne jusqu'à l'arrivée, incapable de garder son avance et se faisant souffler jusqu'à sa seconde place sur le poteau ; et puis, le poteau passé, à demi défaillant, s'accroche au bras du vainqueur pour ne pas tomber, appuie son visage, caché dans son bras, sur l'épaule étrangère et reste un moment ainsi, dans la pose de Pindare l'Olympique lorsqu'il mourut, la tête appuyée de même (nous dit la légende) contre une épaule d'adolescent.

Il revient, blanc, les pommettes et les lèvres bleuissantes. « Assieds-toi », conseille sa mère. Car lorsque ce qu'elle dit n'est pas une sottise dans l'ordre moral, c'en est une dans l'ordre matériel. Rien ne servirait au garçon de s'asseoir ; je l'engage à se coucher à plat sur le sol et à respirer. Il ne le fait pas. Toujours, sans doute, à cause de sa mère, par un bête amour-propre. Il presse ses reins avec une expression douloureuse, l'aile de son nez bat comme un cœur de lézard, il halète et dans ce fort halètement il projette une goutte de salive sur mon peignoir. Alors Madame : « Oh ! qu'est-ce que tu fais !

Cher ami, pardonnez-lui. » Car tout en elle porte à faux. Enfin il parle : « Je suis brûlé. » Je la connais bien, cette sensation qu'on vous a soufflé de l'air chaud dans tout l'intérieur, qu'on vous a desséché depuis les lèvres jusqu'au ventre. Puis : « Je n'y voyais plus. » Puis : « Je voyais double. » Aussitôt sa mère : « Si tu voyais double, c'est que tu y voyais ! » et de rire. Sans doute n'a-t-il guère entendu, car il s'enferme : « Je voyais trois poteaux au lieu d'un. » Triomphe de Madame. « Trois ! Et tu dis que tu voyais double ! » Elle s'esclaffe. C'est tout ce qu'elle trouve à dire et à faire : se moquer de lui.

Et moi je regarde cette femme qui rit. Sa stupidité est profonde et étendue comme la mer. Je pensais qu'elle riait de ce qu'il disait. Mais non. Elle riait avant. Elle riait *parce que son fils haletait*. C'est cela qu'elle trouve drôle. Elle ordonne : « Allons, assieds-toi », mais il n'obéit pas ; lui, les domestiques, le chien, tous savent qu'un ordre de cette bouche n'est pas fait pour être obéi, – et la femme continue de rire. Alors, brusquement, je fais ce que j'aurais dû faire deux fois au moins ici. Je la prends, cette autorité à laquelle je n'ai nul droit, mais que me donnent ceux qui en ont un et n'en usent pas ; je la prends parce qu'il en naîtra un bien. Je saisis Peyrony par le poignet, lui fais faire demi-tour et l'emmène, comme si je l'emmenais au poste, jusqu'à l'ombre du grand platane. Et je sens qu'il n'a pas de pouls, ou presque.

– Couche-toi là.

Et puis je le quitte, par une sorte de pudeur. Nous sommes habitués entre nous à une certaine rudesse, et du moment que je ne puis rien pour lui, il y a discrétion à n'être pas là à le contempler pendant qu'il déchoit. Je l'abandonne, plat et inerte, à peine visible au ras du sol, pareil à une petite chose écrasée, tandis qu'à l'entour on va et vient sans prendre garde à lui.

– Tiens, voilà le même Riry !

C'est Ducellier, et – pardon, lecteur, – le même Riry, c'est moi. Ducellier est mon aîné. J'aime bien courir avec lui, parce qu'avec lui je ne suis pas certain d'être battu. Dès que nous nous apercevons, un défi tacite nous rapproche. Nous cherchons des yeux le « terrain de la vérité », ici la piste. Le terrain de la vérité, *terreno de verdad*, est l'expression qu'emploient les aficionados pour désigner le sable de l'arène, parce que là-dessus on ne peut plus raconter d'histoires.

J'ai vu de petites parties d'entraînement, pour s'amuser, où Ducellier, industriel, chevalier de la Légion d'honneur (pas une croix de pauvre diable, pour fait de guerre ; une vraie croix de civil, qui inspire confiance, qui prouve qu'on sait se débrouiller), jouait dans la même équipe qu'un apprenti, qui eût pu appartenir à son usine. Je trouve cela bien. On connaît la formule *d'aller* au peuple, qui vaut ce qu'elle vaut. Ici, sans formule, on *se trouve* avec le peuple sur un même terrain, dans les mêmes sentiments. Mais il paraît que ce n'est pas encore cela^[11].

Donc, Ducellier et moi, nous nous dirigeons vers la piste, quand j'aperçois Madame Peyrony debout au flanc de son fils. Le jour où ma mère morte était exposée dans la chambre ardente, une foule de femmes du voisinage, qui jamais ne l'avaient seulement saluée sur le trottoir, vinrent la renifler au bord du lit, attirées par une excitation trouble et ce qu'il y a d'inavouable dans la pitié. Des sentiments analogues harponnent Madame Peyrony jusqu'à l'endroit où son fils, sans défense, est étalé avec les fards de la mort. Je reviens vivement sur mes pas, me place entre lui et elle :

— Chère Madame, vous n'êtes utile en rien à Jacques et je suis convaincu que vous le gênez. Tel qui souffre mais tient bon soudain défaille si on se met à le plaindre. Croyez-moi, Jacques se remettra beaucoup plus vite s'il ne vous sait pas à côté de lui. Ce qui, livré à soi, sera fini en cinq minutes, durera une demi-heure si nous l'entourons d'une attention déplacée et d'une compassion inutile.

Madame Peyrony est enchantée. Elle me remercie. Je la pousse vers la grille. « D'ailleurs, me dit-elle, j'ai à aller chez les B... Je suis venue ici parce que c'est à côté de chez eux. »

Elle part et tout à coup je me sens léger, je fais des bonds, sûrement je vais battre Ducellier sur 60 !

Peyrony se lève enfin et se rend au vestiaire, et je rejoins Ducellier. Nous courons, faisons mille tours. Je rejoins Peyrony quand il sort avec Pasquet qui le quitte. « *Olé, nene !* » Je lui tape dans le dos, à l'espagnole. « Oh ! fait-il, avec un œil de courroux, juste sur mon muscle froissé ! » Car, à la n^{ième} puissance, le lacédémonisme donne de la douilletterie, et plus le gosse Peyrony se mue en grand crack, plus, à la lettre, il devient impossible de le toucher. Depuis que Pasquet dit de lui qu'il *interprète* une course, Peyrony est dans un état continu de vapeurs musculaires, et se colle sur les biceps

huméraux ou les demi-membraneux, soi-disant claqués, des rectangles de toile imposants, qui me donnent envie de lui dire *vous*.

— Alors ? C'est passé ?

— Oui. J'ai vomi.

Je vois alors une petite goutte d'eau au coin de son œil, comme il en vient pendant ces sortes de transes. Cette fausse larme est le maximum de ce que peut faire Peyrony dans le genre sensible.

Nous nous dirigeons vers les jardins ombragés qui ceignent le stade, et je lui dis :

— Mon petit lapin, on se demande quelquefois qu'est-ce que ça peut bien être qu'un « péché ». Eh bien, je vais te le dire : c'est ce que tu viens de faire. L'acte fondamental d'une vie est de décider ce qui est important et ce qui ne l'est pas, et l'indifférence, l'indifférence active pour ce qui ne l'est pas est un devoir aussi strict que l'attention pour ce qui l'est. Un bon tiers de ce qui existe ne mérite qu'un regard distrait : passe, torrent de ce qui ne m'intéresse pas ! Or, tu sais que ta mère se fiche royalement de ton sport, et cependant à cause d'elle tu as modifié ton programme, tu as couru une épreuve qui n'est pas faite pour toi, tu as forcé ton organisme, toutes choses déraisonnables. En cela tu as péché. Autant d'énergie tu as gaspillée pour ce qui n'importe pas, autant cesse d'être disponible pour ce qui importe. Et on ne joue pas avec l'énergie.

— Tu es bien ménager !

— Fuir, céder, lâcher, mais oui, regarde, c'est toute ma vie ! Céder sans cesse sur le secondaire pour rester fort sur l'essentiel. Les petites victoires sont des défaites. Si tu avais vaincu dans le 500, en l'honneur de ta mère, crois-tu que je t'en aurais estimé davantage ? J'aurais dit : « Du courage perdu ! Alors qu'il lui a manqué le courage le plus difficile : celui de renoncer à une approbation que dans le fond il dédaigne. » En réalité, comme la plupart des gens, tu ne sais pas dédaigner solidement. Ne jamais répondre aux insultes, ne jamais se justifier, permettre que vous bousculent les gens qui attendent le tramway, pour n'envoyer promener que celui qui vous empêcherait d'y monter ; toujours accorder tout aux imbéciles c'est le seul moyen qu'ils ne vous prennent rien ; laisser dire ceux qui disent des faussetés sur le monde, comme laisser croire ceux qui croient des faussetés sur toi. Ce qui constitue la beauté d'une vie, c'est sans doute ce qu'on y a fait. Mais c'est, presque autant, ce qu'on n'y a pas fait.

Devant nous, Lufkin, le grand athlète américain, saute en hauteur. Nous restons un moment silencieux à le regarder, nerveux et exact, nonchalant et réfléchi, vrai type d'une humanité supérieure, presque surnaturel d'aisance quand d'abord il frôle l'herbe en courant pour s'échauffer les muscles, comme un grand oiseau dompteur d'espace, les ailes repliées avant le vol.

— Distingues-tu de quoi est faite la perfection de son style ?

— Euh...

— Eh bien, je vais te le dire : c'est qu'il ne fait strictement que ce qui est utile. Il applique, pour réaliser le saut, le principe qu'il y a une minute je te conseillais pour réaliser ta vie. Et sa force est double parce qu'elle est une force bien distribuée. Tu me raillais tout à l'heure : « Tu es bien ménager ! » Regarde-le : il rase la barre, il sait que s'il saute deux centimètres de plus, ce qu'il aura dépensé pour ce surcroît inutile, c'est autant qui lui manquera quand la barre sera montée de deux centimètres et qu'alors il en aura besoin. Nous voyons cela très nettement ici parce que Lufkin est un immense artiste, qui rend tout clair. Mais, seulement dans l'équipe, n'as-tu pas remarqué que cette hâte mesurée, cette agitation intelligente qui sont nôtres, sont toujours soumises à ce principe essentiel du sport : le maximum de rendement pour le minimum d'effort ? Et maintenant, écoute-moi, Peyrony. Quand tu auras ainsi laissé tomber bien des choses, tu t'apercevras qu'une grande réserve de force et d'heures te reste vierge pour ce qui compte, et que ce que tu as sacrifié te rapporte cent pour un. Le temps coulera entre tes tâches comme l'air, dans la course, entre tes doigts. Tu mériteras l'épithète orphique pour Athéné : « inaccessible aux ennuis », et c'est vraiment une épithète qu'on partage avec la divinité. Ta jeunesse longue et ton calme inviolable feront la haine des Yeux-Cernés, si tu n'as pas soin de leur donner à l'occasion un os à ronger (par exemple, tous les dix-huit mois environ, tu pourras laisser entendre que tu as des ennuis d'argent). « S'ils sont esclaves, c'est leur faute plus que celle de leurs tyrans », disait des Romains Brutus. C'est un jugement que tu peux élargir. Plus on va, plus on pense de beaucoup de malheureux ce qu'on pense de tous les ratés : que c'est leur faute et non celle de la *vie*, ou de la *société*. Naturellement, la *vie*, la *société*, la *fatalité* ont bon dos, et il n'est pas d'époque où il n'y ait eu quelque prétendu *malheur des temps*, bouc émissaire sur quoi les sous-hommes se déchargent de leur paresse et de leur incapacité. Ou bien encore,

surtout depuis dix-neuf cents ans, ils disent que souffrir, c'est comme les maladies nerveuses, c'est tout ce qu'il y a de distingué, et que tu es un butor si tu ne souffres pas. Car prends garde. Ils voudront t'entraîner. Ta liberté leur fera mal et horreur. Plus sa vitalité est faible, plus un être est sujet aux soucis : ce sont les mauvaises herbes d'une terre appauvrie. Ces soucieux, ces malades cherchent partout des malades pour ne plus se sentir seuls, comme les invertis qui ne feuilletent l'histoire que pour se créer une famille avec des accusés. Ils voudront que toi aussi tu te noies dans le pipi de chien où ils se noient, que toi aussi tu gémisses enchaîné par des chaînes de papier, que toi aussi tu bronches pour un rien, comme pour une feuille morte les stupides chevaux. Mais tiens bon, reste heureux, et refuse-leur toute pitié. Comme le Christ qu'elle s'est choisi, si l'humanité est crucifiée, c'est qu'elle le veut bien. Et tu peux toujours lui crier, comme avec bon sens les pharisiens : « Tu n'as qu'à descendre de ta croix. »

C'est le destin le plus difficile, que vivre raisonnablement. Et n'est-ce pas un bel instant, celui où l'on aide vers ce destin quelqu'un dont on est l'ami ? où on lui épargne de la souffrance bête ? où on lui apprend comment user de ce monde ? Pouvoir se dire sur son lit de mort : « Je n'ai eu de contrariétés que le strict inévitable », quelle victoire pour la vie ! Et quelle victoire pour l'intelligence ! Car la déesse « inaccessible aux ennuis », ne l'oublions pas, c'est Athéné, la déesse de l'intelligence. C'est la déesse armée d'une lance, c'est l'intelligence perceuse de monstres qui perce les fausses raisons de souffrir, et rit : « Souffrir pour ça ! »

Peyrony ne demande pas mieux que de ne pas souffrir : ça, ça lui va. Mais il est plus rétif touchant « ce qui est important et ce qui ne l'est pas ». Il revient à la charge, et prétend que le conseil que je lui ai donné, de tout sacrifier à l'essentiel, exige une « surveillance de soi-même » qui choque son instinct de prodigalité.

— La surveillance de soi-même ? Bien sûr. Nous devons ne nous perdre jamais de vue, — ou très courtement, et plutôt alors faire celui qui. De même que nous modelons notre corps par des exercices appropriés, des massages appropriés, voire un régime approprié, nous devons sans cesse modeler notre être jusqu'à ce qu'il remplisse tout l'espace délimité par nos possibles, jusqu'à ce que nous soyons exactement et parfaitement ce que nous sommes. Une telle œuvre ne supporte ni les morts ni les hasards. J'appelle morts les heures

perdus (attention ! ne pas confondre délasserment et perte de temps). Qui perd son temps est indigne de vivre ; ces gens-là justifient les guerres ; pas de scrupules à les débarrasser d'une vie dont ils ne savent que faire. Quant aux hasards, ce sont des corbeaux dont chacun, si on ne le chasse pas, viendra déchirer et emporter un lambeau de notre substance. Donc, résistance inflexible à tout ce qui n'est pas dans le sens de notre destinée. Pas de courants : le gouvernail, Peyrony !

— Tout cela ne risque-t-il pas de faire une vie trop tendue ? Il me semble entendre Pasquet, quand je suis aux agrès : « Ne vous raidissez pas ! »

— J'aime ce mot, et je me le dis souvent à moi-même. Car une vie soutenue n'est pas une vie tendue. La faiblesse elle aussi est capable d'être tendue. Alors qu'il n'y a que la force qui soutienne. Un muscle, au repos, peut être faible, s'il est contracté par l'excès d'haltères ou de culture physique. Fort, il est mou. Puisque tu parles agrès, tu dois bien savoir aussi ce que c'est que faire les mouvements « en souplesse ». Et qu'est-ce que la souplesse ? C'est la force. À l'intérieur de la force il y a place pour tout les reculades, l'oubli, la gentillesse, la charité, les nerfs, les toxines, les vertiges... Et tout cela, dangereux sans la force, avec elle devient excellent. À l'intérieur de la force est le rire. À l'intérieur de la force est le jeu. À l'intérieur de la force est la liberté. Celui qui connaît sa force connaît le paradis.

Peyrony – un peu naïvement – fait jouer son biceps, ce qui m'amène près des lèvres un « Il ne s'agit pas de cela. » Mais je songe à une parole qui me fut dite par un officier, et qui me frappa : « Un officier, pour monter en grade, il faut avant tout qu'il ait de bons muscles. » Et il m'expliqua : « Pour être, dans une troupe en campagne, un chef qui tient sa place, il faut être de fer. La valeur professionnelle et toutes les qualités morales seront inutiles, si on n'est pas de fer. » – « Eh bien, lui répondis-je, je le dirais aussi d'un artiste. Il lui faut des nerfs de femme, mais dans une constitution de taureau. Parce que la constitution de taureau ne laisse vibrer les nerfs que juste ce qu'il faut pour que l'artiste en tire une impression artistique, et les étouffe aussitôt après, avant qu'ils n'aient fait du vilain. »

Je répète ces propos à Peyrony, et j'ajoute :

— En somme, le génie, c'est d'abord d'avoir de bons muscles. Ils permettent l'énorme travail, la tour qui monte jusqu'au ciel, –

l'abandon maîtrisé à tous les monstres intérieurs, – la carapace aux insultes et aux mauvais conseils, – la grossièreté et le cœur solide qu'il faut pour culbuter cette salope, la foule, et lui faire une fille, la gloire ; enfin ils permettent de tenir sur le grand parcours, d'« écoëurer » (comme on dit en sport) les concurrents, de durer avec l'obstination semi-divine d'un Voltaire (84 ans), d'un Goethe (83 ans), d'un Hugo (83 ans), d'un Tolstoï (82 ans). C'est drôle, les génies qui meurent jeunes ne m'imposent pas. Le génie, je ne le vois que coriace. Le pari de Pascal me dégoûte : il est puéril. Pourtant moi aussi je parie : je joue sur quatre-vingts ans ; si je meurs avant quatre-vingts ans, mon édifice n'aura pas de toit. – Donc, la force, toujours la force. Les Hindous représentent l'univers soutenu par un taureau. Je ne sais trop ce qu'ils entendent par là. Mais moi, j'interprète : c'est la force qui est le soubassement de tout. Prends garde. En courant le 500, pour conquérir une approbation sans valeur pour toi, de même qu'en « tiquant » devant ce que tu as appelé le premier la surveillance de soi-même, tu me parais manquer de force.

Peyrony ne répond pas. Que pense-t-il ? Il pense peut-être, simplement : « Il est de neuf ans plus vieux que moi. Autant de rabiote de force que j'aurai toujours sur lui. »

– Allons, dis-je, il est quatre heures et demie, il faut que je vous quitte. Le soleil est encore haut dans le ciel. Les rues doivent être pleines de gens charmants. Nous sentons que nous allons avoir un caprice. En principe, je vais chez des amis, entendre un quintette de musique ancienne... Je crois que c'est assez nécessaire pour équilibrer ce que nous avons fait ici. Avec cela ma journée ne sera pas trop mal balancée. Matin : offrande solaire, eau, massage, travail à la Deuxième Olympique, au jardin, avec les oiseaux qui crottent sur mes brouillons. (« Oh ! » fait Peyrony, scandalisé.) Après-midi : petit entraînement ici, expulsion des sentiments antisociaux à l'aide de ta maman, hauteurs sublimes avec toi, puis petite évocation : Watteau (le quintette), extrême distinction d'esprit, et départ à l'anglaise, pour n'avoir pas à donner mon opinion sur le pianiste. Le soir petite attente, en lisant la Chronique Florentine de Dino Compagni, petit coup de sonnette... Mais « les nuits appartiennent aux dieux ».

– Je te raccompagne jusqu'à la grille.

– Avec une telle économie, les quatre-vingts années de règne sur lesquelles j'ai parié ne sont guère douteuses : cela est cuit. Allons,

disons cent années ! qu'est-ce que cent ans pour toutes les choses agréables qu'il y a à faire dans notre vallée de larmes ? Et comme j'aurai toujours de la sympathie, j'aurai toujours de la jeunesse. Je voudrais descendre dans la barque funèbre avec un cortège à vous faire pleurer d'envie, chargé de belles heures, chargé de visages, de mythes, de cadences, de musiques, et, mon Dieu, aussi, pourquoi pas ? de quelques pensées. Si d'aventure la religion de ce fameux Juif est la bonne, je ne sais trop ce qu'ensuite je deviendrai ; je crois que ce ne sera pas fameux. Si ce n'est pas elle, j'aimerais assez que ce fût celle des Égyptiens. Alors je revivrai peut-être sous la forme d'un épervier, j'aimerai les belles épervières, je descendrai me percher sur ton épaule. Tu ne seras pas étonné, tu m'offriras une amande... Ah ! tout cela est bien plaisant.

Et je serre sa main chaude, pulpeuse, prête pour le combat ou la paix.

Ô Divinité, sous quelque nom qu'on t'adore, permets-moi une vie sage et forte. Aide-moi à faire en elle trois parts, pour ma gloire, mon plaisir et la vertu. Alors je pourrai composer ainsi mon épitaphe : « Passant, ne me plains pas. J'ai pris et j'ai donné, dans une mesure convenable. Et c'eût été injuste que seul je fusse immortel. »

Poèmes

CRITÉRIUM DES NOVICES AMATEURS

Soudain l'irruption des corps est pareille à l'éclatement de l'orchestre.

Trente fois croisés dans la rue, si je me doutais qu'aussi beaux qu'à la palestre !

Épiphanie de l'homme-dieu !

Ils avancent sans s'approcher, loin derrière leurs bras tendus, la tête rejetée en arrière comme les aveugles ou les statues de satyres qui par là symbolisent la joie de l'ivresse dionysiaque, et l'un et l'autre ont aussi peur de la défense qu'ils ont peur de l'attaque.

Plus qu'aucune danse au monde son brusque changement de garde est beau,

mais il n'est pas aimé du public à cause de l'aristocratie de sa peau, polie comme à la pierre ponce, et fondante, et brillante de pâleur, et diaphane comme le Paros qui est allumé à l'intérieur.

Tout ce qui disparaît et apparaît et se transforme à chaque seconde !

Sur sa poitrine et sur son dos à chaque seconde c'est un nouveau monde,

mais rien que là car ses jambes sont à peine dégrossies comme aux jeunes chiens,

encore empâtées d'enfance, et le modelé de ses genoux ne vaut rien.

Lors Reby de cuivre rouge, son adversaire, en parfait détachement, Reby la Musaraigne, sombre et chaud comme le soleil couchant, les jambes droites et fendues, bondit, et ses péroniers latéraux jaillissent comme les tendons d'une sauterelle ou les nervures des végétaux.

Ô nobles corps I

Gauche doublé de Reby au menton, et crochet du droit sur le cou.
(Je ris du clignement de ses yeux à l'instant qu'il encaisse le coup.)

Il encaisse, mais, vif comme l'éclair, il riposte en remise du droit au flanc.

Voilà ! Tu l'as bien coupée, sa profonde puissance de déplacement !

Encore ! Tu as trouvé ton coup ! Travaille-le avec des crochets aux côtes.

Encore ! Tu l'as arrêté ! Regardez son estomac qui tressaute !

Le ring, les cordes, l'arbitre tressautent comme cet estomac et ce cœur.

Walton frappe du poing sur le rebord « *God ! Your boy's a merry little fighter !* »

Et les bras ballants de l'arbitre, et le soigneur qui m'asperge d'eau, et le gars en casquette qui se pâme et soupire par trois fois : « Ça, c'est beau ! »

Aucun musée du monde ne lui ferait sentir la beauté, mais il l'a vue ici, rien à faire, et il mourra en sachant ce que c'est.

Et le gros qui a connu Sam Langford, et le chauve qui a donné le sein à Criqui.

Ici quand on s'amuse on s'amuse, on n'est pas comme les riches qui font ceux qui.

Time.

Douce est l'eau sur son corps qui brûle et sa vie partout appuyée.

Les trois cordes posent leurs trois ombres sur les vertèbres de l'échine mouillée,

blanche, imberbe, et reflétante comme le pur ivoire césarien.

Tout autour que devient la France ? Mais ici vraiment on est très bien.

Ce quelque chose de déboutonné, sans une pensée, si reposant !

Et pas de pli au pantalon et le col mou et pas de gants.

J'ai laissé *l'Action Française* à ma place et mon voisin lit *le Populaire*.

Ça ne fait rien, on est copains quand même, il s'en fait pas pour ça, le frère.

(Notez que *l'Action Française* laissée à ma place était un « service ».)

Je ne voudrais pas que l'on crût que j'achète ce journal, je n'ai pas tant de vice.)

Que de plaisir !

Debout, corps pareils à tant de corps qui furent tués, corps que
demain peut-être au fond de la tranchée nouvelle,
je relèverai avec mes mains coutumières des fraternités,
debout, joie éternelle !

Allons, les voici en garde, sournois, brassant l'air, tissant l'air,
si nets et propres et onduleux comme s'ils bougeaient au fond de
la mer.

(sauf que la corde où il s'appuya met une barre rouge sur ses
omoplates).

Les cinq doigts de ses grands dentelés, comme si un lion l'avait
pris dans ses pattes,

dressent la force de la poitrine au-devant du cœur bien abrité,
– ô femmes, qu'il est difficile à atteindre, ce cœur, derrière un tel
bouclier ! –

Translucide ainsi qu'un savon de glycérine arrivé à sa fin,
luisant comme luisait le Parthénon, de nitre, d'huile, de cire et de
parfum,

les grands droits et obliques de l'abdomen et ce corset cuirassé
d'insecte,

divisent le temple inspiré construit par la nature architecte.

Les veines, les os, les muscles le font, tandis qu'il va luisant,
fouillé comme une matière orfévrée par un amoureux artisan,
dont la seule *paille* serait peut-être, au bas de cette nuque couleur
d'abricot frais, la marque brune du bouton de col rouillé par la
sueur.

Homme ! le plus noble des Anges soufflés du Feu !

Eh là ! le voilà dans les cordes, et le sang sur le corps frais lavé,
et les cordes longtemps frissonnantes alors que lui déjà s'est
relevé.

Le moindre petit calicot prendrait place au milieu des Vivants
par la seule, sainte et splendide soudaine apparition de son sang.
D'une seconde à l'autre, très distincte, j'ai l'impression d'une
bataille perdue.

Qu'a-t-il ? Au lieu de répondre, il remonte sa culotte avec ses
mains pattues.

Il rarrange stupidement ses cheveux (le geste type du « novice amateur »).

Il jette un coup d'œil plein d'angoisse dans la direction du gong libérateur.

Et sa garde ? Il se couvre ! Et ses grands bras stupides qui fauchent !

Bien ! Au bout de trois rounds, il s'aperçoit enfin qu'il a un gauche !

Encore, ton gauche ! Encore, ton gauche ! Ah ! malheur ! *l'in-fighting* le secoue !

Et pourtant tout cela sans que le rouge une fois monte à ses joues.

« God » says Walton puffing, « see the ducky ducking ! Why, find an opening, step inside of his blow !

Now you're in the right place, ducky, set a fast pace, land a hook in his face ! Dont you see he guards low ? »

Il sourit. Comme, dans les tirs forains, le zouave sonne un petit air si on le touche,

à chaque fois qu'il est bien touché un pauvre sourire dans l'instant crisper sa bouche.

Il vague avec des bras tendus, tel un homme à demi endormi, il s'appuie contre celui qui le frappe comme sur l'épaule de son meilleur ami.

D'un regard douloureux vers l'arbitre, il implore qu'on fasse cesser ça,

mais moi, si j'étais l'arbitre, je sais bien que je n'arrêtera pas le combat.

Bien souvent, moi aussi, j'ai été *groggy* devant un être.

Des femmes crient derrière moi. Le gaz, comme un mourant, bat dans l'air.

Toujours, comme un rocher que couvre et découvre la mer, quand le corps à corps se défait, je me serre en voyant reparaître cette chose sanglante qui sourit.

Time. Sous ma main son corps brûle d'une façon effrayante.

Sur ma manche pleuvent les duvets de la serviette éponge qui l'évente.

Dieu ! Quelque chose de physique m'éloigne de ce garçon fourbu.
Vraiment, c'est plus fort que moi, je ne peux pas supporter les vaincus.

Épongeant les cheveux secs et sous le vague regard exténué,
je lui dis : « Mon cher garçon, tu l'as voulu, il faut continuer. »

Et je sens (effrayante est la façon dont l'essoufflement le fait battre)

son reproche parce qu'il n'a que trois soigneurs alors que son adversaire en a quatre.

On lui présente de l'eau, mais il refuse cette eau rouge de sang.
Refuse cette eau.

Pâle, aux visages de perle, mains tordues, je vois palpiter et mourir ces Anglaises et ces Américaines si ingénues dans l'acte de s'offrir.

Car, tournoyant, dans cette extrême déchéance il est toujours pareillement beau.

Et la plèbe exulte car on ne l'aime pas, j'ai dit pourquoi, à cause de sa peau.

Chère plèbe, moi, ne t'ai-je pas aimée dans le désordre des fins de séance,

quand les troisièmes passent aux premières et que le gaz défaille et s'élançe ?

Huit secondes encore : il titube. A-t-il conscience du mot que jeta le taciturne docteur roumain à la bouche de Malatesta,
et du geste millénaire de son bras levé pour la grâce,
et du jaillissement triomphal hors le vainqueur qui traverse et l'embrasse ?

Qu'on le descende !

Et je sens que se dessèche et se recroqueville mon amitié,
et malgré moi je me détourne, pas assez pour ne pas voir, qui pendent,

ces jambes blanches et sanglantes de petit esclave crucifié.

LE POÈTE PENSE À UN REPAS SACRÉ

« Donne-moi un morceau de ton pain », me dit notre capitaine.
Je tressaillis de gravité. Je rompis le tendre pain.
Nous venions de combattre et nous allions combattre au-devant
des butts en bois de frêne.
Et le génie des joueurs tués, sous le tertre, était notre gardien.

Aucun homme d'un club étranger ne profanait la libation.
Le plus vieux de nous avait vingt-cinq ans, le plus jeune en avait
seize.
Plus jeune encore, plus fol, plus saint, le feu jouait dans la
fournaise.
Ô feu, éternellement pur, sois propice aux chastes garçons !

Mon chien posait, coulait sa tête le long de mes genoux en nage.
Et puis, avec un amour triste, il soupirait vers mon visage.
Des mottes collées à nos souliers montait une âcre odeur de terre.

Quand nous rompîmes ce premier pain, nul pacte ne fut exprimé.
Mais je dis : « Béni soit ce pain que le sang des nôtres a peut-être
fait germer. »
Puis, tous, nous étendîmes les mains vers les mets offerts.

LES COUREURS DE RELAIS

Tous quatre lancés comme une seule arme, comme une seule bête,
comme une seule barque,
le plus grand à la poupe et le plus petit qui est en avant, et moi
engrené au milieu, moi organe de ce corps vivant,
et tous portant les mêmes couleurs, et tous marqués de la même
marque,
et tellement dans le couloir l'un de l'autre que nous sommes trois
qui ne sentons pas le vent,
nous entrons à petites foulées piaffantes en nous tenant par les
épaules.

Quatre et nous sommes un seul. La parfaite solidarité. Un grand
accord humain, si juste qu'il donne envie de chanter.

Chacun de nous sur le corps des trois autres exerce un droit de
contrôle.

Sur mes mollets, parce qu'ils sont tiens, je te reconnais un droit.
Tes muscles, tes nerfs, ta tête, cela me regarde parce qu'ils sont à
moi.

Si tu coupes le fil d'émeraude, ce sont quatre qui gagnent, pas un.
Estime égale pour le moins vite et pour celui qui va le mieux.

Allons, prenons nos postes. Au revoir, petit vieux ! au revoir, petit
vieux !

Vents, ne soufflez pas de face quand il sera dans la ligne d'arrivée.
Je les vois, isolés, perdus, sur trois points cardinaux du terrain.
J'ai peur pour eux et non pour moi. C'est pour eux que je suis
éprouvé.

Comme ils sont à part de tous les autres, et tellement plus !
Comme ils sont miens !

Régulier. Ce n'était pas pour nous. Mais on a fait tout ce qu'on a
pu.

Personne n'a dit à Girardot que c'est à cause de lui qu'on a été battus.

Et le bon honneur est assis dans les poitrines, et l'âme est bonne comme le pain chaud et frais.

Ô maître de ma pensée, je prends votre suite comme dans le relais.
Je pars du point où vous arrivez, avec l'avance que vous m'avez gagnée.

Nous n'avons pas couru côte à côte, nous n'avons pas fait ensemble le chemin,

pas connu la douceur de pouvoir dire : « Nous aurons une seule et même foulée. »

Je vous ai ravi la flamme et j'ai fui. C'est à peine si j'ai vu vos traits.

Et l'enfant qui m'attend plein de fièvre au terme où finira mon relais,

à l'heure de l'arrachement suprême, quand j'aurai tant besoin de bras humains,

à son tour me ravira ce que j'apporte et fuira sans que j'aie senti sa main.

LE CHANT DES JEUNES FILLES

À L'APPROCHE DE LA NUIT

Sur les monitrices de Hébert.

Les jeunes filles, mi-vêtues, sont assises sous l'arbre vert, et elles élèvent le chant sauvage : *Ala... alala... la...* L'une fait bourdonner les cordes, l'autre frappe sur le tambour. On sent la mer océane.

Larges sont leurs épaules et d'une plénitude héroïque, larges, disposées pour des ailes. Comme elles sont parfaitement belles, elles semblent plus grandes que nature.

De sorte que tout à l'heure, quand elles sautaient à qui mieux mieux, et elles chantaient en empaumant la balle, et les vents pleins de mains leur brassaient les cheveux, j'hésitais si elles étaient mortelles, et j'étais plein de la crainte d'Ulysse, et je leur disais (mon cœur se serre) : « Je t'ai rencontrée naguère, sur la rive, en face d'Aulis... »

Elles pouvaient la grâce parce qu'elles avaient la force. Elles dansaient en chantant, en se lançant la balle. Elles baissaient la tête puis la jetaient en arrière, pareilles à de petites cavales.

À présent elles chantent, assises. Et l'on dirait que ce chant, c'est l'harmonie de toutes les pièces de leurs corps.

On dirait que ce bel accord est fait par des organes qui chantent.

Pâle est le bras qui bat la mesure, et qu'avait rosi le jeu. Comme la bretelle d'étoffe y retombe, la peau qu'elle coupe paraît plus pure, tel un modelé sous une veine bleue.

Leurs visages sont étales comme la mer, avec des fleurs de soleil, – pour quelle fête ? Mais quand elles reprennent souffle toutes ensemble, on croit voir une vague où se gonfle la joie de la forme pleine et parfaite.

La nuit vient, appelée par ces voix. Ô Nuit, soyez douce aux jeunes filles. Soyez-leur une eau dans la bouche. Le frapement sauvage

martèle le chœur virginal. Et le grave épouse l'aigu et ils sont un comme dans une couche.

Ala... alala... Le bras qui bat la mesure se soulève au fil de l'air, avec la mollesse des hanches. Le bras qui bat la mesure se soulève et bouge comme une branche.

À UN ATHLÈTE RETIRÉ

Vous étiez la fleur des jeunes hommes quand j'étais un petit enfant.

Pourquoi faut-il qu'après treize ans je me retrouve auprès de vous ?

Je me détourne. Je vous parle en regardant par la fenêtre.

Les arbres meurent pour revivre et la rivière n'est pas changée.

LA COURNEUVE

Le maillot arraché jusqu'aux hanches.
Le genou étoilé de sang.
On l'emporte sur les épaules.
L'aumônier marche par-devant.

MON VIEUX, TU TE SOUVIENS

DE CES RETOURS ?

Mon vieux, tu te souviens de ces retours ?
Je vais dire celui du 4 juillet.

La fatigue qui rend un peu hargneux, silencieux, comme si tout était dit.

Et c'est vrai qu'il n'y a rien à dire. Il a mal couru. C'est ainsi.

Sa certitude que sa vie entière est infirmée par cette défaite.

Maintenant existe pour toujours une raison qu'on se paie sa tête.

Le mystère des cernes de fatigue, absents à trois heures mais il en est sept.

Les yeux qui le tirent sur leurs bords, les yeux agrandis et vagues.

Les mains rougeaudes et si gourdes qu'on ne pourrait plus ôter sa bague.

Sur l'herbe, assis ! tombé ! toutes mouillées encore les jambes vaincues,

si pareilles à celles du vainqueur. Des brins d'herbe collent à cette moiteur.

La soif. « N'es-tu pas trop en sueur ? »

Content qu'une telle crainte me soit venue.

La moustache que laisse la mousse de bière.

Le rire avec la moustache en mousse de bière.

Le désir du pain. A-t-on envie de pain !...

La morsure avec les dents de devant à même le pain.

Le rire avec le pain dans la bouche.

L'odeur du pain mâché quand il rit.

La faim et la soif, comme deux sources, et leur sœur, la convoitise du fruit.

Le fruit qu'il mange et dont je jouis.
Le jus qui coule sur son menton.
Le fruit mangé loin des compagnons,
quand l'Iliade pousse dans mon cœur son cri
« Jamais plus nous ne nous confierons
l'un à l'autre, assis loin des compagnons. »
Son insistance pour me donner part du fruit,
celle où sa bouche n'a pas été.
(Que d'histoires ! Suis-je si dégoûté ?)
Sa menace de faire la tête si je refuse.

La parole revenue avec le bien frugal.
— « Tu vas le dire chez toi que j'ai couru si mal ?
Oh ! je vois ça d'avance que tu le diras. »
Les mille détestables excuses :
— « J'avais mal au genou, au pied... » et cætera.

Furtivement, sur son front, le gras de sa main,
pour cacher qu'il reste si longtemps en nage.
Le besoin de prendre ailleurs des avantages,
de me dire qu'il a été second en latin.

En montant l'escalier, la tête qui tombe à droite, à gauche,
la feinte à chaque marche de n'en pouvoir monter une autre,
mais le petit sourire en dessous qui dénonce la comédie.
L'arrêt, la gracieuse faiblesse à cinq pas de l'appartement.
— « Allons ! Avance donc, à la fin ! Tu es assommant ! »
La tête appuyée au montant de la porte, toute fléchie.
La dégringolade du champion en enfant.
La porte ouverte. Le sac lancé par le tapis.

Dans la chambre, avant de s'abattre sur le divan,
debout, les bras tombés, le net garçon se défait en musique.
Un brusque envahissement de gravité.
Une buée, une langueur nocturne au fond des cernes innocents.
Le corps une seconde balancé, qui hésite et déjà plonge.
Sous les paupières à demi closes la source d'un sommeil
pathétique...

Debout, une seconde balancé, pareil au Génie du Songe.

AMIS-PAR-LA-FOULÉE

Nous avons couru côte à côte, deux beaux chevaux à un même char.

J'avais ma foulée qui enfonce, ma foulée de chargeur de bataille.

Les deux souffles partaient à la fois : une seule vapeur d'une seule machine.

Quand nous avons accéléré, j'ai eu tant de plaisir que j'ai souri.

La vitesse montait en nous comme de l'eau dans un conduit.

Dans les virages inclinés, j'étais un peu appuyé sur lui.

Ralentir avec la même décroissance a une douceur qui vous clôt les yeux.

Ô mort exquise du mouvement, quand le buste tire sur lui comme des rênes,

quand les bras s'abaissent et pendent comme dans la bonace des voiles retombées...

Pour les Chinois, d'un accord d'instruments naissait entre les musiciens une sympathie.

Comme nous disons amis de collègue, ils disaient d'un mot amis-par-la-musique.

Quel mot pour ceux qui ont couru ensemble dans l'accord de la foulée ?

SOLEIL DE NUIT

JEUNE FILLE,
TROISIÈME DANS LA COURSE DES JEUNES FILLES.

Ah, la bonne petite fille ! Elle est sage comme une image !
Je vois son pied, fleur de plénitude, particulier comme un visage.
Je vois sa belle bande velpeau. Je vois ses grandes petites mains.
Je vois la lourdeur légère de ses hanches. Ô mère de demain
matin !

Je n'ouvre pas les bras pour l'embrasser mais pour prendre sa
mesure.

Elle est solide. Elle est bien charpentée. Elle a une excellente
ossature.

Elle a de grands yeux clairs de chat. Elle est charmante à
m'arracher un cri.

Elle a le teint et les cheveux mordorés. Elle est Soleil de Nuit.

Sous la peau fine des souliers de course je vois bouger les doigts de
ses pieds.

Qu'elle soit heureuse, Soleil de Nuit ! Que soient heureux ses
parents vénérés !

SUR DES SOULIERS DE FOOT

Gros souliers, base de la jeune jambe, cuir de vache à peine dégrossi,

seule épaisseur sur ce corps qui n'a contact que de légèretés,
je vous tire du sac en pagaye où vous dormiez sous la culotte salie :
sifflets de l'arbitre dans l'air coupant, terrain qui claque... je tire tout l'hiver.

Entre mes mains, outils de la victoire, vus de si près, un peu diminués,

inertes, vous qui voliez, frappiez, vivants et sous les ordres de l'esprit,

à la fois durs et enfantins, grands et petits, grands et petits,
tels lui-même qui sait bien les larmes à ses yeux bridés de petit condottiere !

Encore poisseux de bonne huile, encore croûtés de paquets de terre,

force fumante avec votre odeur d'algue, votre élégance faite de brutalité,

avec votre poids, vos écorchures, votre cuivrage, votre mystère,
vous êtes aussi nobles que cette terre et la vie ne vous a pas quittés.

La cheville vous a fait une rondeur tendue comme l'*umbo* du bouclier,

le cou-de-pied vous a infléchi, vous êtes moulés à un unique exemplaire.

Il me semble que, sans le savoir, je reconnaîtrai à qui vous appartenez.

Ma main sur votre contrefort est pleine de respect et de douceur.

Je suis pénétré d'une telle émotion que je me sens brûlé jusqu'au fond du cœur.

FOOT SCOLAIRE

ou

PAS DE PASSE À UN HOMME MARQUÉ

À leurs voix j'ai tout de suite reconnu que ce n'étaient pas des chrétiens.

Le pré plein de sacs et de frusques. Le pré plein de jeunes râleurs.

Ça court avec les mains à plat comme les palettes d'une roue de vapeur.

Ça court en tenant son mouchoir. Ça quitte cinquante fois le terrain.

Ça a des bérets à cause de ses mèches. Ça a des taches de son.

Ça s'arrête pile pour s'engueuler, en se penchant un peu en avant.

Au bronzage des genoux qui cesse net on voit que ça n'a jamais mis de pantalon.

Ça croque – on se donne des forces ! – six sucres pendant la mi-temps.

Un jour, décrépité, sur la touche, objet de dégoût pour les fils de ceux-là,

ils essaieront de m'envoyer la boule dans la figure pour me moquer.

« Voyons ! les petits gars, on ne fait pas de passe à un homme marqué^[12] ! »

Je n'oserai pas la renvoyer, de crainte d'être maladroit.

La tristesse enfin me chassera du terrain, que je leur aurai empoisonné.

Lecteurs, s'il n'y a pas de rimes féminines dans ces beaux vers, vous avez bien compris qu'il y a là un sens profond.

C'est que Madame Peyrony n'a rien à voir chez les garçons.
(Cela est dit *cum grano salis*. – Note pour les esprits peu ouverts.)

UN AILIER EST UN ENFANT PERDU

Il a conquis le ballon et seul, sans se presser, il descend vers le but adverse.

Ô majesté légère, comme s'il courait dans l'ombre d'un dieu !
Six garçons se jettent à sa poursuite ; et la glèbe jaillit derrière eux.
On dirait son sillage déployé, force fraîche, cette houle humaine,
ce large et gracieux éventail qui balaie de son vent la plaine.
Devant lui sautille la bête perfide, à demi captive, irritée,
qu'on mène à coups de caresses rageuses et de l'intérieur du pied,
et ses pieds sont intelligents, et ses genoux sont intelligents.

Magnifique est la gravité dure de ce jeune visage jamais vu que riant.

Il court, il est talonné, et il y a en lui quelque chose d'immobile.

Ses yeux sont baissés sur le ballon comme sur la page de Virgile.

Sur sa poitrine découverte je vois briller ses médailles d'or. Ange gardien, inspirez son jeu !

Soudain le ballon en l'air, comme une noire et rapide boule de feu.

Soudain lui qui s'envole ; ses omoplates comme la naissance d'ailes coupées.

Et le claquement musical du cuir, comme le rire de la bête perfide, parce que c'est loupé, loupé, loupé.

Un geste dominateur de l'arbitre. Un coup de sifflet plein d'étendue.

Je songe à une phrase du manuel : « Un ailier est un enfant perdu... »

LES BRAS ABAISSÉS

Une arrivée de 800 mètres

Elles cahotent derrière comme des pantins, se désunissent, raccourcissent leur foulée.

La sienne, au contraire, depuis le départ, elle l'a sans cesse et peu à peu augmentée.

Elle paraît ainsi pleine d'aisance, et elle est ravagée à l'intérieur par l'effort.

Les autres, derrière elle, sont hideuses : leurs bouches telles que sciées par un mors,

leurs bouches comme les bouches grandes ouvertes des poissons morts et des soldats morts.

Mais Dieu est assis sur sa face. Elle arrive les bras abaissés.

INCERTITUDE

Il y a dans mon souvenir une cour où s'exercent des garçons, aérée, rectangulaire.

Alentour, devisant, contemplant, nous marchons sous un portique couvert.

Sur le portique s'ouvrent des salles. On entrevoit un torse nu.

Les maximes inscrites aux murs nous incitent à la vertu.

Un autel de marbre est fleuri, pour les garçons morts à la guerre.

Et je cherche, et je ne sais dire si c'était là une palestine ou un cloître,

ni quel dieu me donnait ce bonheur, quand je sentais le bruit de la jeune course passer et décroître,

et l'air fendu par les vies fraîches refluer sur le plus sensible de mon cœur.

BOXE

Les premiers joueurs de flûte grecs qui vinrent à Rome, lorsqu'on vit qu'ils n'avaient pas de succès, reçurent de l'organisateur l'ordre de boxer.

Mommsen, *Histoire romaine.*

ROYAUME DE CE MONDE

Dimanche après-midi, réunion d'amateurs, dans cette salle de quartier, à Paris. Non ! pas la Salle des Sociétés Savantes^[13] ! Une vache petite salle avec le ring attaché par des cordes, pour qu'il ne s'envole pas ; avec des cuvettes, des brocs, des éponges, des serviettes, un matelas (de lutte), qui évoquent la piaule ; des cordages et un petit escalier hésitant lancé vers une galerie, qui évoquent le navire ; et les deux rotondités des gants pendus à une des cordes, brunes, lisses, brillantes, qui évoquent, Dieu me pardonne, le seigneur taureau ; enfin, par là-dessus, un piano, des chaises de jardin, une crédence, une glace Louis XVI, car la salle se métamorphose certains jours en salle de danse. (À propos... ce piano ? Pourquoi ne jouerait-on pas des airs entraînants, pour animer les boxeurs ? À moins que cela ne les embrouille. Il y aurait une étude à faire : de l'influence de la musique sur un boxeur en action.)

La séance est annoncée pour deux heures. Mais comme, à deux heures et demie, il n'y a dans la salle que les poulains, encore en tenue de ville, je pense que cela va être comme les revues de jeunes, où l'on n'est lu que par les collabos. Que non ! À trois heures moins vingt apparaît le public : chacun prend sa place habituelle, non pas une autre, comme la rombière à la messe, à qui il faut sa chaise. Le public est fait de copains, de grandes sœurs, de poupons, d'amantes, sans oublier la mère, la classique Madame Peyrony qui tout à l'heure, quand le combat bousculera les garçons contre les cordes, de son

côté – et elle est assise au second rang, – avancera l'épaule, étendra le bras (bravo pour la garde !), détournera la tête (moins bien), et criera avec épouvante : « J'ai peur qu'ils vont tomber ! »

Quant aux amantes, promises à la grande représentation épileptique lorsque « tirera » leur coco chéri, le reste du temps leur rôle est double : 1° encourager à tort et à travers tout boxeur dont la tête leur plaît, et insulter les juges s'il est vaincu ; 2° dévorer des yeux ces hommes dévêtus, avec la nuance luxurieuse pour celui qui a le dessus, et la nuance maternelle pour celui qui a le dessous, ces deux nuances étant des nuances du même instinct destructeur. Des femmes, autour d'un ring, chacune est là comme une pompe aspirante : il ne s'agit que de soutirer en espérance la force de ces mâles. En d'autres termes, de les « aimer ».

Les boxeurs, toujours en vêtements de ville, sont mêlés au public. Monsieur le Psychologue de première classe s'en donne à cœur joie. Ce petit aux traits délicats, que vient-il faire ici ? Ce mastoc, même s'il cogne, ne peut avoir une boxe fine. Ce trop beau gosse va se rendre ridicule. Et ce grand gaillard, mais si mou de formes, et le visage veule, itou. Monsieur le Psychologue de première classe regarde aussi leurs mains. C'est le dimanche surtout qu'on peut situer les travailleurs, d'après leurs mains, parce que ce jour-là, comme elles ont été l'objet d'un certain décapage de propreté, leurs caractéristiques n'en ressortent que mieux. Mains gourdes et gonflées, des travailleurs de force (maçons, rustiques, etc...) ; nerveuses et blessées, des mécanos ; toujours un peu pâles de farine, des boulangers ; marquées de brûlures, des cuisiniers ; blafardes et boursouflées par l'eau, des plongeurs de restaurant... Et je ne me tiens plus de fierté, à reconnaître avec une quasi-certitude que ce poids plume-là doit être un prote : ses mains sont corrodées par ce qui ne peut être que de l'encre grasse d'imprimerie ; elle incruste toutes les crevasses de la peau, tout le contour des ongles, alors que, si c'était le cambouis des mécanos, le lavage dominical l'aurait enlevé. Je sens que je ne résisterai pas à lui demander (bien que ce soit à peine nécessaire) de me confirmer ma *divination*, – jusqu'au moment où j'apprends, par une phrase de son voisin, que le poids plume est garçon épicier.

Trois heures moins dix. Paupau n'est pas là. Perrier ne fait pas le poids. Marini ne peut venir qu'à cinq heures. Le chronomètre est cassé. Il manque une éponge pour le coin d'en face. Cinquante

minutes de retard, mais, s'il vous échappait un mot d'impatience, on vous regarderait sans comprendre : c'est la paye installée, innocente et heureuse d'elle-même, c'est le râlage qui finit en blague, c'est une gentillesse un peu aigre, c'est la France, c'est quelque chose que j'ai détesté jadis et que maintenant j'aime assez, tout en n'étant pas très sûr si j'ai raison de l'aimer. Régulièrement, délicatement, généreusement, projetée de la galerie d'en haut, la cendre des cigarettes aborde sur mon crâne penseur. Et voici que, contre la toiture, on entend la pluie de Paris.

Tout d'un coup, dans la galerie, à trois mètres au-dessus de nos têtes, la première apparition du corps humain. La rangée entière des spectateurs de la galerie baigne dans un halo gris fait d'ombre et de fumée de cigarettes. Et, au milieu des cinquante vestons qui émergent de la balustrade, ce torse nu. Un boxeur, de seize ans peut-être, déjà en tenue de combat, dont on entrevoit à peine le visage, dont la lumière n'éclaire que le torse, très réceptif de la clarté, parce qu'il est presque uni, comme le sont les corps de jeunesse... Ah ! plus question de rigoler.

La guerre, dit Nietzsche, « qui fait cesser toute espèce de plaisanterie ». Ce jeune torse, lui aussi, fait cesser toute plaisanterie. Jusqu'à présent, on était ici dans de l'amusant, dans du trivial, on se moquait, dans du médiocre. Et ceci, c'est un autre monde. Miracle, d'autres que moi le sentent. Des regards se lèvent, les paroles s'espacent. Sans doute, ce boxeur en tenue, c'est d'abord l'annonce que le plaisir attendu ne va plus tarder. Mais ce n'est pas que cela. Pour ces Français de l'après-guerre, si esclaves du quotidien, si embourbés dans le petit, si fermés à tout idéal, ce premier torse nu – étrange, au ciel de la salle, comme un ange ou un démon, peint d'une main florentine, dans le registre supérieur de la toile, – c'est la porte soudain ouverte sur un monde plus haut, qui leur arrive avec une ondée de gravité.

Un monde plus haut, et il est le leur. Ô hommes ! Cette forme émouvante, ce n'est pas une forme irréelle, ce n'est pas le fantôme d'un paradis de mensonge : c'est le fils Guillet, le fils du plombier, celui qui démonte et remonte tout le temps sa bécane. C'est leur fils à eux, c'est leur frère, c'est eux-mêmes. L'homme de la tête baissée lève la tête et voit Dieu. Et il voit que, Dieu, c'est lui.

Poèmes (suite)

À UNE JEUNE FILLE VICTORIEUSE

DANS LA COURSE DE MILLE MÈTRES

Laissez-moi vous regarder sans parole, jusqu'à temps que mon front s'abaisse,

Victoire qui aviez pour ailes l'amour de quinze mille hommes debout !

Dès l'instant qu'à deux cents mètres du poteau la course avec certitude fut pour vous,

notre clameur, comme une eau qui sourd, par en dessous vous a soulevée.

Vous étiez portée dans des bras deux cents mètres avant l'arrivée.

Et puis pâle, arquée en arrière par un extraordinaire arrachement,

à la fin l'imploration des bras et le fil entre les dents,

et moi mon programme dans ma bouche pour pouvoir battre des mains à l'aise !

Ô valeur ! Ô meilleure que les autres ! Ô merveille que vous soyez Française,

quand les Suédoises avaient abandonné, quand les Américaines perdaient l'air,

quand la Tchèque était hors de course et l'Anglaise un demi-tour derrière,

et soudain les quinze mille gouailleurs à cause de vous se sentaient de France !

Mon cœur presse si fort ma poitrine que je suis obligé de faire silence.

Fleur de santé ! Fraîche et chaude ! Fine et forte ! Douce et dure !

Exacte et pas falsifiée et telle que sortie du ventre de Nature,

égale à moi et plus peut-être, si j'en crois je ne sais quelle émotion,

je songe que je pourrais vous dire : « Ma maison sera ta maison. »

L'engendré-pour-le-devoir naîtrait du sang du sacrifice.

Dans le sein de la force des mères est assise la force des fils.

Ô délivrance, enfin je trouve celle qu'on peut ne pas dédaigner !
Qu'ai-je à faire avec ce qui se traîne et comment pourrais-je
l'aimer ?

Dans mes bras, Française ! Dans mes bras, la coupeuse de vent !
Celle qui veut, celle qui dure, celle qui conçoit, celle qui va devant,
la vierge aux épaules porteuses et qui vole sans transpirer !
Dans mes bras, foulée de deux mètres, et les quatre litres de
capacité vitale !

Mais n'aurais-je pas soudain la sensation d'être un vandale ?
Partez donc, ma belle fille, honneur de la chose créée,
celle qui ne veut pas le nom de bien-aimée mais de bien-admirée.
Je ne ferai pas battre ces cils. Je ne dénuderai pas ce front.
Je ne troublerai pas cette eau que de moins dignes un jour
troubleront.

J'ai eu votre forme tout près de moi. J'ai été pris dans votre
parfum.

J'ai senti votre voix me presser comme une petite main.
Je connais déjà trop de vous puisque je le connais en vain.
Il est d'autres fleurs par le monde que je puis sans remords faner.
Que la pointe de votre soulier touche la pointe de mon soulier.
Que je regarde une fois encore frémir ce pli sur votre cheville.
Et puis, je reprendrai ma route, emportant dans ce cœur
clos, qui fraîchit au creux de moi comme un lac intérieur,
l'antique et vierge étonnement du barbare devant la petite fille.

LES SAUTEURS DE HAIES

Ils abordent la haie à toute allure,
ils la franchissent dans la foulée.
Elle n'est pas sautée mais annulée
elle s'est trouvée sous l'enfourchure...

Il n'y a pas de temps d'arrêt.
On fait trois pas entre les haies.

Droite est la jambe pour attaquer.
Le corps effleure le bois à peine.
L'autre jambe se laisse emporter.
Nonchalante, elle a effacé
sous elle la hauteur vaine...
Douceur parfaite ! Ô volupté
de voir comme elle est molle et traîne
au haut de sa rapidité !

Ils passent ! La ligne est passée !
Aux doigts, l'azur du fil de laine.

Elle expire, la vague humaine.

Ils coulent sur leur lancée.

STADE DANS LE CIEL

Dans le stade céleste, les hirondelles faisaient leurs jeux coupants, à toutes les hauteurs, à toutes les vitesses, pleines de cris ivres et désespérés.

Enfin elles se ramassèrent en peloton et elles se mirent à tourner, tourner. C'était un peloton compact ; mais l'une, sur la même ligne que la meneuse, volait au large.

De quel droit l'autre menait-elle ? Simplement, était-ce la plus vite ? Ou la capitaine reconnue ? Pourquoi l'une des suivantes, à un moment, la remplaça-t-elle, comme par une tactique convenue ?

Elles fuyaient. L'espace buvait leur bruit. L'une était toujours loin derrière. Et elle criait : « Ne m'abandonnez pas ! », criait avec une force effrayante, comme le soldat qui perd la relève et crie.

En bas, sur la piste, tournait le peloton des hommes, en sens inverse. Les deux mouvements semblaient complices, et la terre engrenée au ciel.

Ils flottaient dans une poussière d'or, comme les dieux dans leurs voyages ici. L'ombre du peuplier, plus longue, jetait sur la piste une passerelle. Soudain les réflecteurs s'allumèrent et flambèrent hautement.

Et les hirondelles tournaient, aiguissant leurs cris et leur vol, de leurs cris aidant leurs ailes, aidant leur déchirement sans cause. Et moi je leur disais : « Hirondelles, hirondelles, votre désespoir m'ennuie. J'ai connu à peu près tout ce qu'il y a d'exquis dans la vie. Pourtant je compte trouver meilleur encore. Allez donc gémir un peu plus loin. Je ne suis pas fait pour avoir le cœur marri. »

FEUX SUR LES CORPS

Les réflecteurs flambèrent et ils chantaient avec la nuit pure, désaccord merveilleux. Sous les projections blafardes, le feuillage semblait de métal, et les troncs un décor peint. Mes jambes nues y prenaient du mystère.

Quand les corps en course y entraient, de leurs creux gorgés d'ombre les saillants bouffaient sans mesure, pareils à ceux d'un haut-relief ou d'une chose que le soleil mange. Ils avaient l'air modelés à coups de vents virils, martelés comme des cuirasses de chair. Peyrony passa, avec une allure farouche. Ils avaient l'air un peu hagard d'hommes qui se hâtent vers un but fixe. Ils avaient l'air de guerriers sur une trace.

VESPER

Le stade n'est que silence et solitude. Les réflecteurs s'éteignent un à un.

Les vitres des vestiaires s'éteignent, toutes ensemble. Quelque chose s'éteint.

Il n'y a plus qu'un garçon, là-bas, qui lance le disque dans la nuit descendue.

La lune monte. Il est seul. Il est la seule chose claire sur le terrain.

Il est seul. Il fait pour lui seul sa musique pure et perdue, son effort qui ne sert à rien, sa beauté qui mourra demain.

Il lance le disque vers le disque lunaire, comme pour un rite très ancien,

officiant de la Déesse Mère, enfant de chœur de l'étendue.

Seul, – tellement seul, – là-bas. Il fait sa prière pure et perdue.

LE CRIME

Sur un cross-country féminin « de propagande ».

Elles avaient froid, elles sautillaient, dans l'attente du départ, recroquevillées et frissonnantes, demi-nues sous la bruine froide ; elles sautillaient derrière des grilles, dans leur petit parc. Et pressés contre les grilles, en belles fourrures, les Mufles les regardaient, comme on regarde des animaux.

Ces cent cinquante jeunes Parisiennes, presque toutes étaient laides, beaucoup d'entre elles étaient ridicules, plusieurs donnaient l'impression de n'être pas tout à fait propres. Et les cuisses avaient la chair de poule, et les nez rougissaient, dans les visages blêmes, et de ces peaux livides, de ces traits sans fraîcheur, de ces corps sans robustesse montait une odeur de misère physiologique et de sang pauvre. Cependant les organisateurs disaient que c'était là une sélection.

Seraient-elles mères ? Et de quoi, hélas ? Mais en avaient-elles, des mères ? Que pouvaient-elles être, ces mères qui s'enorgueillissaient de les voir là, parquées, troupeau voyant et hâve, sous des regards de sous-officiers ?

Regards en dessous et sans amour. Elles n'étaient pas aimées. On les désirait en les méprisant : c'est cela que sait faire l'homme. Mais non ! Sur son visage, ce n'était pas même le désir. C'était le vice haineux et dégoûté. – Sous les yeux de leurs mères.

C'était l'ignoble rire qui tout à l'heure allait éclater, quand l'une d'elles s'étalerait dans la boue ; la joie ignoble de l'homme lorsqu'il voit une femme avilie ; le rire de sa haine éternelle. À grands braiments, devant six cents personnes, il rit de votre fille, ô mère.

Elles n'étaient pas aimées. Elles n'étaient pas respectées. On dira : « Sans doute elles ne méritaient pas de l'être. » Qui sait ? N'y en avait-il pas une qu'il eût fallu emmener tout de suite, son manteau jeté sur ses épaules, sans lui permettre de tourner la tête, sa folle tête, sa pauvre tête, une à qui l'on eût pu dire : « Il est temps, il est temps

encore ! Dans la maison de la loi ancienne il y a le livre sous la lampe, et les choses bonnes, et dans la chambre innocente le sourire sur le petit oreiller. »

Plus sinistre encore fut le retour. Beaucoup n'arrivaient qu'en marchant, titubantes, devaient être soutenues, s'arrêtaient court à dix mètres du but, pleines d'organes détraqués, et se tenant le côté, et se tenant le cœur, et se crispant sur des mouchoirs, et grimaçant de la bouche : misérable prostitution de la défaillance entre toutes secrète, sous des ondées de sueur pas saine.

Dans la tribune étaient les hommes et les femmes qui couvraient cela, avec leurs ventres, avec leurs gants, avec leurs pelisses, avec leurs places, tous les grands Mufles repus et tendus, luisants de vanité mais là-dessous prêts à mordre, peureux pour les pelisses et les places, tous appointés, tous dessalés, tous décorés, tous présidents : sous l'invocation d'Athènes, spectacle plus bas que la dernière Rome, car, lorsqu'on tuait dans le cirque romain, on n'y tuait pas au nom de l'hygiène. Mais nos massacres sont officiels, et entretenus avec notre bourse.

Jamais je n'oublierai celle qui là-bas, dans un virage isolé de la piste, était tombée sur le talus et y restait, semblable à une morte. Trois hommes la transportèrent, la tête renversée, – cette tête féminine renversée, ce corps à la merci de ces mains...

Alors un médecin, la pipe à la bouche, traversa le terrain à pas paisibles ; et son masque criait la crainte du scandale, la décision féroce d'étouffer. Il se faisait des sous là dedans, lui aussi. France inhumaine.

Derrière lui une vieille tanguait, stryge à croix rouge sur la coiffe, hideuse, telle que de son attouchement une fille ne pouvait sortir que souillée. Et une atmosphère presque homicide émanait des deux complices, s'acheminant vers la sotte qui se moquait bien de vous créer des ennuis.

Où étiez-vous, sa mère, à cette heure ? Qu'avez-vous fait pour la protéger ? Jamais je n'oublierai comment, ni vu ni connu, par une petite porte, on la fit disparaître. Comme, par une même petite porte, ces chevaux de picadores^[14], blessés, qu'on soustrait de l'arène, pour qu'ils crèvent à l'écart sans gêner.

TRACES D'ANDRÉ CERBONNEY

Traces d'André Cerbonney, qui sont deux pour trois empreintes des autres.

Ô rares ! ô légères d'espace ! pareilles à celles d'un être fabuleux.

Nous les regardons avec religion, comme les traces de l'Ange les Apôtres.

Traces d'André Cerbonney, qui ne sont pas trois mais deux.

LE VENT

C'est une vraie danse de chassés-croisés que mène la quintuplette des avants.

Ils déferlent tous les cinq en ligne comme s'ils sortaient de la tranchée.

Chacun d'eux se signale d'un cri – Hop ! – Hop ! – Hop ! – les yeux bas, pressant. Mes arrières, où sont-ils passés ?

Tac ! Encore un de rentré.

Et moi qui n'ai pas vingt-sept ans mais douze ans – Pardi, c'est pas malin ! C'est le vent !...

PARFUM DE L'ORANGE^[15]

I

Une main dans le jarret fermé. Une main qui arrache l'herbe.
Les deux autres pour l'enlacement sororal.
Mon chien effréné veut lécher sa jambe imberbe.

II

La peau de ses reins un peu meurtrie, parce que sa ceinture serrait fort. La peau de ses reins garde là une faible odeur de cuir. Ô ceinture, je te célèbre ! Je célèbre aussi le filet qui tient ses cheveux.

III

Ses boucles sur son front d'homme
pressent son front beau.
Sa tête est mobile comme
celle de l'oiseau.

IV

Ses cheveux collent sur sa tête, comme si la forme de sa tête ne devait pas être perdue.

Le foulard surplombe ses yeux ainsi que la visière d'un casque.
Toujours une bretelle qui glisse, toujours une épaule nue.

V

Comme dans les cheveux des Romaines la poudre d'or,
sable des sautoirs dans ses cheveux.
Comme une croûte de peinture sur une palette aimée des dieux,
sable des sautoirs sur son corps.

PARFUM DU CITRON

Les arrières regardent la bataille, l'avant-bras au-dessus des yeux, avec le geste des blessés sur les civières, opposés au ciel trop blanc qui leur fait mal. Un ailier grogne qu'on ne le sert pas, et discute le coup avec la touche. Les souffles des joueurs sont d'or, au soleil finissant de novembre ; chacun porte sur sa tête une petite touffe de soleil. Une équipe de jeunes joueurs silencieux, et qui restent bien à leurs places, comme c'est beau !

L'arbitre vient de siffler ; pétrifié, le bras tendu, tel qu'une statue au milieu de la mêlée tournoyante, il désigne l'endroit du destin. Les garçons se rabattent, en diagonale, et ils tracent de jolies lignes invisibles qui se coupent, ils ont l'air de danseurs dans un ballet. Les maillots ondoient comme des oriflammes. Dans cette lumière très fine du couchant, jamais leur bleu n'a été si ardent ni si éclairé. La sueur les traverse, y trace une flore étrange, ou bien de grandes colonnes sombres. Tout à l'heure, la sueur séchée, ils porteront les mêmes dessins blancs que la mer laisse sur le sable. La mer et le corps donnent du sel.

Le gardien de but, amusant par le contraste de ses cuisses nues très haut avec ses mains grossièrement couvertes. Il s'appuie d'une main à l'un des poteaux, la jambe gauche d'aplomb, la droite traînante, les reins hanchés, dans la pose classique des figures de Praxitèle. Et « il dépasse tous les autres de la taille, ainsi qu'il convient à un dieu ». Quand ça chauffe, il remonte ses culottes. Et il tire la langue ou crache avant de botter.

La balle frappe contre la barre du haut mouillée de pluie.

Des gouttes lui tombent dans les cheveux.

LE GARÇON QUI POUR FRÈRE

A LE GÉNIE DE LA MORT

Au plus haut des agrès, le soir descendant, mon compagnon céleste est assis,

svelte garçon crépusculaire, tel Hypnos perché dans un arbre.

La fatigue ombre ses traits du sommeil inspiré que jette sur ses marbres

Michel-Ange. Sa bouche entr'ouverte semble promettre une prophétie.

Pour faire voir comme il est las, il presse les poings contre ses yeux.

Les bandeaux retombants sur ses tempes sont les ailes aux tempes des Génies.

Une fleur de l'air s'y est posée : elle paraît née de ses cheveux.

Daïmon, si le Génie de la Mort est ton frère, je n'ai pas peur de l'agonie.

LES ÉMOTIONS DU « SOLITAIRE »

— Garde-but, garde-but,
on te fait avec les doigts : « Plus que six minutes. »

Les mains lourdement couvertes, la nudité haute des cuisses,
les genoux lustrés comme une feuille.
Il va et vient dans sa cage comme un amoureux qui attend.

— Garde-but, les voilà bien, les nerfs du « football latin ».
Garde-but, tu es tout pâle. Dis-moi où cela te tient.
— J'ai de l'en-trop dans la poitrine, et, dans les mollets, plus rien.

— Garde-but, garde-but,
on te fait avec les doigts : « Plus que trois minutes. »
Loin, l'attaque : au large, une vague qui naît.
Il croit voir le gros poisson dans son filet.
Prend peur. Sort de son goal. Ô soldats, la fuite en avant !
La vague arrive sur lui, avec une odeur de corps et de terre.
(Certes, on est mieux aux « cent sous » qu'à la place du solitaire.)
Et le premier but, et le seul, est marqué dans la lueur du couchant.

Il s'écroule. Il reste immobile.
Il s'arrache les cheveux, comme Achille.

Il se desserre. La couleur lui revient.
Il est hébété comme les hommes de Verdun.

Garde-but, garde-but,
ça valait le jus quand tu faisais la culbute.

LES ONZE DEVANT LA PORTE DORÉE

Parmi les observations que m'a values ce dialogue scénique, deux me paraissent mériter qu'on y réponde.

On m'a dit : « Le pathétique des *Onze* n'est pas celui du sport pur. Le pathétique de la course de Martin, dans l'*Orgue du stade* (André Obey), ou de celle du héros de 5 000 (Braga), cela, c'est le pathétique du sport. Mais votre demi aile *ajoute* au sport tout un pathétique sentimental, que celui-ci ne comporte pas, et qui d'ailleurs y serait déplacé. »

Réponse. – Le pathétique des *Onze* – et des *Olympiques* en entier, où je crois voir tel petit poème porter une ombre si longue, une de ces ombres démesurées d'avant le crépuscule, – c'est l'ordinaire pathétique humain, celui de tous les jours, mais provoqué ici par les actes du sport. Si certains sportifs ne s'y reconnaissent pas, c'est qu'ils manquent de sensibilité, – et en ce cas les avertissements du demi aile à Peyrony, dans ce dialogue, sont de saison.

Je doute qu'on soit fondé à vouloir réduire le pathétique des stades à un pathétique, si j'ose dire, purement « technique » : les sportifs sont des hommes semblables aux autres. Il en est de cela comme de cet aphorisme souvent entendu : « En sport, il n'y a pas d'impressions. » Pardon. Dans les résultats, bruts, il n'y a pas d'impressions. Mais dans la préparation de ces résultats ! Demandez à une équipe dont tous les supporters « donnent » à pleine voix, demandez à un international qui joue à l'étranger, parmi des têtes qui ne lui reviennent pas, demandez au petit boxeur qui voit tous les regards d'une salle converger vers lui avec espoir, simplement parce qu'il a une « bonne bobine », demandez-leur si dans le sport il n'y a pas d'impressions, et si ces impressions n'influent pas sur les résultats ! Et l'arbitre lui-même, quand on l'enguirlande, que répond-il ? « Moi, j'ai vu ça ! »

Et enfin, quoi qu'il en soit, ayant vécu le sport selon mon tempérament propre, c'est selon mon tempérament que je l'ai

exprimé. Je serais un malheureux, si j'allais sur le terrain du public, au lieu de *citar* le public sur le mien.

Mais il n'en reste pas moins que nous ne souscrivons pas aujourd'hui à tous les mouvements du demi aile. Le demi aile était ce jour-là au fond d'une poche de faiblesse. Chercher à prendre un garçon par les sentiments, c'est aller contre le génie de son âge, et attenter à lui.



Autre chose. « Pourquoi ce côté « capitaine de bande » chez le demi aile ? Nous n'avons jamais rencontré ce type-la dans nos clubs. Vous ne donnez pas une idée juste d'une équipe. Etc... »

Réponse. – En 1920, dans les premiers temps que je venais d'être démobilisé (et si désolé de l'être que, redevenu civil, je continuai de porter l'uniforme durant quatre ou cinq mois, bravant toute la gendarmerie de France), je craignais tant de me lier que je ne m'inscrivis à aucun club. Avec deux camarades, de même caractère que moi, nous allions le dimanche sur les terrains de foot de banlieue, et comme il y avait régulièrement, à l'instant du coup de sifflet, des joueurs qui manquaient, nous disions, de l'air des enfants qui se rencontrent au Bois : « Vous voulez qu'on joue avec vous ? » Ils acceptaient toujours (ce qui me valait quelquefois, durant la partie, nos maillots nouveaux créant une confusion, d'être pris pour un coéquipier par un adversaire, et de jouer pendant quelques secondes contre mon camp, acte qui a toujours eu pour moi une volupté particulière, et qui d'ailleurs fait partie de ma philosophie). Nous étions donc un peu dans l'état d'esprit de ces soldats de fortune d'autrefois, qui offraient leurs services à droite et à gauche, et il en est passé quelque chose dans *les Onze*, encore qu'à l'époque où ce dialogue fut écrit l'auteur ait donné plutôt dans l'attachement.

PERSONNAGES

Le demi aile, capitaine de l'équipe troisième de football dans un grand club parisien, 26 ans, 1 mètre 74, 69 kilos.

L'extrême droite Jacques Peyrony, élève de philo au lycée, 17 ans, 1 mètre 71, 62 kilos.

L'arrière Beyssac, vendeur dans une maison d'articles de sport.

Le demi centre Ramondou, étudiant.

*Le chef jardinier du stade et
le Feu.*

Dans un club qu'ombrage le bois de Vincennes, aux environs de la Porte Dorée, une des extrémités du terrain de football gazon délicat, dit « pré salé d'Écosse », que parfois il faut laisser reposer, comme un vivant. Au milieu, le seuil du Sort, la chose qui n'est faite que pour être vierge : les poteaux de but et leur filet goudronné. À gauche, les abords du but, pelés par les piétinements de l'attaque et de la défense. À droite, en arrière du but, la touche verdoyante ; un oiseau volette au ras de la touche, jamais plus haut, jamais plus haut. Les lignes droites, blanches et pures, des limites tracées à la chaux sur le gazon, et des barrières qui entourent le terrain, sont merveilleusement excitantes pour un esprit disposé au symbole. Le terrain étant en contrebas, la scène est bornée, au fond et à droite, par la pente assez abrupte qui s'élève vers le stade proprement dit. De cette pente on ne voit que les premiers gradins, taillés à même la terre pour recevoir les spectateurs, selon la mode des stades grecs. Cet étagement dresse sur deux côtés de la scène une construction hiératique, d'une majesté sévère, un peu analogue au mur du théâtre grec.

Et c'est un des premiers matins de septembre, dans le temps où les équipes sont constituées pour la nouvelle saison.

LE DEMI AILE, BEYSSAC, RAMONDOU.

Les équipiers, en habits de ville, causent. Au second plan, un jardinier rassemble en tas les feuilles mortes. Odeur de feuilles mortes et de chewing-gum.

BEYSSAC. – On nous propose de passer dans une équipe d'un autre club plus forte que celle-ci, sous la direction du fameux international anglais Blackwater, avec différents avantages. Nous serions fous de refuser. C'est très gentil à toi de te désoler, mais tu nous remplaceras facilement.

LE DEMI AILE. – Je suis stupéfait. De tout ce que nous avons mis en commun, rien n'a été assez fort pour vous retenir.

RAMONDOU. – Si on se laissait arrêter par ces considérations-là, on n'avancerait jamais en rien. Mais, bien sûr, nous resterons toujours un peu attendris en pensant au vieux club.

LE DEMI AILE. – Nous avons compté les uns sur les autres, et, quand on a connu cela, je croyais qu'il était difficile d'en perdre le goût. Nous avons mangé ensemble, et l'espérance était partagée, comme étaient partagés le pain et le vin, comme tout était partagé. Mais il y avait, au fond, quelque chose de pas partagé. – Ainsi nos usages, nos couleurs, nos insignes, notre cri de ralliement, nos morts gardiens de la victoire, vous les abandonnez et ce n'est pas assez, c'est pour vous mettre sous le capitainat de l'étranger ! Et vous verrez des blanc et noir, et vous osez jouer contre eux ?

BEYSSAC. – Ce dont nous nous apercevons, c'est que toi, qui nous as fait tant de fois la théorie de l'esprit sportif, tu n'as pas du tout cet esprit.

LE DEMI AILE. – Pour vous, le football, je le vois maintenant, c'est de rentrer le plus de buts possible. Pour moi, c'était un exercice qui faisait sa partie dans une règle de vie.

BEYSSAC. – En quoi notre absence...

LE DEMI AILE. – J'avais l'illusion que cette vie partagée nous avait soudés tous les onze. Vous êtes trois à quitter mon équipe, et à prouver ainsi qu'elle n'était rien de profond pour vous. Je ne discute pas votre conception du sport, – en football, arriver au championnat ; en athlétisme, collectionner des records, – et même je la trouve défendable. Mais j'ai rêvé d'une telle unité d'âme pour une équipe, que je doute si j'aurai le cœur de rester dans celle où vous n'êtes plus.

RAMONDOU. – Renoncer au jeu pour une question de personnes !

LE DEMI AILE. – Le monde est mené par des questions de personnes.

Arrive Peyrony.

LES MÊMES, JACQUES PEYRONY.

LE DEMI AILE. – Tu quittes le club ?

PEYRONY, *fermé, hostile*. – Oui.

LE DEMI AILE. – Tant de vigilance est perdue !

PEYRONY. – Est-ce que je ne suis pas libre ?

LE DEMI AILE. – Vous êtes tous libres ici sauf moi, puisque je m'aperçois que je dépends de vous.

PEYRONY. – On m'offre l'occasion d'acquérir une classe internationale. Je n'hésite pas.

LE DEMI AILE. – Tout ce que tu as vécu avec l'équipe ne compte à tes yeux pour rien ?

PEYRONY. – Du moment qu'il s'agit de mon avenir sportif, non.

LE DEMI AILE. – Et tout ce que nous avons vécu ensemble, ici, ne compte pour rien ?

PEYRONY. – Non.

LE DEMI AILE. – Monstre ! Monstre ! Ce n'est pas au hasard que vous vous êtes dénommés « les Lionceaux ». Garçons aux yeux arides, persécuteurs de vos mères, j'en suis sûr, et je les vois qui vous attendent le soir, retour des matches, et qui espèrent la parole bonne, et vous rentrez sans leur dire bonjour, et vous n'ouvrez pas la bouche à dîner, et elles soupirent : « J'avais pourtant un petit garçon, dans le temps... » (*Peyrony hausse les épaules. Alors, d'un coup, comme un corps se change en l'autre dans l'éprouvette, l'émotion du demi aile se résout en colère. Il pâlit, fait un pas vers Peyrony.*) Ton départ, je m'y oppose.

PEYRONY. – Quoi ?

LE DEMI AILE, *suffoqué, presque balbutiant*. – Je ne puis pas supporter que tu me manques à l'heure où j'ai besoin de toi. J'ai combiné cette équipe avec toi comme extrême droit, sachant tes qualités et tes défauts. J'avais une bonne ligne d'avants bien équilibrée, faite pour des préparations exquis. Où trouver ai-je un homme aussi léger que toi ? et qui sache se placer comme toi ? Et d'ailleurs je ne veux pas le chercher. Ce n'est pas tout cela et c'est bien plus simple : je ne puis pas supporter que toi, qui me dois tout ce que tu es ici, tu me manques à l'heure où j'ai besoin de toi.

PEYRONY. – Si je t’avais manqué plus souvent, tu ne me parlerais pas sur ce ton.

LE DEMI AILE. – Parfaitement, en me manquant peu, tu m’as donné le droit de compter sur toi. Mais toi aussi, tout ce que j’ai fait en ta faveur monte en cet instant de ta mémoire dans ta voix et dans tes yeux, pour les charger de haine. Et jamais tu ne me répondrais avec cette dureté si nous étions des étrangers l’un pour l’autre.

PEYRONY. – Inutile de revenir là-dessus.

LE DEMI AILE. – Si tu quittes l’équipe, je ne te reverrai de ma vie.

PEYRONY. – Je la quitte.

Le demi aile s’avance sur lui, le saisit par le revers de son veston et le pousse.

BEYSSAC, *s’interposant*. – Tu n’es pas fou !...

Le demi aile s’arrête, un peu confus.

LE DEMI AILE. – Laissez-nous, voulez-vous.

Ils se retirent.

LE DEMI AILE, PEYRONY.

PEYRONY, *sans le regarder*. – Je resterai si tu veux.

LE DEMI AILE. – Je te remercie et je refuse. Ton offre suffit. Agis maintenant comme il te plaira, c’est cela que je te demande. L’essentiel est que tu sois content.

Sur son visage, les lignes horizontales de la colère se détendent, retombent, – presque trop. La colère fuit, et c’est une force qui se perd. Une soudaine lassitude voûte le dos. Le demi aile prend une vaste bouffée d’air.

LE DEMI AILE. – Quelle chose étrange ! Des ponts sont jetés de l’être à l’être, des ponts... enfin de frêles passerelles, et là-dessus on se rencontre, on se parle, on se fait des mamours, tandis que sous vous passe en silence le vieux fleuve originel, le fleuve de l’inguérissable haine. Et tout à coup, pour un mot, la passerelle craque et on roule dans le fleuve.

PEYRONY. – Parle pour toi, pour tes amitiés, toujours pleines de menaces. Réellement, tu aurais rompu avec moi si je ne t’avais pas offert de rester ?

LE DEMI AILE. – Oui. Que quatre années de dévouement de ta part soient annulées par une seule minute où tu m’échappes, c’est injuste, c’est absurde, c’est peut-être odieux, mais cela est. Et que cela soit. Je

ne demande pas qu'on me suive, mais, si on me suit, que ce soit tout de bon. Suivre à demi est pis que rien. Et j'aime mieux souffrir de sacrifier que souffrir de subir, car subir est par le fait d'un autre, mais sacrifier ne dépend que de moi.

PEYRONY, *simplement*. – Et moi je m'étais dit : « Si je suis capable d'avoir un sentiment pour quelqu'un, ce sera pour lui. » Quand Blackwater m'a proposé de venir à L.A.C., je n'ai pas hésité une seconde. Alors, j'ai vu que je n'avais pas de sentiment pour toi. Et du coup je me rends compte que je ne peux avoir un sentiment pour personne : ni pour mes parents, ni pour aucun moniteur, ni pour aucun de l'équipe, ni pour Blackwater non plus, que je laisserai tomber demain, si on me propose mieux. Il n'y en a pas un dans le club que je regrette.

Un silence.

LE DEMI AILE. – Je devrais peut-être m'indigner. Mais à pouvoir se dire enfin : « C'est cela, ce n'est pas autre chose », après un si long temps où l'on ne savait pas, à découvrir enfin comme une source vive *ce qui est*, il y a une sorte de griserie, et tes mots extraordinaires de rigueur me dénouent et m'allègent, et ce qui pourrait être ma peine est brûlé à ce feu de la vérité. On dit que la vérité est dans le vin ; en tout cas, ce dont je suis sûr, c'est qu'il y a un vin dans la vérité. Et je te remercie, sincèrement, de me parler avec une telle franchise. Pourquoi ne l'as-tu pas fait plus tôt ?

PEYRONY. – Remarque que je t'ai quand même de la reconnaissance. Tu m'as débrouillé, tu m'as appris les éléments du beau jeu, tu m'as fait connaître les gens grâce à qui je deviendrai peut-être quelqu'un dans le sport.

LE DEMI AILE. – La reconnaissance que tu me dois n'est pas pour les choses que tu sais, mais pour celles que tu ne sais pas.

PEYRONY. – Quelles choses ?

LE DEMI AILE. – Il est trop tard pour les dire, maintenant.

PEYRONY. – Cette franchise dont tu me félicitais, c'est au sport que je la dois.

LE DEMI AILE. – Déjà, quand tu étais enfant, tu reconnaissais être assez insensible. Tu crois que le sport a augmenté cette insensibilité naturelle ?

PEYRONY. – Oui.

LE DEMI AILE. – Et tu trouves cela un bien, et non un mal ?

PEYRONY. – Je trouve cela un bien.

LE DEMI AILE. – Ta pauvre mère ! J'étais toujours de ton parti, contre elle. Comme tu dois lui faire du mal !

PEYRONY. – Je ne m'en aperçois pas. Elle n'a qu'à ne pas s'en apercevoir, elle non plus.

LE DEMI AILE, *à soi-même*. – Ce que je lui ai appris, comment pourrais-je le lui reprocher ?

PEYRONY. – On ne doit rien en échange d'un amour qu'on n'a pas demandé.

LE DEMI AILE. – Pourtant, l'âme...

PEYRONY. – Les âmes, d'abord, c'est bien surfait.

LE DEMI AILE. – Est-ce moi aussi qui t'ai appris cela ?

PEYRONY. – Oui.

LE DEMI AILE. – Jamais, jamais je n'ai pu dire cela.

PEYRONY. – Tu ne l'as pas dit comme cela, mais c'était sous-entendu.

LE DEMI AILE. – Je t'ai toujours prêché la mesure.

PEYRONY. – Il fallait voir avec quelle mesure !

LE DEMI AILE. – Je ne pouvais pas croire que tu écoutais à ce point.

PEYRONY. – Tu me reproches de t'avoir écouté !...

LE DEMI AILE. – On parle fort et gros, parce que les gens sont distraits, et qu'il faut bien d'abord les arrêter. Et l'attention est là qu'on ne le sait pas encore, et déjà, parlant pour une foule, on croit au fond qu'on ne parle que pour soi-même et dans une solitude exaltée. Et soudain, des voix : – « Il a raison ! » – « Maintenant, nous savons cela ! » Des voix ! On écoutait donc ! Alors on prend peur. – « Parle encore ! » – « Je n'ai plus rien à dire. » – « Nous avons besoin de toi. » – « Êtes-vous fous ! Est-ce qu'on peut avoir besoin de moi ? »

PEYRONY. – Capitaine, je dirai partout que tu doutes fichtrement de toi.

LE DEMI AILE. – C'est ça, reproche-moi une faiblesse que tu ne connais que parce que je l'ai avouée.

PEYRONY. – Libre à toi de te démentir. Moi, je reste logique.

LE DEMI AILE. – Et à quoi te mène-t-elle, ta logique ? Car ton avancement en football doit influencer sur tes projets. De quoi fais-tu ton avenir ?

PEYRONY. – Je serai international de foot.

LE DEMI AILE. – Bon. Mais comme métier ?

PEYRONY. – L'A.C. me trouvera une soi-disant situation où je n'aurai rien à faire et qui me laissera le temps de m'entraîner.

LE DEMI AILE. – Et plus tard ?

PEYRONY. – Oh ! plus tard, c'est loin. On a le temps d'y réfléchir.

LE DEMI AILE. – Quand tu n'auras plus la jeunesse, et ne lui feras plus honneur, l'A.C. t'enverra promener de ta « soi-disant situation » pour y mettre un jeune *espoir*, pareil à celui que tu es aujourd'hui.

PEYRONY. – Eh bien, je ferai partie de commissions sportives. Je serai président de quelque chose.

LE DEMI AILE. – Peyrony, Peyrony, j'ai peur pour toi.

PEYRONY. – T'en fais pas pour le gars Peyrony.

LE DEMI AILE. – Je ne sais quels pressentiments qui me font te sentir menacé... J'ai voulu mettre en toi l'amour du corps, afin que tu balances grâce à lui la vie de l'esprit et la vie de l'âme, et ç'aurait été bien beau. Il y a eu un moment où tu as réalisé cette harmonie, et dans ce temps-là je t'ai dit : « Nous savons maintenant ce que c'est que l'âge d'or. » Et puis l'harmonie s'est défaite. Le corps a basculé d'un côté, entraînant tout le reste. Ou bien c'est comme si tu avais d'un seul élan grimpé une pente jusqu'au sommet désiré, mais ton élan t'emporte et tu redescends sur la pente contraire. Aujourd'hui tu méprises la culture ; il est visible que tu n'apprendras jamais sérieusement un métier ; ton insensibilité est extraordinaire. Tu es intelligent, mais volontairement fermé à tout le spirituel, l'intellectuel et le sentimental de la vie. Je ne te vois un visage grave que lorsque, pour la passe, tu me jettes dans un souffle : « Je suis là ! » ou dans des circonstances analogues. En retour tu as quoi ? Un corps assez athlétique. Oui, *assez*, car une partie de ton corps n'est pas développée, tu es incapable de quelques exercices essentiels, comme de grimper, de soulever, de lancer, de vaincre le vertige ; tu ne sais même pas nager. Alors je me dis : « Est-ce cela que j'avais voulu ? » Parce que, tu sais, être en tout et pour tout un as au football !...

PEYRONY. – C'est toi qui dis cela ? Ah ! tu me dégoûtes !

LE DEMI AILE. – Je me trouvais l'autre soir par hasard dans un cercle d'études, où un jeune homme s'entretenait avec des garçons de seize à dix-huit ans. C'étaient des fils d'ouvriers, apprentis eux-mêmes, ou de très petits employés. Ils avaient travaillé neuf heures et après dîner ils venaient là pour s'instruire, pour causer, à cœur

ouvert, sur des questions morales et sociales, avec quelqu'un, de peu leur aîné, mais dont ils reconnaissaient qu'il en savait plus qu'eux. Et c'était presque bouleversant, leur gravité, leur sincérité, leur confiance, leur désir de comprendre. L'attention leur ridait le front, ils tentaient de s'expliquer et cela finissait par des gestes gauches et violents qui remplaçaient la parole décidément trop difficile. Et ce qui était là, c'était la vie intérieure, c'était l'âme : quelque chose d'étonnant et d'oublié, une eau pure et perdue dans le creux des ténèbres. Quoi ! cela existait encore, tant d'honnêteté et de délicatesse, tant de désintéressement et de dévouement ! Soudain on m'arrachait des œillères, je bronchais en frémissant, tiré hors de moi par ces autres, que dis-je, bronchais ! j'étais désarçonné, déséquilibré pour trois jours, découragé de moi-même et de mes buts, plein de la nostalgie de me perdre dans la vie obscure des humbles de ma race et dans leur inlassable bonne volonté.

PEYRONY. – Nul ne t'empêche de t'y perdre.

LE DEMI AILE. – Je ne puis. Ma volonté m'entraîne. Que de choses à obtenir et qu'au fond je ne désire pas ! « Bonheur, me disais-je, bonheur, repos, argent, j'ai tout sacrifié à ma destinée. Mais ce n'est pas assez, il faut que je lui sacrifie encore de me renoncer. Sois ! Sois ! Toujours sois ! Ah ! n'est-il pas possible de tout prendre sans cesser de tout donner ! » Eh bien, je ne songe pas à comparer les mérites de ce cercle d'études avec ceux d'ici, mais comment aurais-je eu le sentiment que j'y retrouvais l'âme si dans les stades je ne l'avais pas un peu désertée ? Ajoute que presque tout ce qui se faisait là se faisait par le moyen du cœur, que presque tout ce qu'il y avait de précieux chez ces garçons dépendait en définitive d'un certain *pouvoir d'être touché*, c'est-à-dire d'un certain pouvoir de faiblesse qui est le contraire de ce qui me plaît ici...

PEYRONY. – Tu sais, tout ce que tu me racontes là, ça ne m'intéresse pas du tout.

LE DEMI AILE. – Non ? (*Il le regarde un moment, avec une sorte d'horreur.*) Que je te regarde, que je te regarde, toi qui n'aimes pas ! Et moi qui sais qu'une seule chose est nécessaire, et qui sais laquelle c'est d'aimer quelqu'un. (*Puis, au durcissement des traits, de la voix, on devine qu'il a pris un parti.*) Allons, soit ! J'avais rêvé mieux. Mais tels vous êtes, tels il faut vous prendre, et tels je vous prendrai. C'est une force, ces butors-là, ce serait pitié que de ne pas s'en servir. (*Le*

regardant.) La bonne machine de guerre ! La saison n'est pas commencée et déjà l'iode et le salicylate qui donnent ! Misérable petit, tu me rejettes vers le moins bon de moi-même. Devant les garçons du cercle d'études j'avais un cri : « Avant tout, ne pas leur faire de mal ! Ne leur être ni une tentation ni une menace ! » et bien des choses venaient buter contre ce cri, étaient arrêtées, désarmées. Comme un général de Marc Aurèle soudain attendri par le Christ, je me sentais un remords à les imaginer mes soldats : eux, mes instruments, quand j'aurais voulu être le leur ! Mais toi, mais vous, autant de scrupules votre grossièreté m'enlève, autant de possibilités vous me donnez. Merci bien, mes petits cochons. Je suis vif à me retourner, mon cher Peyrony, tu l'as vu tout à l'heure ; tantôt j'ai des voiles et tantôt je n'en ai pas, comme le navire, *qui ainsi navigue*. De tout je me fais mon miel. Quand les gens ne sont pas assez bons pour que je les serve, ils le sont assez pour que je me serve d'eux. Aux deux actes je prends un plaisir égal, et peu m'importe après tout lequel, vous, vous me donnez. Vous m'enchaîniez quand je vous aimais. À présent vous me rendez libre. Je porterai ma liberté à un point que vous... Allons, toi, d'abord, commence. Sois mon arme. Dis-moi, par exemple, qui m'était dévoué, dans cette équipe.

PEYRONY. – Pourquoi *était* ? Tu la quittes ?

LE DEMI AILE. – Oui.

PEYRONY, *avec l'accent de l'indifférence*. – Ah ! – Et c'est à moi que tu demandes qui t'est dévoué ?

LE DEMI AILE. – Pourquoi non ?

PEYRONY. – Après les... gentillesses que nous nous sommes dites ?

LE DEMI AILE. – Qu'est-ce que nous nous sommes dit ?

PEYRONY. – Toi, que tu aurais rompu, et moi que...

LE DEMI AILE. – Ah ! oui, que tu n'avais pas de sentiment pour moi. (*Riant.*) Salopards de garçons ! Avec eux, il faut être encaisseur, mais je le suis. Eh bien, tu n'as peut-être pas de sentiment pour moi, mais tu m'es dévoué. Nuance du sport. Réponds donc à ce que je te demandais. Qui m'est dévoué, dans le onze ?

PEYRONY. – Crespin, Ferronière et Bigeard.

LE DEMI AILE. – Je le savais. Après trois parties, on sait sur qui on peut compter. Et, des douze équipes, y en a-t-il une seule qui soit avec moi en entier ?

PEYRONY. – La sixième, à cause du frère à Bigeard. En revanche, la première, du capitaine au gardien de but, te déteste.

LE DEMI AILE. – Et des capitaines, lesquels me sont acquis ?

PEYRONY. – Lorchat, Peyret-Touzet, Brionne.

LE DEMI AILE. – Que de trahisons dans l'avenir !

PEYRONY. – Les leurs ou les tiennes ?

LE DEMI AILE. – À tour de rôle. Et le gars Albert ?

PEYRONY. – Pas sûr.

LE DEMI AILE. – Quand même, je crois que je lui ferai confiance, au gars Albert. Il a une chic tête de jeune pirate. Et Truffault ?

PEYRONY. – Un arriviste.

LE DEMI AILE. – Tant mieux, j'aurai prise sur lui.

PEYRONY. – Quand on a voulu te nommer capitaine, Truffault a protesté. Il disait que cela te donnerait trop d'orgueil.

LE DEMI AILE. – Merci de me fournir une raison de le mépriser. Sympathiser ou mépriser, c'est tout comme, cela vous décuple. Trop d'orgueil ! C'est toujours l'histoire de Guynemer se fâchant parce qu'on lui refusait la croix, sous prétexte qu'il était trop jeune : « On ne me trouve pas trop jeune quand il s'agit d'aller recevoir les obus ! » Et moi, on ne s'occupait pas, quand je rentrais des buts, si cela me donnait de l'orgueil : on était bien content. Et puis, cette pauvreté ! Croire qu'être capitaine d'équipe peut vous donner de l'orgueil !

Le chef jardinier s'approche et tourne autour du tas de feuilles le plus voisin, puis tire de sa poche un briquet. Le demi aile dit brusquement à Peyrony : Va me chercher dans mon placard mon maillot et ma culotte de rechange, tu seras gentil. Voici la clef.

PEYRONY. – Qu'est-ce que tu veux en faire ?

LE DEMI AILE. – Va toujours. Tu causeras après.

PEYRONY. – Je suis quand même content de voir que tu te cicatrises vite.

LE DEMI AILE, *Seul.*

Le jardinier allume les feuilles mortes et s'éloigne. D'abord elles poussent une fumée sans flamme, à chaque instant plus épaisse et plus rapide, tandis que tout le tas fait un sourd bruissement. Soudain le feu éclate, il n'y a plus qu'une grande flambée. Sous le vent, la flamme se couche et fuit comme une chevelure démentielle, ou comme si le tas immobile était emporté à une vitesse folle. Au-

dessus d'elle, l'air vibre, semblable à de l'eau coulant le long d'une glace.

LE DEMI AILE, *prenant le sac à main qu'il a apporté, qui contient ses habits de jeu.* – Dans les trains du retour, la nuit venue, j'appuyais là-dessus ma tête, sommeillant de fatigue ; et d'autres fois c'était dans le creux entre deux omoplates, comme si jamais de par le monde il n'y avait eu d'autre oreiller...

Il ouvre le sac. Les habits y sont tels qu'ils y jurent laissés il y a quatre mois, à la fin de la saison dernière de football, salis, déchirés, en désordre, tout blancs et raides de terre sèche, semblables aux hardes qu'on trouvait sur les cadavres des combattants. Il en monte une bonne odeur d'huile camphrée, et on ne sait quelle odeur de force. Le demi aile sort les souliers. Un peu de terre s'en détache entre ses doigts. Il dit : – Ah ! il y a dedans, encore, un petit brin d'herbe ! Il les jette derrière lui, sans se retourner, dans la flamme. Il sort les bas, poudrés de talc, et les jette de même, sans regarder. Il tire le maillot, la culotte : – Qu'il y avait peu entre la nature et moi ! et les jette. Puis se retourne.

La masse des vêtements a d'abord étouffé la flamme. Tout d'un coup, des langues de feu jaillissent par en dessous et les environnent. Les souliers se recroquevillent, se tordent comme des corps de damnés. La culotte, les bas se mettent à bouger, se gonflent, suggèrent les formes humaines qui tant de fois les ont occupés. Le demi aile est tout contre la flamme, dans son berceau, regardant, les yeux grands ouverts. Dans ses mains il tient les deux genouillères, si fidèles au moule des genoux qu'on reconnaîtrait à leurs déformations celle du genou droit et celle du genou gauche ; on sent qu'il a peur de les jeter, comme si c'était vraiment un morceau de son corps qu'il allait voir se débattre dans le feu. La fumée, poussée par le vent, revient violemment sur lui et le couvre.

LE DEMI AILE. – Eh bien ? Qu'est-ce que j'attends pour verser des flots de romantisme ? Levez-vous, orages désirés ! – Non... je crois que j'ai dépassé la mesure. C'était bien assez sans cela. Je ne sais que penser... je ne sens rien, sinon que je ne suis pas heureux... Oh ! la la ! ce n'est pas une sensation agréable. Ah ! Je l'ai donc perdue, cette force que je leur ai donnée ! *(Il regarde encore, comme aspiré par le feu, comme hébété, avec quelque chose en lui qui suffoque*

tellement... Et brusquement, la voix angoissée, du ton dont on appelle au secours) Lorient ! Lorient ! Votre râteau ! Vite !

LE DEMI AILE, LE CHEF JARDINIER LORIENT.

À l'aide du râteau, le demi aile tire du brasier les souliers, les vêtements à demi carbonisés. Comme furieuse, la flamme se jette vers lui, avec le bond d'une panthère qui se jette contre la grille de sa cage.

LE DEMI AILE. – Pauvres choses, pourquoi les ai-je tuées ? Elles ne m'avaient rien fait de mal. Elles étaient honnêtes, loyales, courageuses. Vous voyez ces bottes-là, Lorient ? Pas une fois je n'ai eu à me plaindre d'elles.

LORIENT. – Aussi, quelle idée d'avoir été brûler ça ! Pensez à tous les heureux que vous auriez faits en le donnant !

LE DEMI AILE. – On va les poser dans l'herbe, encore toute mouillée de rosée. *(Il appuie ses mains dans la rosée, en dessus, en dessous, comme dans une moiteur qui serait fraîche.)*

LORIENT. – Rien que mon petit bonhomme, c'est lui qui s'en serait bien arrangé ! Lui aussi il joue au football. Il ne rêve qu'à ça. C'est mon petit-fils, il a quatorze ans. Il ne joue pas ici. Ici, c'est pas de notre monde ; on est trop bas pour eux. Il joue avec son patronage. Le dimanche matin, il fait l'enfant de chœur. L'après-midi, allez, changement de décor, il joue à son football. *(Le demi aile tient les yeux fixés sur les débris noirs, avec l'apparence de ne pas entendre.)* Ah ! pour ça, on peut le dire, il est bien mignon. C'est moi qui lui prépare son petit sac tous les samedis, mais c'est toujours lui qui lave ses affaires. Tenez, ce matin, savez-vous ce qu'il m'a dit ? « Grand-père, maintenant c'est moi qui te mettrai tes souliers. Tu te baisses bien assez comme ça toute la journée, quand tu piétines la plate-bande. » Piétiner la plate-bande, c'est une de ses façons de dire à lui. Oh ! C'est qu'il est facétieux !

Arrive Peyrony. Lorient s'éloigne.

LE DEMI AILE, PEYRONY.

PEYRONY, *apercevant les débris des vêtements sur le gazon.* – Voilà ce que tu fais quand on te laisse seul pendant cinq minutes. C'est intelligent !

LE DEMI AILE. – Les genouillères n'ont rien. Je n'ai pas eu le courage... Si tu les veux... Tu pourras t'en servir là où tu seras.

PEYRONY. – Là où je serai ? Ici, tu le sais bien.

LE DEMI AILE. – Tu restes ?

PEYRONY. – Est-ce que je ne te l'ai pas dit ?

LE DEMI AILE. – Et moi je t'ai dit que je voulais que tu partes.

PEYRONY. – Ce que tu veux ou non... Je reste dans l'équipe.

LE DEMI AILE. – Pourquoi ?

PEYRONY. – Ça te regarde ?

LE DEMI AILE. – Il y a bien des chances, justement, pour que ça me regarde.

PEYRONY. – Ah ! et puis, il est probable que Ramondou restera lui aussi.

LE DEMI AILE. – Comment ! Ramondou ! Il y a une demi-heure, c'était une affaire faite qu'il partait.

PEYRONY. – Il faut croire qu'il a changé d'idée depuis.

LE DEMI AILE. – Tu viens de lui parler ?

PEYRONY. – Oh ! ça va !

Silence.

LE DEMI AILE. – Gars Peyrony, tu es un drôle de microbe. J'aurais bien des choses à te dire. Mais sois tranquille, je ne les dirai pas.

PEYRONY. – Tu fais bien. Comme je n'écouterai pas !

LE DEMI AILE. – Avant-hier, quand j'ai su votre décision, il n'y a pas d'autre mot que celui d'ivresse pour dire ce que fut mon amertume, puisqu'elle me faisait tituber dans la rue, puisque, dans le tramway, à chaque heurt je fléchissais des jambes, moi, votre capitaine, tant la force s'était écoulée d'elles. Je me disais : « Cette faiblesse, ce pouvoir donné à autrui, cette peur de la solitude, cette invasion du sentiment où il n'a que faire, cette fatigue d'être le seul qui ne me soit jamais manqué, c'est tout ce que je déteste, et c'est ce que j'ai. » Quand vous me parliez, tout à l'heure, c'était déjà autre chose : je m'attisais sous vos coups comme cette flamme sous le vent. Remarque que je comprenais assez vos raisons, mais cela ne console pas toujours, de comprendre. Et puis, quand j'ai vu brûler les

frusques... Allons, tout cela est ridicule. Tu dois trouver que je me traîne. Enfin cette chose mauvaise est finie, et j'y gagne de l'avoir connue.

PEYRONY. – Qu'est-ce que je deviendrais, moi aussi, si on m'interdisait le sport ! Je ne veux même pas y penser.

LE DEMI AILE. – J'y ai pensé pendant deux jours. Car, jouer sans vous, plus tard, sans doute je m'y serais fait. Mais à présent, non, ce n'était pas possible : je t'ai dit ce qu'étaient devenues mes jambes ! À la lettre, elles ne m'auraient pas porté. Finies donc toutes ces choses libres, toutes ces choses pures et fortes, et qui étaient tellement amusantes, et où l'on ne faisait de tort à personne ! J'ai vu quel était le vide là où elles ne seraient plus, les sinistres dimanches, et cette vie qui m'est toujours trop courte et que soudain je ne savais plus comment meubler. Oh ! bien sûr, il y a le travail, les bibliothèques, les « grands problèmes »... Mais, ça, la semaine ! la semaine ! Qu'il y ait au moins ces douze heures d'ingénuité, de facilité, de désintéressement, ce dimanche que j'ai haï, même quand j'étais au collège, qui a été pour moi le jour le plus bête et le plus triste de la semaine, jusqu'à ce que je me remette aux sports et qu'il me devînt un but lumineux, sans cesse imprévu et neuf. Vrai, si j'avais quitté le sport, dès ce soir je commençais à faire des bêtises.

PEYRONY. – Et pan, dans deux jours, autre chose : un bon rhume. Moi, quand j'ai un embêtement, je m'enrhume toujours.

LE DEMI AILE. – Oui, comme nous, sitôt qu'on était en permission. Et ce n'est pas sans cause. Que veux-tu ! Les gens qui ont fait cinq ans de guerre en sont revenus épuisés. Mais ceux de mon âge, qui n'en ont fait que la fin, et cependant étaient plus jeunes, et ont connu le climat de la marche en avant, en ont rapporté une certaine inquiétude musculaire que cette vie a éveillée et n'a pas satisfaite. Peut-être se sont-ils jetés dans le sport comme dans une activité intermédiaire entre le grand lyrisme physique de la guerre et la bureaucratie de la paix. Ce n'est pas impunément qu'on est entré dans la vie en devant à ce point tenir compte du corps. L'objet de panique qu'était un homme bien intentionné mais pas assez robuste pour dominer ses nerfs ; l'esprit et l'âme dépendant du corps, qui devait résister pour qu'ils pussent faire leur devoir ; la certitude qu'il vaut mieux avoir pour chef un râblé débrouillard qu'un calé à lorgnon ; l'habitude de peser toutes choses selon leur poids matériel : voilà des écoles. Et c'est le corps qui avait froid, qui était exposé, qui

faisait cible, qui perdait son sang : comment pourrait-on l'oublier ! On l'a vu charcuté, recousu, couvé par mille soins, par mille inquiétudes : comment ne le respecterait-on pas ! comment ne penserait-on pas que ce serait insensé, abominable de le cloîtrer, de l'affamer, quand on l'a tiré de là et qu'il demande encore ! À mesure que j'avance vers la fin de ma jeunesse, je sens de plus en plus avec passion le besoin d'user grandement de mon corps pendant le bref automne de son intégrité. Il sera bien temps, quand j'aurai le ventre mou, de me prendre le front dans la main et de déraisonner au-dessus d'une table ; la nature elle-même semble nous conseiller d'ajourner sans mal ces occupations, puisque le jugement est la seule faculté qui rajeunisse en vieillissant.

PEYRONY. – Tu aurais pu dire tout cela en trois mots : « J'ai besoin de me remuer. »

LE DEMI AILE. – Cher Peyrony, tu simplifies toute chose ! Eh bien soit, éloquence, dialectique, philosophie, tout ce que j'accroche au sport, avec plus ou moins de bon sens, tout cela, si tu y tiens, n'existe qu'à cause de cette raison première, de cette petite raison puissante et sans sublime : j'ai besoin de me remuer.

PEYRONY. – Bref, je reste, tu restes, Ramondou reste, tout est arrangé. Quant à ce que je t'ai dit tout à l'heure... j'étais en colère... Et maintenant, allons jouer.

LE DEMI AILE. – « Allons jouer », comme les mêmes ! Et d'abord, ne renions ni l'un ni l'autre ce que nous avons dit quand nous étions en colère. C'est alors qu'on est franc. Nous avons vu le point où notre amitié finit. Tant mieux. Vivons sur ce qui est, non sur ce qu'il serait beau qui fût. Nous savons ce que nous pouvons demander à nos capacités dans le jeu, et ne cherchons pas à nous bluffer là-dessus. De même contentons-nous de nos sentiments réels, sans y mettre de trompe-l'œil. – Tu vois, comme dans les âges anciens, le feu nous inspire de bonnes pensées. Alors il était ensemble dieu du mouvement et dieu de l'ordre moral. Quelle rencontre ! Et ici ! Cette union même que nous poursuivons ! Comme l'union du passé et de ce qui devrait être l'avenir dans ce chant qui nous vient de là-haut...

Au sommet du talus, invisibles, les athlètes qui font la leçon Hébert chantent en courant, et le chant oscille avec leurs bonds, et c'est un très vieux chant, chanté par les ancêtres. Les camarades ne voient pas ces hommes, non plus que les joueurs de football sur le

terrain d'en haut, mais ils voient le ballon tournant sur lui-même dans sa trajectoire à travers l'espace, comme une planète au-dessus de la plaine couverte d'un vaste tutoiement.

PEYRONY. – Donc, mouvement et ordre moral, raison et corps exercé : on mêle, on agite, et on a l'homme complet. Et ensuite ?

LE DEMI AILE. – Comment, ensuite ?

PEYRONY. – Cet homme complet, à quoi le fais-tu servir ?

LE DEMI AILE. – Oh ! Oh ! nous sortons du sport !

PEYRONY. – Eh bien ? Voilà une heure que tu t'indignes que je ne cherche jamais à en sortir. (*Temps.*) Tu ne réponds pas ?

LE DEMI AILE. – À quoi ?

PEYRONY. – À ma question : ton homme complet, sur quoi l'appliques-tu ? l'arme forgée, pour quoi t'en sers-tu ?

LE DEMI AILE. – Cela nous entraînerait bien loin...

PEYRONY. – C'est trop fort ! Tu m'accuses de n'avoir pas de curiosité intellectuelle, et à la première question un peu sérieuse que je te pose, tu te dérobes ! Sais-tu la vérité ? C'est qu'au fond, si je ne réfléchis sur rien, toi non plus.

LE DEMI AILE. – Peyrony ! Qu'est-ce que tu dis !

PEYRONY. – Ah ! tu voulais des conversations sérieuses ! Réponds donc, maintenant, réponds !

LE DEMI AILE, *à soi-même*. – Pour qui trouverai-je ces réponses que je ne peux trouver pour lui ?

PEYRONY. – Tu as foi en toi, et pas en tes idées. Si je me trompe, dis-moi donc en quoi tu as foi ?

LE DEMI AILE. – *Piano ! Piano !* On n'a pas foi comme cela.

PEYRONY. – Ta réponse est faite. Être plus fort, plus adroit, plus volontaire, plus apte à jouir de tout, à prendre des avantages partout : cela, oui, tu crois que c'est bon. Et puis ça te suffit. Au delà tu ne sais rien, et tu ne t'inquiètes de rien. Bagarrer pour soi, oui. Pour une cause, niaiserie. Parce que, en effet, quand nous sommes ensemble, nous parlons surtout du jeu, tu as décidé que je n'avais pas d'âme et tu n'as plus jamais parlé avec moi que du jeu. Mais tu en étais trop content, malgré tes soupirs d'aujourd'hui.

LE DEMI AILE, *s'envoyant un caillou d'un pied à l'autre*. – Va donc chercher la boule. Je ne suis pas en train aujourd'hui pour jouer au ballon avec des fumées.

PEYRONY. – Dois-je prendre acte de ce que tu appelles fumée la question du pourquoi de la vie ?

LE DEMI AILE. – Comme tu m'ennuies ! Que d'histoires ! Je te dis seulement que je voudrais me dégourdir les jambes et qu'on se botte un peu dans les buts.

PEYRONY. – « Allons jouer. » C'est la phrase que tu me reprochais tout à l'heure.

LE DEMI AILE. – Que m'importe, à la fin ! Que m'importe ! Laisse-moi tranquille avec moi-même ! Je ne veux pas souffrir à cause des contradictions du monde ni des miennes. Ah ! je suis aspiré par la matière. Elle monte autour de moi comme une lave. N'est-ce pas, tu m'as bien dit que le dimanche soir, quand tu avais joué toute la journée, tu ne savais plus mettre l'orthographe et que cela ne te revenait que le lendemain ? Ne rien réviser... laisser en suspens... que le monde se débrouille... Et se perdre aux mains de la mêlée chaude, toute l'âme obscurcie par le corps, toute l'intelligence rétrécie à une combinaison de tactique, dans la nuit qui ne questionne pas... Quand même, si cet immense mouvement vers le sport n'était qu'une des formes du scepticisme et de la fatigue, une désertion en masse loin de la gravité de la vie !

PEYRONY. – Allons, ne pleure plus, bébé. On va jouer.

Il part en courant chercher le ballon.

LE DEMI AILE. – Qu'y a-t-il dans le jeu des corps qui m'appelle avec cette force sombre, semblable à celle de l'amour ? Est-ce la vie saine ? Est-ce un esprit de ténèbres ? Est-ce que cette longue prière prend sa sève dans un blasphème ? Mais non, l'esprit de ténèbres, c'est celui qui me fait voir ces oppositions, ces larves sans consistance nées de l'infirmité de ma nature. Je dissocie parce qu'en cette heure de crise je me relâche et ne sais plus étreindre. Demain je rassemblerai de nouveau l'unité, dans la paix qu'on n'achète pas en se démettant, qui est conquise et non ramassée. J'y rentrerai et, par ce feu que j'adore ! J'y ferai rentrer ceux que j'aime avec moi.

Il saute à travers la flamme du tas de feuilles mortes, puis court et passe à travers celle du second tas. Peyrony, qui redescend avec le ballon (tout content d'être sorti de son filet, comme une bête hors de sa cage), trouve l'épreuve amusante et le suit, sautant de même

par-dessus les tas enflammés. Ils disparaissent vers la gauche, où ils vont sauter toute la rangée des feux. Ainsi Romulus et ses compagnons sautèrent par-dessus la flamme, pour se purifier, quand ils fondèrent la Ville ; et les nôtres, eux aussi, ont leur cité intérieure à fonder. Derrière eux, les tas continuent de brûler lentement.

Neuilly-sur-Seine, 1920-1924.

EXODE (1938)

Je ne forcerai plus la proie en cuir de vache, auprès des buts solides. Je ne battrai plus la plaine fière de ses fleurs, tout le visage plissé contre l'hiver ; les vents, coureurs du monde, se glissaient dans nos culottes trop larges, et sur le sol, comme folles de notre jeu, fuyaient des déroutés de feuilles mortes. Et l'équipe était comme un orchestre plein de tumulte et de sécurité. Ô bel ordre en mouvement ! Ligne d'avants bien tempérée !

Après la partie, quand la terre pâteuse vous met aux pieds des raquettes d'Indiens, quand les jambes sont cuirassées de boue, toutes couvertes de la nature, quand le visage brûle au point qu'on cligne des paupières (on croirait qu'on a la fièvre et on ne l'a pas), quelquefois nous allions vers les feux qui brûlaient les feuilles mortes. Nous nous étendions autour d'un des feux, et la boue, séchant sur nos genoux, s'écaillait comme une peau qui tombe. Et la flamme éclairait nos visages et nos mains, et elle entraît par nos cols ouverts contre nos poitrines, et elle y bougeait comme un oiseau réfugié.

Souffle de lapis-lazuli de Paris dans ses bons jours, au-dessus d'un brouillard de verdure, arbres de Bagatelle, avec vos boules de gui comme de grands ballons accrochés dans les branches, prairie humaine, semblable à une mer avant le port, semée de barques, prairie toute vibrante de jeunesse, pleine de pulsions jouant à se disputer (ce qu'ils appellent : jouer au foot), pleine de manteaux servant de poteaux de but, sur lesquels « la défense » s'est couchée, avec des intentions extrêmement blessantes pour l'adversaire, pleine de petits goals ahuris, qui ont encore les mains sur les genoux que déjà dans leur filet la balle s'est pacifiée,

arbres de Bagatelle, je ne regrette pas ma jeunesse à votre ombre, car ce que j'ai perdu, ailleurs l'ai regagné. Arbres de Bagatelle, amis

des jeux, divinités porteuses de bandelettes – les crêpes velpeau et les genouillères, – je vous dis seulement : « Tout ce que vous m'avez donné, donnez-le encore, longtemps, à d'autres petits. »

[1] « Ceux qui ne connaissent le football qu'en spectateurs se rendent difficilement compte de l'effort intellectuel au prix duquel son plus haut degré de perfection peut être atteint. »
(Pierre de Coubertin, *Pédagogie sportive.*)

« Réflexion et jugement gagnent au sport. Le sportif est appelé à tout moment à évaluer et à comparer, et cela avec grande rapidité, la promptitude de décision étant presque toujours à la base du geste sportif. » (*Id.*)

Opérations intellectuelles (pour la plupart) exigées par le football, selon M. Jacques Müntz, ingénieur, ancien polytechnicien :

« a) Conception de la situation ;

« b) Divination de la psychologie de l'adversaire ;

« c) Intuition, au contraire, de l'état d'âme collectif des partenaires ;

« d) Comme résultante : choix et conception du coup à jouer. Parmi de nombreux coups possibles, il n'y en a vraisemblablement qu'un, et un seul, qui réellement sera frappé au coin du grand jeu ;

« e) Décision et exécution.

« Tout ceci est momentané et instantané ; ce sont bien des opérations intellectuelles ultra-rapides, non des réflexes. »

[2] « Paris, 16 juillet (1931). — L'Académie française avait mis au concours pour le prix de Poésie de 4 000 francs qu'elle devait décerner cette année un poème sur la Prise d'Alger ».

« Aucun envoi n'ayant été fait, l'Académie vient d'ajourner ce prix à l'année prochaine. Toutefois, elle demande seulement aux concurrents un poème de cent vers au minimum et de trois cents vers au maximum. Le sujet est laissé à leur choix.

(*Les journaux.*)

La leçon donnée à l'Académie par la nation tout entière, dans un prodigieux accès de bon sens, en méprisant cette provocation à la médiocrité, même appuyée de la prime de quatre mille francs, nous rend quelque confiance en l'avenir de l'intelligence française.

(*Les journaux.*)

[3] « Quand il voulut expirer, il le connut », écrit Quijada, de ce « solaire » que fut l'empereur Charles-Quint.

[4] Le football association.

[5] Émile Clermont.

[6] L'homme cherche à rendre la femme « poupée », voire franchement ridicule, pour garder l'avantage sur elle. La femme s'y prête par bêtise. Les femmes se rendent-elles compte que la superstition du petit pied, par exemple, n'est qu'une survivance de cette idée du mâle : avec de petits pieds elle sera impotente, et en conséquence restera plus facilement sous ma coupe ? Les Chinois reconnaissent que c'est là leur but, quand ils brisent les pieds de leurs femmes. Les Phéniciens mettaient des entraves aux pieds des jeunes filles, pour les empêcher de courir (à tous les sens de ce mot).

[7] Ce préambule de « Mademoiselle de Plémeur » a été écrit en 1938, tout le reste de la nouvelle datant de 1923.

[8] J'ai pris garde que ce petit dialogue pût se passer de lexique technique. Voici les seules explications qu'il demande :

— Le ballon étant sorti du terrain sur un des côtés (la *touche*), un demi aile le relance dans le jeu : c'est la *rentrée en touche*. Il doit le faire, naturellement, de la façon la plus favorable à son équipe.

— Un homme *marqué* est celui sur lequel l'adversaire « a l'œil », un homme *démarqué*, celui qui n'est pas surveillé.

— À la mi-temps, chaque équipe passe sur le côté du terrain occupé jusqu'alors par l'autre : le vent, le soleil, gênants à recevoir de face, sont donc en principe équitablement répartis.

[9] Dans le langage de Peyrony et de ses compagnons, une « petite vieille » désigne toute personne du sexe, eût-elle dix-huit ans.

[10] « Là où il y a des enfants, là il y a un âge d'or. » (Novalis.)

[11] M. le vicomte de Bondy, écrivant dans un quotidien à propos du Paradis à l'ombre des Épées, se moquait de ces jeunes gens qui « jouent trois fois par semaine tout nus (sans blague ?) avec le fils de leur concierge ». « Phrase odieuse, pensai-je, parente de celles qui justifient les révolutions. Je connais un autre endroit où l'on était côte à côte avec les fils de sa concierge. C'était à la guerre. Ce vicomte trop dégoûté devait être bien content qu'on y fût. » Mais enfin le vicomte était dans les sentiments de sa caste. Où je ne compris plus, c'est quand je lus, quelques jours plus tard, sous la signature du citoyen Hodée, secrétaire de la Fédération des Travailleurs de l'Agriculture : « Sur un terrain de jeu, M. de Montherlant, aristocrate, est l'égal de son larbin. C'est un copain dont il encaisse avec joie les coups rudes, par amour de Dieu, sans doute ! » Ainsi l'on est d'accord, à droite et à gauche, pour trouver ridicule cette « union sacrée » qui se fait sur un champ de sport. Un fils de concierge ! Pouah ! D'un même mouvement, le vicomte et le citoyen se bouchent le nez.

Je ne nous vois pas mûrs pour la démocratie (1924).

[12] L'expression : « Pas de passe à un homme marqué » veut dire, dans la bouche du récitant : ne jouez pas avec un homme dont le visage est marqué, par la vie et par la mort. Mais cette expression est aussi une des règles du football ; on ne fait pas de passe à un homme « marqué » par l'adversaire, c'est-à-dire particulièrement surveillé, « repéré » : cette passe aurait trop de chances de ne pas aboutir.

[13] Des combats de boxe (hélas ! pas entre savants) étaient donnés, en 1920, à la Salle des Sociétés Savantes.

[14] « Mais, dira-t-on, ne blâmez-vous pas ici ce qu'ailleurs vous avez loué ? » En matière de sport, comme partout, il n'est que des questions d'espèces. Quand le sport féminin se fait à l'abri des regards équivoques, sous une direction technique et médicale probe, compétente et délicate, parfait. L'odieux, c'est l'« affaire » au profit de quelques dirigeants sans dignité et sans conscience : le Stade estampillé par le gouvernement, subventionné par le gouvernement (c'est-à-dire par vous et moi), et qui donne sur le Trottoir et l'Hôpital. Il y a plus de franchise dans les combats de boxe entre femmes produits par certains music-halls étrangers : au moins ne nous les donne-t-on pas pour autre chose que pour de la saloperie.

[15] Pendant les mi-temps du football ou du basket, on donne aux jeunes filles des rondelles d'orange, aux garçons des rondelles de citron.